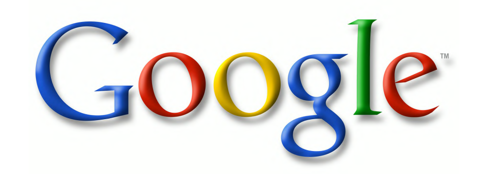
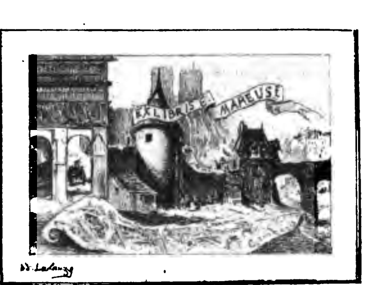
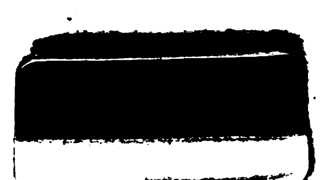





EX LIBRIS E. MAHEUSE



NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

TOME XVe

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE,
OU
CHOIX DE POÉSIES
DANS TOUS LES GENRES;
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

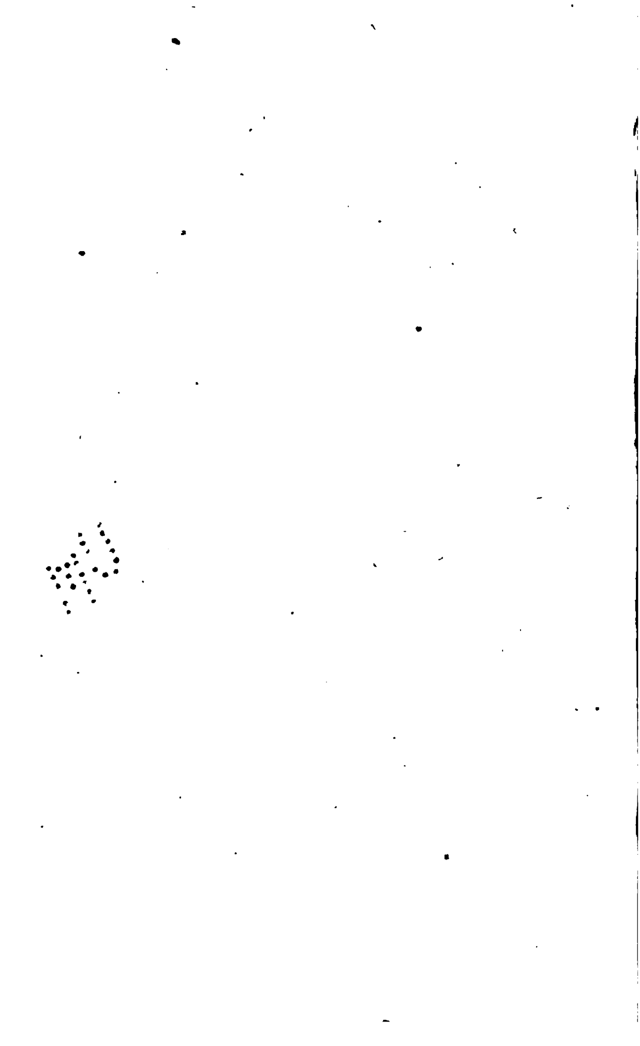
PAR P. CAPELLE.

CHANSONS
ANACRÉONTIQUES, BACHIQUES, RONDES DE TABLE, VAUDEVILLES, CHANSONS GRIVOISES, BURLESQUES ET POISSARDES.

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

1819.



DE LA CHANSON

ANACRÉONTIQUE ET BACHIQUE.

La chanson *anacréontique* ne diffère de la chanson *érotique* qu'en ce que cette dernière, ainsi que nous l'avons déjà dit, est exclusivement consacrée à célébrer l'amour, et que la chanson *anacréontique* chante l'amour, le dieu du vin, les délices de la volupté, et les plaisirs de la table.

Elle peint les festins, les danses et les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris.

Aussi, pour réussir dans ce genre de poésie, il ne faut ni l'élévation d'esprit, ni la force d'imagination qui sont nécessaires pour l'ode *anacréontique*. Ici l'agrément ou la finesse remplacent le sublime des pensées; la délicatesse ou la douceur tiennent lieu de la noblesse et de l'élévation des sentimens; l'élé-

gance et la facilité suppléent à la magnificence et à la force de l'expression.

La chanson *bachique*, ou chanson de *table*, se distingue de la chanson *érotique* et de la chanson *anacréontique*, en ce qu'on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit sur ces deux genres dans le tome XIV.

Nous allons commencer par donner les chansons *anacréontiques*; les chansons *bachiques*, *rondes de table*, *vaudevilles* ou *chansons satiriques*, *grivoises*, *burlesques*, etc., viendront après.

CHANSONS
ANACRÉONTIQUES.

ANACRÉON RAJEUNI.

Air: *Jadis un célèbre Empereur* (de Pierre-le-Grand) N.° 136 *de la Clé du Caveau*, ou *air nouveau; par M.me Lepreux*. (N.° 901.)

ANACRÉON devient si vieux,
Qu'Aspasie en verse des larmes;
Il prend sa lyre, et, par des chants joyeux,
Prétend bien calmer ses alarmes:
Que Phœbus vienne à mon secours;
Coulez, mes vers; coulez pour les Amours!

Dans l'espoir d'augmenter ses droits
A la tendresse d'Aspasie,
Mon philosophe a bu jusqu'à trois fois
D'un vin frais qui vaut l'embroisie:
« Que Bacchus vienne à mon secours:
» Coulez, mon vin; coulez pour les Amours! »

Le soir arrive, et du berger
Il invoque à propos l'étoile;

Ses feux sont tels, que, pour les partager,
Aspasie est déjà sans voile.....
» Que Vénus vienne à mon secours :
» Coulez, mes nuits; coulez pour les Amours ! »

Le matin, sans changer de ton,
Croiriez-vous qu'il s'enflamme encore ?
« Je sens, dit-il, que je deviens Tithon :
» Aspasie, es-tu donc l'Aurore ?...
» Viens, viens toi seule à mon secours :
» Coulez, mes jours; coulez pour les Amours ! »

Par moi, de notre cher patron
La doctrine sera suivie
Jusqu'au moment où le brutal Caron
M'entraînera loin de la vie :
« Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours,
» Coulez toujours ; coulez pour les Amours ! »

De Piis.

L'HOMME PRUDENT.

(N.° 279.)

Je suis né pour le plaisir ;
Bien fou qui s'en passe !
Mais je ne puis le choisir ;
Souvent le choix m'embarrasse :

Aime-t-on, j'aime soudain;
Boit-on, j'ai le verre en main:
 Partout je tiens ma place.

Dormir est un temps perdu;
 Bien fou qui s'y livre!
Sommeil, prends ce qui t'est dû,
Mais attends que je sois ivre:
Saisis-moi dans ce moment;
Fais-moi dormir promptement;
 Je suis pressé de vivre.

Mais si quelque objet charmant,
 Dans un songe aimable,
Vient du plaisir séduisant
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, allons doucement;
L'erreur est en ce moment
 Un plaisir véritable.

HAGUENIER.

L'HOMME ACCOMMODANT.

(N°. 85.)

FAUT-IL boire, faut-il aimer,
A tout de bon cœur je me livre;

Je me laisse aisément charmer ;
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile est un sot:
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

Le champagne est mon favori:
Sa mousse me plaît dans mon verre :
Mais, au défaut de Silleri,
Je bois volontiers du Tonnerre.
  L'homme difficile, etc.

Voulez-vous boire à petits coups ?
Eh bien ! soyons long-temps à table ;
Boire à grands coups vous semble doux,
Versez-m'en dix, et je les sable :
  L'homme difficile, etc.

J'ai la même facilité
Dans tous les plaisirs de la vie :
Je prends ce qui m'est présenté ;
C'est Chloé, si ce n'est Silvie.
  L'homme difficile, etc.

Veut-on jouer ? nommez le jeu,
Tric-trac, échecs, piquet, quadrilles ?
Le choix m'en importe fort peu ;
L'on me ferait jouer aux quilles.
  L'homme difficile, etc.

Voulez-vous railler, disputer;
Vous pouvez choisir la matière;
Dieux et rois sont à respecter;
Liberté sur le reste entière.
L'homme difficile, etc.

J'ai peu de bien, j'en suis content;
A moins je prendrais patience :
S'il m'en venait trois fois autant,
Je me ferais à l'abondance.
L'homme difficile, etc.

Dans un seul cas il est permis
De se rendre plus difficile;
C'est dans le choix de ses amis;
Mais ce choix fait, soyez facile :
L'homme difficile est un sot;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

GRÉCOURT.

Nota. Le refrain de cette chanson a été changé en celui-ci :

Ne rien trouver à son goût,
C'est folie!
Il faut s'accommoder de tout
Dans la vie.

On a attribué ce changement à CRÉBILLON fils.

L'air sur lequel on chante cette chanson avec ce dernier refrain est N°. 1047 de la *Clé du Caveau.*

LE VIN ET LA VÉRITÉ.

Air *de la Pipe de tabac.* (N.° 108).

IN *vino veritas*, mes frères,
Nous dit un proverbe divin :
Dieu, pour nous faire aimer nos verres,
Mit la vérité dans le vin.
J'obéis à sa loi suprême ;
Comme buveur je suis cité :
On croit que c'est le vin que j'aime ;
Mes amis, *c'est la vérité.*

On croit que la philosophie
N'a jamais troublé mes loisirs,
Et qu'à bien jouir de la vie
J'ai toujours borné mes désirs :
On dit, quand je cours sous la treille :
C'est le plaisir, c'est la gaîté
Qu'il va chercher dans la bouteille...
Mes amis, *c'est la vérité.*

On croit aussi que la tendresse
Fait quelquefois battre mon cœur ;
On croit qu'une jeune maîtresse
Est nécessaire à mon bonheur ;

Quand je trinque avec une belle,
Chacun dit : C'est la Volupté,
C'est l'Amour qu'il cherche auprès d'elle...
Eh, messieurs, *c'est la vérité.*

ARMAND-GOUFFÉ.

MA PHILOSOPHIE.

Air du Curé de Pompone. (N.° 745).

D'AUCUN pénible souvenir
Le poids ne m'indispose ;
A mes yeux le sombre avenir
Devient couleur de rose :
Pour le présent, qui fuit déjà,
Au hasard je me fie.
J'espère que voilà,
Larira,
De la *philosophie.*

Par moi du joyeux troubadour
La morale est suivie,
Et chaque plaisir à son tour
Vient égayer ma vie :
Je donne les nuits à l'Amour,
Les jours à la Folie.

J'espère que voilà,
Larira,
De la *philosophie.*

Quand à quelque joyeux festin
L'Amitié me convie,
Je mange jusqu'à ce qu'enfin
Ma faim soit assouvie :
M'offre-t-on un broc de vieux vin,
Je bois jusqu'à la lie.
J'espère que voilà,
Larira,
De la *philosophie.*

Un savant, par un art nouveau,
Rend la mémoire bonne ;
Pour moi dans un pareil *panneau*
Il s'en faut que je donne :
Tous mes plaisirs sont présens *là ;*
Les maux, je les oublie.
J'espère que voilà,
Larira,
De la *philosophie.*

Je ne sais si je fus jamais
Trompé par mon amie ;
Mais, si quelque jour j'augmentais
La grande confrérie...

M'affliger de ce malheur-là
Serait une folie.
J'espère que voilà,
Larira,
De la *philosophie*.

Peut-on trouver ailleurs qu'ici
Table aussi bien servie ?
Libres de soins et de soucis,
Passons-y notre vie :
Amis joyeux, bravons ainsi
La fortune ennemie ;
Et fronde qui voudra,
Larira,
Notre *philosophie*.

Quand le Temps viendra m'inviter
A changer de demeure,
Je veux, à force de chanter,
Lui faire oublier l'heure :
En voyant cette gaîté-là
Je prétends qu'il s'écrie :
Vive ce luron-là !
Oui, voilà
De la *philosophie*.

MOREAU.

SYSTÈME D'ÉPICURE.

(N.° 649).

Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Epicure pour guide
Et la nature pour flambeau:
Qu'accompagné de la Tendresse,
L'Amour soit fils du Sentiment;
Et que Bacchus, laissant l'ivresse, } *bis.*
Ne garde que son enjoûment.

La nature, prudente et sage,
N'a jamais rien produit en vain:
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enseigner la nature
Nous a fait présent du désir:
Suivons sa route toujours sûre;
Nous arriverons au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être
Quand il cesse d'être goûté:
La Débauche ne peut paraître
Sans faire fuir la Volupté.

Qu'accompagné de la Tendresse,
L'Amour soit fils du Sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur est épris de Thémire;
Thémire est sensible à son tour:
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'Amour:
A servir de si douces flammes
Employez l'été de vos ans,
Et que l'ivresse de vos âmes
Se joigne à celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus;
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus:
Jouissons d'un instant qui passe;
Il va, malgré nous, s'envoler.
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant pas le reculer.

SAURIN.

L'ÉPICURIEN.

(N.° 485).

L'AUSTÈRE philosophie,
En contraignant mes désirs,
Prétend que dans cette vie
Il n'est pas de vrais plaisirs.
Je renonce à ce système :
Dieux, n'en soyez point jaloux ;
Dans les bras de ce que j'aime
Suis-je moins heureux que vous?

Eh quoi ! m'avez-vous fait naître
Avec des sens superflus?
Pour avoir le plaisir d'être,
Faut-il que je ne sois plus?
Je renonce à ce système :
Dieux, n'en soyez point jaloux ;
Dans les bras de ce que j'aime
Suis-je moins heureux que vous?

D'un bonheur imaginaire
Je ne repais point mon cœur,
Lorsque le présent peut faire
Mon unique et vrai bonheur:

Voilà quel est mon système.
Dieux, devenez-en jaloux;
Dans les bras de ce que j'aime
Je suis plus heureux que vous!

Le duc D'ORLÉANS, *régent.*

L'ÉPICURIEN.

Air : *De tous les Capucins du monde.* (N.° 137).

JE ne suis né ni roi ni prince;
Je n'ai ni ville ni province,
Ni presque rien de ce qu'ils ont,
Mais je suis plus content peut-être;
Car, en n'étant pas ce qu'ils sont,
Je suis tout ce qu'ils veulent être.

En vain, sans ma philosophie,
L'homme, durant toute sa vie,
Biens sur biens accumulera:
Il faut, quoi qu'on en veuille dire,
Ne désirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on désire.

Non, je ne veux point de contrainte
Ni pour Philis, ni pour ma pinte;

Je ne veux vivre que pour moi :
Je suis élève d'Epicure ;
Mon tempérament fait ma loi ;
Je n'obéis qu'à la nature.

Attribuée à PIRON.

L'ÉPICURIEN.

Air : *Toujours seule, disait Nina.* (N.° 563).

S'IL a, comme le bon Henri,
Dès le berceau chéri
Ri,
Vrai, sensible et reconnaissant,
Si l'homme en grandissant
Sent
Que pour l'amitié, pour l'amour
D'un dieu juste il reçut le jour,
Chantant Bacchus,
Il ne faut plus,
Pour qu'il soit Epicurien,
Rien.

Quand il boit, aime, chante et rit,
Tout disciple érudit
Dit :

« La vie, hélas! n'est qu'un instant
» Qu'on perd en hésitant
» Tant:
» Profitons du jour qui nous luit;
» En attendant celui qui suit,
» Aimons, chantons,
» Et répétons
» Que tout plaisir vaut son prix,
» Pris ».

A quarante ans il peut ainsi
Vivre sans nul souci,
Si,
Voyant, sans chercher le pouvoir,
Les gens qu'il croit devoir
Voir,
Il fuit les tristes favoris
Et d'Esculape et de Thémis (1);
Car à leur cour,
Comme en amour,
Celui qui fait un serment
Ment.

Il sent, après soixante hivers,
Et son cœur et ses vers
Verts:

(1) L'homme qui n'a ni maladies ni procès, vit doublement heureux. (Saint-Evremont.)

Et si l'Amour, qui l'enchaîna
Et qui le couronna,
N'a
De son feu laissé que moitié,
Bacchus, les Muses, l'Amitié
Dans ses désirs,
Dans ses plaisirs,
Lui font retrouver par-tout
Tout.

Quand Bacchus lui dit plusieurs fois,
Le voyant aux abois:
Bois;
Quand de chez lui, fuyant la Mort,
Momus, plaignant son sort,
Sort,
Aux décrets éternels soumis,
Il embrasse encor ses amis:
Puis vers les cieux
Levant les yeux,
Il descend fier au manoir
Noir.

CAPELLE.

CONSEIL AUX ÉPICURIENS.

Air : *D'l'instant qu'on nous mit en ménage.*
(N.° 142).

En dépit des sots, des critiques,
Des pédans et des envieux,
Redoublons nos transports bachiques;
Répétons ce refrain joyeux :
Chers amis (*bis*), enfans d'Epicure,
Aimons, buvons la nuit, le jour;
Notre devise est *la nature*,
La gaîté, le vin et l'amour.

Par une devise aussi sage,
Eclairé sur le prix du temps,
Tout au plaisir, que le jeune âge
Double le cours de ses beaux ans.
Chers amis, etc.

Dans l'âge qui suit la jeunesse,
Que le plaisir soit mieux goûté;
C'est un vin qui gagne en finesse
Tout ce qu'il perd en quantité.
Chers amis, etc.

Plus tard, avec plus de mystère,
Que l'homme, fidèle à Vénus,
Ose dans les champs de Cythère,
Glaner, s'il ne moissonne plus.
Chers amis, etc.

Que l'Amour, au vieillard aimable
Garde des souvenirs touchans,
Et parfois au sortir de table
Couronne encor ses cheveux blancs.
Chers amis, etc.

Quelque plaisir que l'on rassemble,
Amitié, joins-y ton attrait,
Comme le nœud qui tient ensemble
Les fleurs dont se forme un bouquet!
Chers amis, etc.

Par tes flots, ô liqueur divine!
Source d'esprit et de gaîté,
Nous jurons à cette doctrine
Eternelle fidélité.
Chers amis, etc.

De la bonne philosophie
C'est le flambeau surpris aux cieux;
C'est le fruit de l'arbre de vie
Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Chers amis (*bis*), enfans d'Epicure,
Aimons, buvons la nuit, le jour;
Notre devise est *la nature*,
La gaîté, le vin et l'amour.

EUSÈBE-SALVERTE.

MA VIE ÉPICURIENNE.

Air *de la Chasse de l'Opéra du* Roi et le Fermier.
(N°. 676).

LE jour
Chantant l'Amour,
Et souvent le faisant sans bruit
La nuit,
Des yeux
Ou noirs ou bleus
Je fus toujours également
Amant;
Content
Et bien portant,
Lorsque ma bourse est aux abois,
Je bois.
J'espère que c'est bien,
Hein?
Agir en Epicurien.

Je fuis,
Tant que je puis,
Des sots, des méchans les travers
Divers ;
Je plains
Les gens enclins
A croire que sur terre, rien
N'est bien.
Par goût,
Content de tout,
Le monde, ma foi, tel qu'il est,
Me plaît.
J'espère que c'est bien,
Hein ?
Penser en Epicurien.

Combien
De gens de bien
Par l'intrigue ont eu de wiskis
Acquis !
Leur nom
Est en renom,
Mais, en secret, ils sont haïs,
Trahis.
Joyeux,
Moi, j'aime mieux
Presser le bras de l'Amitié,
A pié !

J'espère que c'est bien,
Hein?
Sentir en Epicurien.

Quand par
Un grand hasard
Je sens, hélas! mon appétit
Petit,
En vain
Mon médecin
Dit que je ne puis sans danger
Manger:
Jamais,
Lui dis-je, un mets
N'a surpris encore ma dent
Boudant....
J'espère que c'est bien,
Hein?
Parler en Epicurien.

Garçons,
Jeunes tendrons
Qu'Amour l'un pour l'autre a formés,
Aimez....
Il faut,
Puisque bientôt
Vos beaux jours vont s'épanouir,
Jouir....

Ce fut
Toujours mon but;
Ce fut, ce sera toujours mon
Sermon.
J'espère que c'est bien,
Hein?
Prêcher en Epicurien.

Un sot
Au moindre mot
Souvent vous envoie un cartel
Mortel;
Mai fi
D'un tel défi!
Moi, j'ai pour toute arme un forêt
Tout prêt....
Ma main
Perce, et soudain
Nous nageons dans les flots d'un vin
Divin....
J'espère que c'est bien,
Hein?
Se battre en Epicurien.

Loyal,
Toujours égal,
Je ne fus jamais à demi
Ami;

A qui
M'aime aujourd'hui
Puis-je être utile, à son secours
Je cours;
Mon bien
Devient le sien;
Je veux enfin qu'on soit chez moi
Chez soi....
J'espère que c'est bien,
Hein?
Aimer en Epicurien.

On voit
Sous l'humble toit,
Où voulut me placer le Sort,
D'abord
Un chien,
Mon seul gardien,
Une chaise, un banc, puis après,
Tout près,
Un lit
Simple et petit,
Qui peut au besoin faire deux
Heureux.
J'espère que c'est bien,
Hein?
Loger en Epicurien.

Aucun
Trouble importun
N'altère de mes heureux jours
Le cours.
Tout voir
Sans m'émouvoir,
Fut toujours la suprême loi
Pour moi.
J'attends
La faux du Temps,
Mais je ne l'attends, morbleu! qu'en
Trinquant.
J'espère que c'est bien,
Hein?
Vieillir en Epicurien.

Enfin,
Jusqu'à ma fin,
Aimant, riant, buvant, sautant,
Chantant,
Je veux
Voir mes cheveux
Et de pampre et de myrte verts
Couverts;
Je veux
Que mes neveux
Disent : Il ne recula pas
D'un pas....

J'espère que c'est bien,
Hein?
Mourir en Epicurien.

DÉSAUGIERS.

LE MOYEN D'ÊTRE HEUREUX.

(N.° 485).

Que chacun de nous se livre
Aux plus aimables transports,
Et n'attendons pas pour vivre
Que nous soyons chez les morts.
De fleurs parons notre tête,
Et, pour mieux passer le jour,
Invitons à cette fête
Bacchus et le dieu d'Amour.

Rions de l'erreur extrême
De ce sage prétendu,
Toujours contraire à lui-même,
A sa tristesse assidu;
Que, fidèle à son systême,
Dans un douteux avenir,
Il cherche le bien suprême:
Contentons-nous d'en jouir.

Aux erreurs de l'espérance
N'immolons point nos désirs ;
Le fatal instant s'avance
Qui détruira nos plaisirs :
Profitons de son absence ;
Et, tandis que le jour luit,
Qu'un instant de jouissance
Succède à celui qui fuit.

Quand notre course s'achève
Tous nos ébats sont cessés ;
L'eau de l'oubli nous enlève
Jusqu'à nos plaisirs passés.
L'Amour aux royaumes sombres
Ne porte point son flambeau,
On n'y baise que des ombres,
Et l'on n'y boit que de l'eau.

HAGUENIER.

LA NÉCESSITÉ D'AIMER ET DE BOIRE.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous,* (N.o 836)
ou bien : *Versez donc, mes amis, versez.*
(N.o 635.)

LOIN de nous, ennuyeux Souci ;
Porte ailleurs ton visage blême ;

L'Amour veut que l'on boive ici,
Et Bacchus ordonne qu'on aime.
Aimons et buvons tour à tour,
Pour plaire à Bacchus, à l'Amour.

Le nectar que l'on verse aux dieux
Le cède à ce jus délectable;
Et Vénus, la beauté des cieux,
Près d'Iris ne paraît qu'aimable.
Aimons, etc.

Les dieux font leur félicité
Du nectar et de la tendresse;
Suivons-les dans leur volupté,
Et laissons gronder la Sagesse.
Aimons, etc.

S'il fallait passer dans les cieux
Un jour sans aimer et sans boire,
Malgré l'encens, bientôt les dieux
S'ennuîraient de leur propre gloire.
Sans Bacchus et sans les Amours
Nul ne peut avoir de beaux jours.

Attribuée à BERNARD.

CONSEILS A FAUSTINE.

Air : *Charmante Gabrielle.* (N.° 95).

QUAND Faustine, en bacchante,
Me provoque au plaisir,
Sur mon luth je la chante
Au gré de son désir :
Je me crois de la race
D'Anacréon...
Je m'assieds près d'Horace
Au Panthéon.

Dirai-je un hymne aux Belles,
Puis un autre aux Gourmands ?
Non, non; de mes modèles
Je suis les documens :
Sur les mêmes tablettes
Gaîment je fais
L'éloge des toilettes
Et des buffets.

Enivrons-nous, Faustine,
D'amour et de Porto,
Avant que Libithine
Ne nous plonge au tombeau ;

Retraite épouvantable,
Dernier manoir,
Où nous serons sans table
Et sans boudoir!

DE PIIS.

CONSEILS A DÉLIE.

Air: *Dans ma cabane obscure*, (N.° 116).

CROIS-MOI, jeune Délie,
Profitons des beaux jours;
L'aurore de la vie
Appartient aux Amours;
Vainement la Sagesse
Condamne nos soupirs,
Notre amoureuse ivresse
Vaut bien ses froids plaisirs.

Si l'amour est un songe,
Prolongeons le sommeil,
Jouissons du mensonge
Sans penser au réveil;
Et, puisqu'avec le rêve
S'enfuit notre bonheur,
Avant qu'il ne s'achève,
Mourons dans notre erreur.

DE JOUY.

LES LÈVRES DE LA BEAUTÉ.

(N.° 1141).

C'est un mélange que la vie
Et de chagrin et de plaisir;
Elle offre une route fleurie,
Mais l'épine se fait sentir.
De cette douleur qu'elle cause
Le remède est tout à côté;
Persistez et cueillez la rose
Sur les lèvres de la beauté.

Si de l'inconstante fortune
Un jour j'éprouvais les rigueurs,
Jamais une plainte importune
Ne réclamerait ses faveurs.
L'intérêt, la suivant sans cesse,
Maudit son infidélité:
Moi j'irais chercher la richesse
Sur les lèvres de la beauté.

Peut-être une fièvre brûlante
Viendra-t-elle assiéger mes jours,
Et de sa pâleur effrayante
Rebuter l'essaim des Amours;

Mais que ma maîtresse chérie
Un instant vienne à mon côté,
Et je retrouverai la vie
Sur les lèvres de la beauté.

DESCHAMPS.

LE BUVEUR AMOUREUX.

(N.° 1017).

J'AIME Bacchus, j'aime Nanon;
Tous deux partagent ma tendresse,
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah! qu'elle est belle! ah! qu'il est bon!
C'est le refrain dc ma chanson.

Nanette, en me brûlant d'amour,
Me rend le vin plus agréable;
Le vin, par un juste retour,
La rend à mes yeux plus aimable.
Ah! qu'elle est belle! etc.

En partageant ainsi mes vœux,
Mon cœur en est plus à son aise;
Quand il me manque l'un des deux,
L'autre me soulage et m'apaise.
Ah! qu'elle est belle! etc.

Tous deux ils savent concourir
A rendre leur gloire immortelle ;
Nanette au vin me fait courir,
Le vin me fait courir chez elle.
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

De Nanon regardez les yeux,
Et goûtez bien ce doux breuvage ;
Quand vous les connaîtrez tous deux,
Amis, vous tiendrez ce langage :
Ah ! qu'elle est belle !

Chez l'Amour ma raison se perd ;
Je la retrouve sous la treille.
Je sers Vénus, Bacchus me sert ;
L'un m'endort, l'autre me réveille.
Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon !
C'est le refrain de ma chanson.

PANARD.

L'HOMME TRANQUILLE.

Air : *La bonne aventure, ô gué !* (N.° 302).

DEDANS mon petit réduit
Je vis à mon aise :
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaise ;

Mais je m'en sers chaque jour
Pour caresser tour à tour
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Le haut degré des grandeurs
Me fait peu d'envie:
On y doit aux spectateurs
Compte de sa vie;
Mais dans mon obscurité
Je possède en liberté
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Dans tous les brillans emplois
Qu'un sot orgueil brigue,
L'on est sujet à des lois
Dont le joug fatigue;
Pour moi, libre de tous soins,
Je prends, selon mes besoins,
Ma pinte ou ma mie,
O gué!
Ma pinte ou ma mie.

Je ne veux point des grands mots
Etre la victime;
De la gloire des héros

Je fais peu d'estime :
N'ai-je pas assez vaincu,
Quand j'ai su mettre sur cu
Ma pinte et ma mie,
O gué !
Ma pinte et ma mie ?

Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre et l'onde,
L'on coure après des trésors
Dans un nouveau monde,
Je crois avoir tous les biens,
Lorsque dans mes bras je tiens
Ma pinte et ma mie,
O gué !
Ma pinte et ma mie.

Qu'on apprenne à grands travaux
La fable et l'histoire,
Aux faits anciens et nouveaux
Je cède la gloire :
Mon savoir le plus profond
Est de bien sonder à fond
Ma pinte et ma mie,
O gué !
Ma pinte et ma mie.

Des simples et des métaux
Cherchant l'analyse,

Pour échauffer ses fourneaux,
Qu'un souffleur s'épuise ;
Moi souvent, sans tant souffler,
Je sais faire distiller
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

La promenade et le jeu
N'ont rien qui me pique ;
Un concert me touche peu ;
Foin de la musique!
Je ne veux pour m'amuser,
Que remplir et renverser
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Quelques personnes donnent cette chanson à Collé ; mais elle est plus généralement attribuée à Ponteau, *ancien directeur de l'Opéra-Comique.*

L'HEUREUX PHILOSOPHE.

Air : *Nous autres, bons villageois.* (N.° 404).

Je n'ai pour toute maison
Qu'une pauvre et simple chaumière ;
Que dans le pays gascon
On nommerait gentilhommière :
Là, loin du bruit et du fracas,
Sans chagrin et sans embarras,
Dans une heureuse obscurité,
Je jouis de la liberté.

J'ai dans le même canton
Une vigne pour héritage :
Je prends soin de la façon ;
Les dieux bénissent mon ouvrage.
De ce bien j'use de mon mieux :
Je ne garde point de vin vieux :
La fin de mon dernier tonneau
M'annonce toujours le nouveau.

Que la Fortune à son gré
En impose à ceux qu'elle joue ;
Assis au dernier degré,
Je vois de loin tourner sa roue.

La déesse, d'un vain éclat,
Souvent revêtit un pied-plat:
Je ris de toutes ses erreurs,
Et je renonce à ses faveurs.

Trop penser est un abus:
Qui veut prévoir est misérable;
Le passé ne revient plus:
L'avenir est impénétrable;
Le présent seul est le vrai bien;
Songeons à l'employer si bien,
Que du plaisir qui va passant
Un autre renaisse à l'instant.

HAGUENIER.

Nota. Le lecteur pensera sans doute comme nous, que c'est s'écarter des règles de la versification française, en plaçant dans un couplet quatre rimes masculines de suite de différentes couleurs; mais il y a environ cent ans que l'on se permettait encore cette licence, qui ne serait plus tolérée aujourd'hui.

MON SYSTÈME.

Air: *Dans la paix de l'innocence.* (N°. 113).

DESCENDS des cieux, dieu du verre;
Vole en ces lieux, tendre Amour;
Venez de myrte et de lierre
Ceindre mon front tour à tour.

Pour prétendre à cette gloire
Voici ma juste raison :
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

Grégoire de ce breuvage
Chérit les puissans attraits ;
Tircis, sous un vert ombrage,
D'amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton.
A table, etc.

Ma bouteille et ma Sylvie
Remplissent tous mes momens ;
Les plaisirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agrémens.
Pendant l'hiver je sais boire ;
J'aime en la belle saison.
A table, etc.

Je ne sais point par des rimes
Polir un brillant jargon :
J'ignore les traits sublimes
De Descarte et de Newton :
Mais, pour aimer et pour boire,
Je pourrais donner leçon.
A table, etc.

Des favoris de la gloire
J'estime fort les lauriers ;
Mais au temple de Mémoire
Je vais par d'autres sentiers ;
Né pour aimer et pour boire,
Par-là j'illustre mon nom.
A table, etc.

Si quelque chagrin vous frappe,
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remède à vos maux ;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contre-poison.
A table, etc.

Cette liqueur m'est bien chère :
Mais je vous aime encor mieux ;
Jeune Iris, si pour vous plaire
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire
Que, fidèle à ma chanson,
A table, etc.

Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis et ses amours !
De notre temps, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours :

Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table soyons Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

PANARD.

MA MORALE.

(N.° 514).

Rions, chantons; aimons, buvons;
En quatre points c'est ma morale:
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'esprit sombre, que tout aigrit,
Tourmente ce qui l'environne;
Et l'homme heureux qui toujours rit
Ne fait jamais pleurer personne.

Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire:
Mettons la morale en chansons,
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile:
Orphée a montré qu'un sermon
Ne vaut pas un bon vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain
Il sauva *Noé* du naufrage,
Et dit en lui donnant du vin :
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau :
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchans sont buveurs d'eau ;
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima
Du ciel déshonore l'ouvrage ;
Et pour aimer Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer ; c'est le vrai bien ;
Suivons, amis, ces lois divines ;
Aimons toujours notre prochain,
En commençant par nos voisines.

SÉGUR *aîné.*

LE CARNAVAL.

Air du Ballet des Pierrots. (N.° 733).

JOYEUX enfans de Terpsichore,
Entendez-vous le tambourin ?
Du galoubet l'éclat sonore
Répond déjà dans le lointain.

Cet accord heureux vous invite
A bien profiter du moment ;
Plus le Carnaval passe vite,
Plus on doit le passer gaîment.

Nos bons aïeux aimaient la danse,
Mais sans y mettre tant de soins :
Si depuis quelque temps en France
Nous dansons mieux, nous dansons moins :
A calculer une attitude
On perd le temps qu'il faut saisir ;
Et ce qui devient une étude
Cesse bientôt d'être un plaisir.

Laissons le penseur trop sévère
Déraisonner en raisonnant ;
L'homme dont la tête est légère
A toujours le cœur excellent.
Adoptons la philosophie
D'Epicure et d'Anacréon ;
Amis, une heure de folie
Vaut mieux qu'un siècle de raison.

Sur cette machine qui tourne
Nous tournons tous quelques instans ;
Et, pour voir ce dont il retourne,
Nous nous retournons en tous sens.

Quand la mort vient, on s'en retourne;
Mais comment vouloir ici-bas,
Lorsque tout tourne, tourne, tourne,
Que la tête ne tourne pas?

Fidèle image de la vie,
Au bal chacun est déguisé :
Le masque heureux de la Folie
Est le masque le moins usé.
De plaisir, d'ennui, de fatigues
C'est un assemblage piquant :
On y commence vingt intrigues;
Mais.... on en finit bien autant.

Sur les traces de Polymnie,
Au bal poursuivons les Amours:
Amis, qu'aucun de vous n'oublie
Que ces nuits sont nos plus beaux jours.
Le temps perdu dans la tristesse
Ne pare point le coup fatal....
Pour éterniser notre ivresse,
Eternisons le Carnaval.

MOREAU.

L'AMOUR ET LE VIN.

(N.o 1213).

FOLATRONS, rions sans cesse ;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous nos momens !
De myrte parons nos têtes,
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amans.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi :
Souvent j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Etaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive
Tôt ou tard chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin,
Et que la Parque inhumaine
Au tombeau ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

LAUJON.

(1) Cette chanson fut demandée à l'auteur pour être chantée à table dans la comédie du *Bourgeois gentilhomme*.

LES AMOURETTES.

(N.o 624).

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour!
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

Hier pour Céphise
Je quittai Doris;
Aujourd'hui c'est Lise;
A demain Cloris.
Vivent les fillettes, etc.

J'aime fort ma belle
Lorsqu'il m'en souvient;
Je lui suis fidèle
Quand son tour revient.
Vivent les fillettes, etc.

On entre au bocage,
Le plaisir vous suit;
On entre au village....
Eh bien! tout est dit.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour!
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

BERQUIN.

LA CONSTANCE.

Air : *Vivent les Fillettes!* (N.° 624).

VIVENT les fillettes,
Mais pour plus d'un jour!
Jamais d'amourettes,
Toujours de l'amour.

Fi de l'inconstance!
Ce péché honteux
N'est que l'impuissance
D'en commettre deux.
Vivent les fillettes! etc.

Empressé de rendre
Gloire à la beauté,
J'ai souvent su prendre,
Et n'ai point quitté.
Vivent les fillettes! etc.

J'adorai Ninette;
Rose obtint mon choix;
Je vois Colinette,
Et j'en aime trois.
Vivent les fillettes! etc.

Si la jeune Isaure
Voulait m'écouter,
A ses pieds encore
Je viendrais chanter:
Vivent les fillettes! etc.

Par grâce divine,
Le phénix des rois (1)
Prouvait ma doctrine
A mille à la fois.

Vivent les fillettes,
Mais pour plus d'un jour!
Jamais d'amourettes,
Toujours de l'amour.

EUSÈBE-SALVERTE.

---

(1) Salomon.

VIVENT LES GRISETTES!

Air : *Je suis Madelon Friquet* (N.° 277).

JE ris du qu'en dira-t-on,
Et, sans mystère
Je préfère
A nos dames du grand ton,
La simple et gentille Marton.

Souvent, pendant un siècle, il faut
De ces rebelles
Citadelles
Faire comme un sot
L'assaut.
Je ris, etc.

Marton à moi s'intéressait,
Et pour toute arme,
Une larme
Fit céder lacet,
Corset.
Je ris, etc.

Leurs équipages, leurs écus,
Qui toujours sonnent,
Ne leur donnent

Charmes ni vertus
De plus.
Je ris, etc.

A pied cheminant en tous lieux,
Sa jambe fine
Qu'on devine
N'en séduit que mieux
Les yeux.
Je ris, etc.

Jamais, jamais ne me prônez
Une coquette
Qui vous jette
Vous me chiffonnez...
Au nez.
Je ris, etc.

En un clin-d'œil sous mes verroux,
Faite ou défaite,
Sa toilette
Obéit à tous
Mes goûts.
Je ris, etc.

Pour nous cacher un joli sein,
Leur cachemire
Qu'on admire,

Ne vaut pas un lin
Bien fin.
Je ris, etc.

Que j'aime à voir son fichu vert
Sur sa peau blanche,
Le dimanche,
Par un souffle d'air
Ouvert !
Je ris, etc.

Riches cristaux, nombreux valets,
Gaîté forcée
Et glacée
Font de leurs banquets
Les frais.
Je ris, etc.

Quand pour boire à notre lien,
Marton peu fière,
Cherche un verre,
Elle fait du mien
Le sien.
Je ris, etc.

Quels que soient les trésors qu'on a,
Les nobles flammes
De ces dames

Mettent bientôt à
Quia.
Je ris, etc.

Une épingle qu'à son corset
D'ôter ou mettre
Je suis maître,
Lui semble un bienfait
Parfait.
Je ris, etc.

De l'ennui doublant les pavots,
Le musc et l'ambre
De leur chambre
Assassinent vos
Cerveaux.
Je ris, etc.

L'artifice est ce qu'elle craint;
Sa cheminée
Est ornée
De fleurs où se peint
Son teint.
Je ris, etc.

Les rubis surchargent leurs cous;
Mais sous la bure
La Nature

Place de plus doux
Bijoux.
Je ris, etc.

Pour mieux traiter cette chanson,
D'une grisette
Joliette
J'ai pris sans façon
Leçon.
Je ris du qu'en dira-t-on,
Et sans mystère
Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.

DÉSAUGIERS.

LA GRISETTE

VAUT BIEN LA COQUETTE.

Air : *Turlurette ! ma tante Urlurette !* (N.° 576).

J'AI, tout bien examiné,
Bien fait de quitter Phryné ;
Je suis mieux avec Lisette.
La grisette,
La grisette
Vaut bien la coquette !

De Phryné le châle épais
Aux yeux ne valut jamais
La légère colerette
De Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette !

Tous les matins, par paquets,
Phryné voulait des bouquets.
Je n'offre qu'une fleurette
A Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

Chez Phryné c'étaient, par ton,
Bouillotte et creps et boston.
On joue à la climusette
Chez Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

Chez Phryné j'étais en eau
En touchant du piano;
Je chante avec ma musette
Chez Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

Phryné voulait un laquais,
Une bonne et deux jockeis.
De Lisette, la soubrette
C'est... Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

De Phryné le perroquet
M'ennuyait par son caquet;
Mais je siffle la fauvette
De Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

Phryné n'a jamais prisé
Qu'un lit d'acajou bronzé.
Sur la mousse ou sur l'herbette
Dort Lisette.
La grisette
Vaut bien la coquette!

DE PIIS.

CONSEILS A LA VIEILLESSE.

Air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.* (N.° 408).

RIONS avec la jeunesse;
Suivons le plaisir qui la suit:

C'est un bien pour la vieillesse
D'amuser le Temps qui s'enfuit.
On voit réveiller la nature
Au chant des oiseaux du printemps;
Le plaisir de voir la verdure
Lui fait perdre ses cheveux blancs.
Rions, etc.

Pour adoucir l'humeur chagrine,
Des jeux il faut se rapprocher;
C'est sur cet espoir que l'épine
Sous la rose aime à se cacher.
Rions, etc.

Quand nous le prions qu'il demeure,
Il est si vieux qu'il n'entend plus;
Il n'y voit que pour presser l'heure,
Et compter nos momens perdus.
Rions, etc.

Ce jour en est un qu'il nous laisse
Pour nous rappeler nos beaux ans;
En nous le donnant, il nous presse
D'en mettre à profit les instans.
Rions avec la jeunesse;
Suivons le plaisir qui la suit:
C'est un bien pour la vieillesse
D'amuser le Temps qui s'enfuit.

LAUJON.

ADIEUX AU MONDE.

(N.° 251).

J'AURAI bientôt quatre-vingts ans;
Je crois qu'à cet âge il est temps
D'abandonner la vie :
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet.
Bonsoir la compagnie.

Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir
On lit, on étudie :
On n'en devient pas plus savant;
On n'en meurt pas moins ignorant.
Bonsoir la compagnie.

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai;
Mais en Dieu je me fie :
Il ne peut que mener à bien;
Aussi je n'appréhende rien.
Bonsoir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs;
J'ai perdu jusques aux désirs;

A présent je m'ennuie :
Lorsque l'on n'est plus propre à rien,
On se retire, et l'on fait bien.
Bonsoir la compagnie.

Dieu nous fit sans nous consulter :
Rien ne saurait lui résister ;
Ma carrière est remplie.
A force de devenir vieux,
Peut-on se flatter d'être mieux ?
Bonsoir la compagnie.

Nul mortel n'est ressuscité
Pour nous dire la vérité
Des biens de l'autre vie :
Une profonde obscurité
Est le sort de l'humanité.
Bonsoir la compagnie.

Rien ne périt entièrement,
Et la mort n'est qu'un changement,
Dit la Philosophie.
Que ce système est consolant !
Je chante en adoptant ce plan :
Bonsoir la compagnie.

L'abbé de L'ATTAIGNANT.

L'AMITIÉ,

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

(N.° 490).

Quand la vieillesse commence,
La douceur de soupirer
Est l'unique jouissance
Qu'il soit permis d'espérer.
L'Amour fuit : l'Amitié tendre
Ose alors lui ressembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Assez pour nous consoler.

Adieu, folle et douce ivresse,
Que je pris pour le bonheur.
J'eus des sens dans ma jeunesse;
Il me reste encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur,
Je dirai : Mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'Amour tout est martyre,
Enthousiasme ou fureur ;

Pour l'Amitié qui soupire,
Tout est plaisir et faveur.
Eglé règne sur mon âme,
Sans en troubler le repos;
Et mes désirs et ma flamme
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai poursuivie
Par la foule des Amours;
Et le déclin de ma vie
Jouira de ses beaux jours.
Tel, sur sa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit renaître chaque année
Avec les fleurs du printemps.

MOREAU. (1)

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

Air *du Pas des Trois Cousines* (dans la Dansomanie.)

(N.° 758).

QUAND des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,

---

(1) Jacques-Nicolas Moreau, historiographe de France, né à Saint-Florentin le 20 décembre 1717, mourut à Paris le 29 juin 1803

Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printemps!
Pour moi l'impitoyable horloge
A soixante fois retenti;
Mais s'il faut que l'Amour déloge,
Momus n'est pas encor parti.
Quand, etc.

C'est au soir des belles journées
Que l'amant brûle de désirs,
Et de même au soir des années
L'homme goûte encor des plaisirs.
Quand, etc.

J'aimais les couleurs de Rosine,
J'aime les couleurs du raisin;
Je trinquais avec ma voisine,
Je m'enivre avec mon voisin.
Quand, etc.

Chez moi plus de tendres missives;
Mais lorsque je veux rajeunir,
Je relis mes vieilles archives,
Et j'y retrouve un souvenir.
Quand, etc.

Au sopha, trône des caresses,
Succède un couvert toujours mis;

Aux baisers de jeune maîtresse
La gaîté de bons vieux amis.
  Quand, etc.

A ma voix, ma jument normande
Ne lutte plus avec le vent;
Mais Pégase, que je gourmande,
Me désarçonne encor souvent.
  Quand, etc.

Sur le galoubet en cadence,
J'aime parfois à m'exercer;
Et j'ai du moins, si je ne danse,
Le plaisir de faire danser.
  Quand, etc.

Si je bronche en suivant des belles,
Chloé rit et me montre au doigt;
Mais sa mère eut de mes nouvelles,
Et sait bien que je marchais droit.
  Quand, etc.

Si mon luth, sous ma main tremblante,
Ne produit plus que de vains sons,
De ma fille la voix naissante
Rajeunit mes vieilles chansons.
  Quand, etc.

Hier, voulant tenter une intrigue,
Tout à coup ma force expira;

De ce soufflet, nouveau Rodrigue,
C'est mon fils qui me vengera.
Quand, etc.

Sachons donc de la destinée
Sous les fleurs amortir les coups,
Et qu'à leur soixantième année
Nos enfans chantent comme nous :
Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière :
Un bel hiver vaut un printemps.

DÉSAUGIERS.

ESPOIR ET SOUVENIR.

(N.° 733).

Le Temps, dont l'aile est si légère,
Jamais sur ses pas ne revient :
Lorsque l'on aime, l'on espère;
Est-on heureux, on s'en souvient.
On embellit son existence
Par le passé, par l'avenir :
Pour la jeunesse est l'espérance,
Pour les vieillards le souvenir.

J'aime avec transport ma maîtresse,
Et mes amis avec ardeur.
Si mon amitié, ma tendresse.
Semblent se partager mon cœur,
Je sens entre eux la différence,
Et je veux bien en convenir:
Lorsque l'Amour vit d'espérance,
L'Amitié vit de souvenir.

Près d'Henriette, vive et belle,
Je sens toujours nouveaux désirs;
Sa gaîté franche me rappelle
Nos sermens, nos jeux, nos plaisirs.
Pour s'assurer de ma constance,
Avec art elle sait unir
Au charme heureux de l'espérance
L'attrait puissant du souvenir.

Notre plus pure jouissance
Vient du bien que nous avons fait:
Suivons la loi de bienfaisance
Pour goûter un plaisir parfait.
Du malheureux dont la souffrance
Avec un peu d'or doit finir,
Qui réalise l'espérance
Achète un bien doux souvenir.

Amis, je ne pourrai sans cesse
Aimer, chanter, boire avec vous;

Usons des momens que me laisse
Un dieu de mon bonheur jaloux:
Et quand, rompant notre alliance,
Le Temps viendra nous désunir,
Consolez-moi par l'espérance
De vous laisser mon souvenir.

Le chevalier CADET DE GASSICOURT.

TON TON, TONTAINE, TON TON.

(N.° 1112).

LORSQUE je ne suis pas en veine,
Pour composer une chanson,
Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton;
Au lieu d'une rime certaine,
Je place, après un vieux dicton,
Ton ton, tontaine, ton ton.

Buveurs, fêtez la tonne pleine,
Et faites sauter son bondon:
Ton ton, etc.
Mais fuyez loin de la fontaine;
L'eau ne convient qu'au caneton:
Ton ton, etc.

Quand je dis : Fuyez la fontaine,
Ce n'est pas l'auteur de ce nom :
Ton ton, etc. ;
Car sa morale utile et saine
Ne craint pas le qu'en dira-t-on :
Ton ton, etc.

Mangeons le lapin de garenne,
La caille, le brochet, le thon :
Ton ton, etc. ;
Arrondissons notre bedaine,
Dussions-nous lâcher un bouton :
Ton ton, etc.

A table, où l'amitié m'amène,
Je suis convive sans façon :
Ton ton, etc. ;
J'avale parfois le Surène,
Et digère le miroton :
Ton ton, etc.

Comme très-souvent la futaine
Couvre plus d'attraits qu'un linon,
Ton ton, etc.,
A la coquette Célimène,
Moi, je préfère Jeanneton :
Ton ton, etc.

Parfois le vaudeville en scène,
Sur ses pipeaux joue un faux ton :
Ton ton, etc.;
On dirait que c'est Melpomène
Qui pleure dans un mirliton :
Ton ton, etc.

Chantons tout bas pour Démosthène,
Platon, Caton, Milton, Newton,
Ton ton, etc.;
Mais pour Momus, l'Amour, Silène,
Mes amis, élevons le ton :
Ton ton, etc.

Quand la fileuse souterraine
Aura fini mon peloton,
Ton ton, etc.,
J'irai voir au sombre domaine
Si c'est du fil ou du coton :
Ton ton, etc.

A. Desprez.

TUONS LE TEMPS.

Air : *Aussitôt que la lumière.* (N.° 50).

Contemplons *le Temps* qui passe,
Et regardons après lui :
Il ne laisse sur sa trace
Que le néant et l'oubli.
A détruire il s'évertue ;
Profitons bien des instans :
En attendant qu'il nous tue,
Mes amis, *tuons le Temps.*

Il frappa le grand Molière,
Et La Fontaine et Scarron,
La gentille Deshoulière,
Vadé, Panard et Piron.
Ce vieillard cruel moissonne
Les plus illustres talens ;
Il ne ménage personne :
Ne ménageons pas *le Temps.*

Il faut que sa mort soit douce ;
Préservons-le de l'ennui ;
Que l'Amour gaîment émousse
Toutes ses flèches sur lui ;

Que Bacchus couvre de lie
Son front ridé par les ans :
Dans les bras de la Folie
Faisons expirer *le Temps !*

Dans sa course meurtrière,
S'il lève sa faux sur nous,
Ne faisons point de prière
Pour échapper à ses coups :
Abandonnons-lui sa proie ;
Mais, en redoublant nos chants,
Eternisons notre joie,
Et nous survivrons au *Temps.*

FRANCIS.

LA MANIÈRE DE VIVRE CENT ANS.

(N.° 532).

Si de votre vie,
Joyeux troubadours,
Vous avez l'envie
D'étendre le cours,
Ecoutez les sons
De ma lyre sexagénaire ;
Prêcher en chansons
Est ma fantaisie ordinaire ;
Daignez donc vous taire

Pour quelques instans.
Voici la manière
De vivre cent ans.

S'endormir à l'heure
Où le jour s'enfuit;
Quitter sa demeure
Dès que le jour luit;
Au loin de ses pas
Porter la marche irrégulière ;
Pour chaque repas
Nouvelle course auxiliaire,
Et l'année entière
Même passe-temps :
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Fier sur une tonne,
Narguer le chagrin;
Prévoir, quand il tonne,
Un ciel plus serein;
Se montrer soumis
Aux coups du sort parfois sévère ;
Tendre à ses amis
Sa bourse, sa main et son verre;
Suivre la bannière
De Roger-Bon-Temps:
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Des beautés factices
Redouter l'accueil,
De leurs artifices
Eviter l'écueil;
Sauver sa gaîté
Des flots de la gent chicanière;
De la Faculté
Fuir la doctrine meurtrière;
Ne faire la guerre
Qu'aux cerfs haletans:
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Toujours honnête homme,
Marcher hardiment;
Toujours économe,
Jouir sobrement;
Etre par accès
Des neuf Sœurs heureux tributaire;
Puis, avec succès,
Volant du Parnasse à Cythère,
A rimer et plaire
Consacrer son temps:
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Lorsque du jeune âge
L'on sent fuir l'ardeur,

Dans un doux ménage
Chercher le bonheur;
Au gré de ses vœux
Voir bientôt son épouse mère,
Toujours plus heureux,
Au bout de dix ans se voir père
D'une pépinière
D'enfans bien portans:
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Du gai vaudeville,
Fidèles troupeaux,
Parcourir la ville
Au son des pipeaux;
Convives grivois,
Chaque mois faire bonne chère;
Serrer chaque mois
Les nœuds d'une amitié si chère; (1)
Se revoir, se plaire;
Se quitter contens:
Voilà la manière
De vivre cent ans.

Faut-il par l'exemple
Vous convaincre tous?

(1) *Le Caveau moderne* ne s'assemblait que le 20 de chaque mois.

J'en vois dans ce temple
Un bien doux pour nous :
Regardez Laujon,
L'honneur de notre sanctuaire;
Fils d'Anacréon,
Il boit et chante octogénaire; (1)
Toute sa carrière
Fut un long printemps :
Voilà la manière
De vivre cent ans.

DÉSAUGIERS.

---

(1) Laujon, membre de l'Académie Française et président du *Caveau*, mourut, âgé de quatre-vingt-quâtre ans, le 13 juillet 1811. Jusques à la séance qui précéda sa mort, il fut le *boutte en train* de la société. La gaîté même de l'auteur de cette chanson pâlissait devant celle de cet Anacréon moderne.

CHANSONS DE TABLE.

La chanson de *maître Adam* doit nécessairement commencer tous les recueils de *chansons bachiques*. La voici telle que l'auteur la publia en 1651. On remarquera que les deux derniers couplets ne sont pas de la même mesure que les trois précédens.

LE CULTE D'UN BUVEUR.

Que Phébus soit dedans l'onde
Ou dans son oblique tour,
Je bois tousiours à la ronde ;
Le vin est tout mon amour ;
Soldat du fils de Semelle,
Tout le tourment qui me poinct,
C'est quand mon ventre groumelle,
Faute de ne boire poinct.

Aussi-tost que la lumiere
Vient redorer les coteaux,
Poussé d'un désir de boire,
Je caresse les tonneaux ;
Ravy de revoir l'Aurore,
Le verre en main je luy dis :
Voit-on plus au rive more
Que sur mon nez de rubis ?

Si quelque jour estant yvre
La Parque arreste mes pas,
Je ne veux point, pour revivre,
Quitter un si doux trépas;
Je m'en iray dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planteray ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçoit la guerre,
Il n'y gagneroit pas.
Jamais je ne m'estonne,
Et je croy, quand je boy,
Que si Jupiter tonne,
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est poinct chassée
Par l'unique flambeau,
Qu'aussi-tost ma pensée
Est de voir un tonneau;
Et luy tirant la bonde,
Je demande au Soleil :
As-tu beu dedans l'onde
D'un élément pareil?

Haguenier dégagea cette chanson du style marotique, donna la même mesure à tous les couplets, supprima le premier, en ajouta trois autres; et la publia ainsi qu'on va la lire. Laujon nous a assuré que ce fut dans une séance de l'*ancien Caveau* que l'on supprima le premier couplet, et qu'on la chanta telle que nous la chantons aujourd'hui, en commençant par le second.

LE VRAI BUVEUR.

(N.° 50).

De tous les dieux que la fable
A mis dans son Panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom.
C'est Bacchus que je veux dire.
Pour les autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'aux pieds de leurs autels.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux :
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :

Vois-tu sur la rive maure
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas :
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La Mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce doux trépas :
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'apaiserais de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion...

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis:
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour:
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

LE VRAI MANGEUR,

PARODIE DE LA CHANSON PRÉCÉDENTE.

Air : *Aussitôt que la lumière:* (N.° 50).

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.

A chaque mets que je touche
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit lorsqu'on est malade ;
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne
Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux que toujours mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin,
Qui, du fond de sa cuisine,
Gouverne le genre humain.

Qu'ici bas on le contemple
Comme un ministre du ciel;
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais, sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas;
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite d'un souper?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas;
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats,
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
« *Ci-gît le premier poëte*
» *Mort d'une indigestion.* »

Désaugiers.

LES LOIS DE LA TABLE.

Air à faire.

Point de gêne dans un repas :
Table fût-elle au mieux garnie,
Il faut, pour m'offrir des appas,
Que la contrainte en soit bannie.
Toutes les maisons où j'en voi
  Sont des lieux que j'évite :
Amis, je veux être chez moi
  Partout où l'on m'invite.

Quand on est sur le point d'honneur,
Quel désagrément on éprouve !
Point de haut-bout ; c'est une erreur :
Il faut s'asseoir comme on se trouve ;
Surtout qu'un espace assez grand
  En liberté nous laisse :
Même auprès d'un objet charmant,
  Comus défend la presse.

Fuyons un convive pressant
Dont les soins importuns nous choquent,
Et qui nous tue en nous versant
Des rasades qui nous suffoquent :

Je veux que chacun sur ce fait
  Soit libre sans réserve,
Qu'il soit son maître et son valet,
  Qu'à son goût il se serve.

Tout ce qui ne plaît qu'aux regards
A l'utilité je l'immole;
D'un buffet chargé de cent marcs
La montre me paraît frivole:
Je ris tout bas lorsque je vois
  L'élégant édifice
D'un surtout qui, pendant six mois,
  Rentre entier dans l'office.

Des mets joliment arrangés
Le compartiment méthodique,
Malgré les communs préjugés,
Me paraît sujet à critique:
A quoi cet optique est-il bon?
  Dites-moi, je vous prie,
Sert-on pour les yeux, et doit-on
  Manger par symétrie?

Se piquer d'être grand buveur
Est un abus que je déplore:
Fuyons ce titre peu flatteur;
C'est un honneur qui déshonore.

Quand on boit trop on s'assoupit,
Et l'on tombe en délire :
Buvons pour avoir de l'esprit,
Et non pour le détruire.

Quand on devrait me censurer,
Je tiens, amis, pour véritable
Que la raison doit mesurer
Les plaisirs même de la table :
Je veux, quand le fruit est servi,
Que chacun se réveille;
Mais il faut quelque ordre, et voici
Celui que je conseille :

Dans les chansons point d'aboyeurs,
Dans les transports point de tumulte,
Dans les récits point de longueurs,
Dans la critique point d'insulte;
Vivacité sans jurement,
Liberté sans licence,
Dispute sans emportement,
Bons mots sans médisance.

PANARD.

MANGEONS.

Air : *Au coin du feu*. (N.° 47).

Pour vivre dans le monde
Que de lois à la ronde
Nous nous forgeons !...
Il n'en est qu'une à suivre ;
Si nous voulons bien vivre,
Mangeons ! mangeons ! (*ter*).

A vivre dans l'histoire,
A poursuivre la gloire,
Quand nous songeons,
J'entends dame Nature,
Qui tout bas nous murmure :
Mangeons ! mangeons !

Les riches dans leurs terres,
Comme les pauvres hères
Dans leurs donjons ;
Le haut, le bas étage,
N'ont partout qu'un langage :
Mangeons ! mangeons !

Entre mille systêmes
Que rarement nous-mêmes

Nous partageons,
L'un l'autre on se déchire :
On s'accorde pour dire
Mangeons! mangeons!

Par des propos nuisibles,
Combien de gens sensibles
Nous affligeons!
Rien n'est moins profitable
Que de parler à table :
Mangeons ! mangeons!

Loin des repas étiques
Qu'en dîners politiques
Nous érigeons,
Dans nos joyeux asiles,
Pour dîner plus tranquilles,
Mangeons ! mangeons!

Pour attendrir nos belles,
Dans des peines mortelles
Nous nous plongeons :
Un lièvre pris au gîte
Devient tendre plus vîte :
Mangeons ! mangeons !

Qu'on nous serve un potage,
Des ragoûts, du laitage,

Ou des goujons,
Ou bien qu'on nous apporte
Des ortolans... qu'importe?
Mangeons! mangeons!

ARMAND-GOUFFÉ.

MAXIMES GOURMANDES.

Air : *V'là c'que c'est qu' d'aller au bois.* 627

L'APPÉTIT doit, comme l'Amour,
Se réveiller avec le jour;
Des bons repas être à la piste,
En tenir la liste,
Puis à l'improviste
Courir au meilleur librement,
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Rien ne doit le déterminer
A manquer l'heure d'un dîner :
N'importe celle qu'on veut prendre,
Vite il doit s'y rendre,
Sans se faire attendre;
Prêt à toute heure, à tout moment,
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Celui qui sert dans un repas
Assez souvent ne mange pas.
L'homme à principes, qui raisonne,
Prend ce qu'on lui donne,
Et ne sert personne;
Il mange plus, et chaudement;
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Ne s'entretenir de procès,
De la guerre, ni de la paix;
Laisser parler, juger, médire,
Quelquefois sourire,
Ne jamais rien dire,
Que *bien obligé,* simplement,
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Goûter de tous les plats qu'on sert
Du consommé jusqu'au dessert;
A petits coups boire à son aise:
Si le dîner pèse,
Sauter sur sa chaise
Pour le *tasser* honnêtement (1),
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

CAPELLE.

---

(1) Ce procédé est reconnu par M. G. D. L. R. pour être le plus simple et le moins coûteux.

LE GOURMAND.

Air *du vaudeville de Jean Monet* (N°. 198), ou *vaudeville de la Vieillesse de Fontenelle.* (N°. 1182).

Amans de la bonne chère,
Friands de jeunes tendrons,
Faisons bombance à Cythère,
Et l'amour sur des chaudrons;
Car Vénus
Sans Comus,
Loin de ranimer la vie,
Ferait périr d'étisie
Tous les enfans de Momus.

Qu'une table bien servie
S'élève au sacré vallon ;
Débauchons dans une orgie
Toutes les sœurs d'Apollon.
Qu'un flacon
De Mâcon
Renverse chacune d'elles,
Et l'on verra nos pucelles
Accoucher.... d'une chanson.

Si Jupin en bœuf se change
Pour couronner son amour,
Rôtisseur, pour qu'on le mange,
Fond sur lui comme un vautour;
    Mets sa chair
    Sur le fer
D'un gril rougi par la braise:
Fais un bifteck à l'anglaise
Des cuisses de Jupiter.

Contre un bonnet de cuisine,
Amour, troque ton bandeau,
Et de ta flèche badine
Larde-nous un fricandeau:
    Cupidon,
    Marmiton,
Reprends tes droits sur notre âme,
Et que ta divine flamme
Serve à rôtir un dindon.

J'ai vu Vénus entourée
Des Jeux, des Plaisirs, des Ris,
Et ma raison égarée
Suivit ses oiseaux chéris.
    J'ai repris
    Mes esprits;
Et lorsqu'il faut que je dîne
Je mettrais en crapaudine
Jusqu'aux pigeons de Cypris.

Armé d'une lechefrite,
Je débarque chez Pluton,
Et fais bouillir ma marmite
Sur les feux du Phlégéton.
J'ai pour rôt
Un gigot ;
Cerbère tourne la broche ;
Caron fait tinter la cloche ;
Minos écume le pot.

FRANCIS.

LA PUISSANCE DE BACCHUS.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.* (N.° 568).

BACCHUS, contre moi tout conspire ;
Viens me consoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lyre,
Couronner d'indignes rivaux.

Tout me rend la vie importune ;
Une volage me trahit :
J'eus peu de biens de la fortune,
L'injustice me les ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne;
En vain j'implore son secours;
Et la calomnie empoisonne
Le reste de mes tristes jours.

Bacchus, viens me verser à boire,
Encor.... bon.... je suis soulagé:
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avaient affligé.

Verse encor.... je vois l'allégresse
Nager sur ce jus précieux.
Donne; redouble.... ô douce ivresse!
Je suis plus heureux que les dieux!...

LA MOTTE.

LE BÉGAYEUR.

(N.° 1053).

Pour nous mettre en train,
Trin, trin, trin, trin,
Trinquons chez Grégoire;
Avec le bon vin,
Vain, vain, vain, vain,
Vainquons l'humeur noire.

La phi, phi, phi, philosophie
Permet de boire aujourd'hui.
Ce bon jus, jus, jus, justifie
L'amour que l'on a pour lui.

Lorsque ta catin,
Tin, tin, tin, tin,
Tin, tin t'inquiète;
Va vite, mon cher,
Cher, cher, cher, cher,
Chercher ma recette.
Pour ton bo bo Beaune a des charmes
Qui font trembler Cupidon :
Ce tyran rend, rend, rend les armes
Quand on boit du bourguignon.

Buvons de ce jus,
Jus, jus, jus, jus,
Jusqu'à la nuit close;
Puisqu'il est si doux,
Dou, dou, dou, dou,
Doublons tous la dose:
Son goût exquis, qui, qui pénètre
Jusqu'au fond de notre cœur,
Au dessert, sert, sert, sert à mettre
Notre esprit en belle humeur.

Si tu veux, mari,
Ri, ri, ri, ri,
Ri, rire à ton aise,
Deviens indulgent,
Gen, gen, gen, gen,
Gentil comme Blaise.
Blaise n'a point d'humeur noire :
De là vient qu'il a l'honneur
D'être cou, cou, couvert de gloire
Par les bienfaits du seigneur.

Nous avons du bon,
Bon, bon, bon, bon,
Tout plein nos futailles ;
De quelque poinçon,
Son, son, son, son,
Sondons leurs entrailles.
Bois tortu, tu, tu, tu me flattes :
Que de plaisirs je te doi !
Les So, So, So, So, So, Socrates
En ont-ils autant que moi ?

PANARD.

LA PHILOSOPHIE BACHIQUE,

OU

FAISONS COMME EUX.

(N.° 997).

L'ILLUSTRE *Diogène*,
Philosophe d'Athène,
Logeait dans un tonneau :
Cela nous signifie
Que la philosophie
Ne s'apprend point dans l'eau.

Platon, ce noble ivrogne,
Enluminant sa trogne
Chez le tyran *Denys*,
Puisait dedans la tonne
Ce feu qui nous étonne
Dans ses divins écrits.

Aristote de même
Cherchait plus d'un dilème

Dans ce jus tout charmant ;
Et toujours sa logique
Trouvait dans sa barique
Le fin d'un argument.

Le savant *Epicure*
N'a connu la nature
Que dans ce jus divin ;
Aussi ce grand génie
Met sa philosophie
Dans l'amour et le vin.

On dit qu'*Alcibiade*
Mangeait force grillade
Étant au cabaret
Avec ce bon *Socrate*,
Qui sur son omoplate
Mettait blanc et clairet.

Si ce jus délectable
Nous fait dormir à table,
On m'a dit autrefois
Que le divin *Homère*,
Las de vider son verre,
Y dormait quelquefois.

Partisans de la coupe,
Imitons donc la troupe

De ces hommes divins ;
Mettons dans cette vie
Notre philosophie
A bien goûter les vins.

L'abbé DE LA GARDE.

LE BUVEUR SAVANT.

(N.° 605).

Un sot, qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir :
Un fou, qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir ;
Et moi je dis, d'un ton plus véritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lu,
Je sais tout et j'ai tout vu
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Epicure,
Je ne vois pas qu'il soit bien établi
S'il est du vide en la nature,
Ou si l'espace est d'atômes rempli :
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vide ;

Car il est certain
Que j'abhorre un verre en main
Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un système nouveau :
Vous avez fait résider l'âme,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Savez-vous bien où la mienne s'avance,
Pour tenir audience?
C'est dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique,
Qui tient conseil dans la cour du Palais,
Demande au plus fat de sa clique
Si nous aurons ou la guerre ou la paix :
Moi, curieux d'une seule nouvelle,
Lorsqu'il pleut ou qu'il gèle
Du soir au matin,
Je demande à mon voisin :
Aurons-nous du vin?

L'autre jour, à l'Observatoire,
Les ennemis du tranquille sommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au Soleil :

Pour les punir d'oser, dans leur tanière,
Dénigrer la lumière
D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'était pas clair-fin.

Un usurier, de son grimoire,
Par son calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte sans boire;
Moi, je la passe à boire sans compter:
A me tromper je mets toute ma gloire:
Je prends plaisir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire,
Ma foi, jamais je n'envîrai le sort;
Nargue du temple de Mémoire,
Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort!
J'aime bien mieux, avec une Silvie,
Boire pendant ma vie;
Car je sentirai
Les momens que je vivrai,
Tant que je boirai.

DUFRESNY.

PRÉCEPTE D'HYPPOCRATE.

(N.° 258).

Je cherche en vain la vérité,
Si le vin n'aide à ma faiblesse;
Toute la docte antiquité
Dans le vin puisa la sagesse:
Oui, c'est par le bon vin que le bon sens éclate;
J'en atteste Hyppocrate,
Qui dit qu'il faut, chaque mois,
S'enivrer au moins une fois.

Socrate, cet homme discret,
Que toute la terre révère,
Allait manger au cabaret
Quand sa femme était en colère:
Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate,
Et de suivre Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Platon fut surnommé *Divin*,
Parce qu'il était magnifique,
Et qu'il régalait de son vin
La cabale philosophique.

Sa table fut toujours splendide et délicate :
Il suivit Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Diogène aimait, dit-on, l'eau ;
Mais il n'eut point cette folie :
Il se logea dans un tonneau
Pour flairer le goût de la lie ;
Puis, pour mieux boire au pot, il laissa là sa jatte,
Et tint pour Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Héraclite toujours pleurait,
A ce que raconte l'histoire;
Mais c'est que le vin lui sortait
Par les yeux, à force de boire ;
Par ce remède seul il guérissait sa rate,
Comme ordonne Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Démocrite, ce grand railleur,
Qui se plut tant à la satire,
S'il n'avait pas été buveur,
N'eût pas aimé si fort à rire.
Le vin nous fait toujours désopiller la rate ;
Suivons donc Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Esope, fort souvent la nuit,
De concert avec la servante,
Chalumait, sans faire de bruit,
Les tonneaux de son maître Xante :
Il en eût mis dix pots sous sa large omoplate ;
Il suivait Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Les médecins sont des rêveurs
Injurieux à la nature,
Qui disent que les bons buveurs
S'en vont droit à la sépulture.
Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte ;
J'en atteste Hyppocrate,
Qui dit, etc.

Attribuée à HAGUENIER.

CONSEILS BACHIQUES.

(N.° 1017).

Pour détruire le genre humain,
Les dieux ont inondé la terre :
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau ;
Des dieux c'est le plus grand fléau.

Phaëton, ce jeune éventé,
Qui voulut éclairer le monde,
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, etc.

Le modèle fameux des sots,
Le fat et l'orgueilleux Narcisse,
Un jour se mirant dans les flots,
Y trouva son juste supplice.
Amis, etc.

Icare, voulant jusqu'aux cieux
Elever son vol téméraire,
De son projet audacieux
Dans l'onde reçut le salaire.
Amis, etc.

Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un si cruel outrage,
En grenouilles s'est vu changer :
L'onde fut son triste breuvage.
Amis, etc.

Aux enfers un cruel destin
Fait soupirer les Danaïdes ;
Elles versent de l'eau sans fin
Pour expier leurs parricides.
Amis, etc.

Que les mortels étaient heureux
Dans l'âge où régnait l'innocence !
Il ne manquait rien à leurs vœux ;
Le vin coulait en abondance.
Buvons, etc.

Pour prix de sa rare vertu,
Noë, ce fameux patriarche,
Reçut du ciel le bois tortu
Sitôt qu'il fut sorti de l'arche.
Buvons de ce jus précieux ;
C'est le plus beau présent des cieux.

PANARD.

LE COUP DU MILIEU.

Air du Petit Matelot. (N.° 108).

Nos bons aïeux aimaient à boire :
Que pouvons-nous faire de mieux ?
Versez, versez ; je me fais gloire
De ressembler à mes aïeux.
Entre le Chablis que j'honore,
Et l'Aï dont je fais mon dieu,
Savez-vous ce que j'aime encore ?
C'est le petit *coup du milieu*.

Je bois quand je me mets à table,
Et le vin m'ouvre l'appétit:
Bientôt ce nectar délectable
Au dessert m'ouvrira l'esprit.
Si tu veux combler mon ivresse,
Viens, Amour; viens, espiègle dieu,
Pour trinquer avec ma maîtresse,
M'apprêter *le coup du milieu.*

Ce joli *coup*, chers camarades,
A pris naissance dans les cieux;
Les dieux buvaient force rasades,
Buvaient enfin.... comme des dieux.
Les déesses, femmes discrètes,
Ne prenaient point goût à ce jeu:
Vénus, pour les mettre en goguettes,
Proposa *le coup du milieu.*

Aussitôt cet aimable usage
Par l'Amour nous fut apporté:
Chez nous son premier avantage
Fut d'apprivoiser la beauté.
Le sexe, à Bacchus moins rebelle,
Lui rend hommage en temps et lieu;
Et l'on ne voit pas une belle
Refuser *le coup du milieu.*

Buvons à la Paix, à la Gloire;
Ce plaisir nous est bien permis:

Doublons les rasades pour boire
A la santé de nos amis.
Des Muses, disciples fidèles,
Buvons à *Panard*, à *Chaulieu*;
Et pour la santé de nos belles
Réservons *le coup du milieu.*

ARMAND-GOUFFÉ.

LE FRANC BUVEUR.

Air : *Frère Pierre à la cuisine*, (N.° 198) ou : *Vaudeville de Fontenelle.* (N.° 1182).

Le plaisir à cette table
Attend de joyeux refrains
Sur la liqueur délectable
Où nous noyons les chagrins :
Au projet,
A l'objet
Chacun ici doit sourire,
Puisqu'ici chacun peut dire :
« Je suis plein de mon sujet. » (*ter.*)

Chers amis, au bruit du verre
Chassons la triste Raison,
Convive un peu trop sévère
Pour l'ivresse et la chanson ;

Fruit charmant
Du moment,
Et dont, pour charmer l'oreille,
Les glouglous de la bouteille
Font tout l'accompagnement!

Ces chansonniers, dont l'ivresse
Fertilisait le cerveau,
Chassaient jusqu'à la paresse
Au nom d'*Amis du Caveau*.
Maint couplet
Guilleret,
Fait sans fatiguer la veine,
Leur montrait dans l'hypocrène
L'emblême du cabaret.

Ardent à la picorée,
L'oiseau, hâtant son réveil,
Fond sur la grappe dorée
Par les rayons du soleil :
L'œil mutin,
Le lutin,
Abreuvé sur le treillage,
Va chanter sous le feuillage
Son ivresse et son butin.

Si le coursier de Silène
Quitte les chardons pour lui ;

Sous sa pesante bedaine,
S'il voyage sans ennui,
C'est qu'il croit,
C'est qu'il voit
Qu'en remuant bien sa croupe,
Du tremblant vieillard la coupe
En répand plus qu'il n'en boit.

Quand Bacchus, las d'Erigone,
Reprend son thyrse à sa main,
Et qu'il montre sur la tonne
Les plaisirs du genre humain,
Sa soif croît
Dès qu'il voit
Cent ménades, cent bacchantes
Tour à tour impatientes
De fournir aux coups qu'il boit.

Comment crut-on pour Tantale
Créer le plus grand des maux
Dans cette soif sans égale
Qu'il conserve au sein des eaux?
Les destins
Que je plains,
Ce sont ceux des Danaïdes,
De remplir des tonneaux vides
Sans jamais boire de vins.

Si certain fou dans l'Attique,
Tout le jour, lanterne en main,
Crut, par son humeur caustique,
Eclairer le genre humain,
Vin nouveau,
Bu sans eau,
Le soir montrait sa folie;
Car, pour mieux sentir la lie,
Il couchait dans un tonneau.

L'ambroisie est l'assemblage
Des vins les plus précieux,
Dont l'extrait forme un breuvage,
Le seul dont boivent les dieux.
Jus divin,
C'est en vain
Qu'on te cite avec emphase;
Ici quand le goût se blase
Nous pouvons changer de vin.

Hercule un jour de miracles,
Dérouta les connaisseurs,
En levant *cinquante* obstacles
Pour charmer *cinquante* sœurs:
L'eût-il pu
S'il n'eût su,
Pour opérer ces merveilles,
Faire à *cinquante* bouteilles
Tour à tour lever le cu?

Par ce fier trait de prudence,
Puisqu'il prouve aux grands buveurs
Que Bacchus pour l'inconstance
Garde toutes ses faveurs,
Chaque jour,
Sans détour,
Buvant, versant à la ronde,
Que tous les vins de ce monde
Nous enivrent tour à tour!

LAUJON.

LE CABARET.

Air: *Frère Pierre à la cuisine*, ou *Vaudeville de Jean Monnet*, (N.° 198) ou *Vaudeville de la Vieillesse de Fontenelle.* (N.° 1182).

J'AIME le vin et la mine
D'un moderne Ramponneau;
Mais je plains celui qui dîne
Chez quelque Midas nouveau:
Leur caquet
Au banquet
Tient Momus en léthargie:
Pour une joyeuse orgie
Parlez-moi du cabaret! (*ter.*)

Collé, Piron en délire,
Quand Phébus les éclairait,
Couraient accorder leur lyre
En sablant du vain clairet.
Qui dirait,
Qui croirait
Qu'on vit sept fois la semaine
Ces gais soutiens de la scène
Chanceler au cabaret?

Dans son étonnante verve
Le menuisier de Nevers
Unit Bacchus et Minerve
Sous un dais de pampres verts:
Il buvait,
Il chantait,
Et courut, ivre de gloire,
Dans le temple de Mémoire,
En sortant du cabaret.

Les Muses, qui d'un bon drille
Aiment le ton décidé,
Avaient fait de la Courtille
Le Parnasse de Vadé.
Taconnet,
Qu'on connaît,
Dans la bachique assemblée
Y fut proclamé d'emblée
L'Apollon du cabaret.

Avec orgueil on calcule
Les bienfaits du dieu du vin.
Les fameux exploits d'Hercule
Sont dus au nectar divin.
Quel effet
Le vin fait !
Le buveur, amant des belles,
N'est jamais plus épris d'elles
Qu'en sortant du cabaret.

On boit sur la rive maure,
Chez le Turc et le Chinois ;
De vin vieux on se restaure
Jusques chez les Iroquois :
Bien replet,
On se plaît
A boire en tous lieux du monde ;
Et cette machine ronde
N'est qu'un vaste cabaret.

C'est vainement que la Parque
Croit rabaisser notre ton ;
Portons du vin dans la barque
Qui nous conduit chez Pluton ;
Sans regret
Du trajet,
Grisons le dieu de l'Averne,
Et faisons de sa caverne
Notre dernier cabaret.

MOREAU.

L'INVOCATION A BACCHUS.

Air : *Nous nous marîrons dimanche.* (N.° 409).

J'AI toujours, Bacchus,
Célébré ton jus ;
N'en perdons pas la coutume :
Seconde-moi ;
Que peut sans toi
Ma plume ?
Coule à longs traits
Dans mon épais
Volume.
Viens, mon cher patron ;
Sois mon Apollon ;
Vieus, mou cher ami, que j' t'hume !

Grâce à la liqueur
Qui lave mon cœur,
Nul souci ue me consume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !
Lorsque j'en bois
Quel feu chez moi
S'allume !

Nectar enchanteur,
Tu fais mon bonheur ;
Viens, mon cher ami, que j' t'hume.

Champagne divin,
Du plus noir chagrin
Tu dissipes l'amertume :
Tu sais mûrir,
Tu sais guérir
Le rhume.
Quel goût flatteur !
Ta douce odeur
Parfume :
Pour tant de bienfaits
Et pour tant d'attraits,
Viens, mon cher ami, que j' t'hume.

Mars, un beau matin,
Croyant que Vulcain
Travaillait sur son enclume,
Chez la donna
Vint selon sa
Coutume :
Vulcain les voit,
Et vîte il boit,
Il fume.
Sur ce digne époux
Maris, réglez-vous ;
Il faut humer comme il hume.

PANARD.

LE VERRE.

Air : *La bonne chose que le vin!* (N.° 869).

Quand je vois des gens ici-bas
Sécher de chagrin ou d'envie ,
Ces malheureux, dis-je tout bas,
N'ont donc jamais bu de leur vie !
On ne m'entendra pas crier
Peine, famine , ni misère ,
Tant que j'aurai de quoi payer } *Bis.*
Le vin que peut tenir mon verre. }

Riche sans posséder un sou ,
Rien n'excite ma jalousie ;
Je ris des mines du Pérou ,
Je ris des trésors de l'Asie ;
Car sans sortir de mon taudis ,
Grâce au seul dieu que je révère,
Je vois saphir, perle et rubis
Abonder au fond de mon verre.

Tout nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Leur échanson de Ganymède.

Je gage même que ces coups
Que l'homme attribue au tonnerre,
Sont moins l'effet de leur courroux,
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues?
Si les immortels aimaient l'eau,
Ils n'en seraient pas si prodigues.
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre,
C'est qu'ils rejettent en jurant
L'eau que l'on verse dans leur verre.

Le bon vin rend l'homme meilleur;
Car du monarque assis à table,
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable?
De son cœur le courroux banni
N'obscurcit plus son front sévère:
Armé du sceptre, il l'eût puni:
Il lui pardonne, armé du verre.

Je ne sais par quel vertigo,
Ou quelle suffisance extrême,
Narcisse, en se mirant dans l'eau,
Devint amoureux de lui-même.

Moi, fort souvent je suis atteint
De cette risible chimère,
Mais c'est lorsque je vois mon teint
Pourpré par le reflet du verre.

Dieu du vin, dieu de l'univers,
Toi qui me fis à ton image,
Reçois ce tribut de mes vers:
Et, pour couronner ton ouvrage,
Fais, jusqu'à mes instans derniers,
Que dans ma soif je persévère,
Et qu'à ma mort mes héritiers
Ne puissent m'arracher mon verre.

Désaugiers.

LE BUVEUR LATINISTE.

Air: *La jeune Isabelle*, ou: *Malgré la bataille.* (N.° 22).

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat;
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat.
Hâtons-nous de faire
Quod desiderat:

Il aime un bon frère
Qui sæpè libat.

Ce coup-là m'apaise,
Et me reficit;
Mais, ne vous déplaise,
Hoc non sufficit:
Puisque l'abondance
Hic ridet nobis,
Que l'on recommence;
Faciamus bis.

Ce verre deuxième
Nondùm est satis,
Et sans un troisième,
Redibit sitis.
C'est toi que j'implore,
Care mi frater!
Verse, verse encore,
Et bibamus ter.

Quand je suis à table
Cum fratre bono;
Qu'avec dame aimable
Lœtè propino,
Et qu'où tout abonde
Regnat libertas,
Il n'est point au monde
Major voluptas.

Dans ce doux asile
Diù potemus:
L'aimable et l'utile
Sunt quod habemus.
Trouver mieux à boire
Quàm ubi sumus,
C'est ce que, Grégoire,
Numquàm possumus.

Ami, pour me rendre
Plenè contentum,
Tes mains ont su prendre
Nectar selectum.
Vive un homme aimable
Cujus cor rectum
Nous fournit à table
Vinum non mixtum!

D'un jus homicide
Fabricatores,
Que la mort vous guide,
Jàm nunc ad patres!
Que votre sequelle
Procul abeat;
Et plaise aux dieux qu'elle
Numquàm redeat!

A tout honnête homme
Places ut mihi;

Par-tout on te nomme
Patrem gaudii :
Le souci respecte
Tuam virtutem ;
Ta douceur délecte
Corpus et mentem.

Grands dieux ! quel bien être !
Quænam fortuna !
D'être avec tel maître,
Tali dominâ !
Que par nous leur gloire
Crescat ubique !
Hâtons-nous de boire,
Fratres utrique.

O toi que la Seine
Ad nos perduxit ;
Toi par qui Silène
Sæpè revixit,
Viens dans ma poitrine,
Burgunde liquor ;
Toute humeur chagrine
Linquet meum cor.

Ta charmante chaîne,
Amicitia,
Ici nous amène
Cum lætitiâ ;

Sois toute la vie
Nostrum solamen :
Au nœud qui nous lie
Faveas. Amen.

PANARD.

BIBI.

Air : *Gaîment je m'accommode de tout.* (N.° 675).

Quoiqu'un docteur censure
Vinum ,
Il est, je vous assure,
Bonum ;
Et comme chacun pense
Sibi ,
Dès ma plus tendre enfance
Bibi.

Je vis sur mon passage
Aquam ;
Mais pour en faire usage....
Nunquam :
Je vis du vin à boire
Tibi ;
Tibi, mon cher Grégoire,
Bibi.

Je fus près des bourriches
Lœtus,
Et près de certains riches
Mutus;
Mais toujours sous les treilles
Ubi
Je trouvai des bouteilles,
Bibi.

Paris fut mon asile.....
Erit;
Et si quelque imbécille
Quœrit:
« Dis-moi, pour être utile
» *Urbi*,
» Que fis-tu dans la ville ?.... »
Bibi.

Si j'ai craint les batailles
Multum,
J'ai fait voir aux futailles
Vultum:
Moins fatal qu'Alexandre
Orbi,
Sans rien réduire en cendre
Bibi.

Jadis, fêtant sans cesse
Bacchum,
J'enivrais ma maîtresse
Mecum:
Resté seul j'eus des craintes
Morbi;
Pour braver ses atteintes
Bibi.

Je fis parfois à table
Carmen,
Non pour rendre durable
Nomen:
J'ignorais l'art sublime
Phœbi;
Pour rencontrer la rime
Bibi.

Par Bacchus je respire;
Bibo,
Et lorsqu'au sombre empire
Ibo,
Narguant la soif fatale
Ibi,
Je veux dire à Tantale:
Bibi.

Genuit Armand-Gouffé.

LA GRANDE ET LA PETITE MESURE.

Air : *A l'ombre de ce vert bocage.* (N.° 203).

Philis est petite, mignonne;
C'est ce qui m'invite à l'aimer;
Jamais une grande personne
Ne saura si bien m'enflammer.
Le bon goût, qu'il faut toujours croire,
Me recommande chaque jour
La grande mesure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Une dame grande est altière,
Pleine d'orgueil et de hauteur;
Elle regarde, d'ordinaire,
Chacun du haut de sa grandeur.
Pour nous épargner ce déboire,
Chers amis, prenez tour à tour
La grande mesure, etc.

Une gigantesque figure
N'est point du tout ce qu'il me faut:
Je suis de moyenne stature,
Et ne puis atteindre bien haut;

Par ce motif il est notoire
Que je dois prendre tour à tour
La grande mesure, etc.

Souvent dans la tendre carrière
L'on voit broncher un corps trop grand;
La taille petite et légère
Fait le chemin en se jouant:
Daignez donc à la fin m'en croire,
Et que chacun prenne à son tour
La grande mesure, etc.

Bien loin d'écouter l'inconstance,
Tant que sur terre on me verra,
Je penserai comme je pense;
Jamais mon goût ne changera:
J'aurai toujours dans la mémoire
Ce que je conseille en ce jour;
La grande mesure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

PANARD.

LE VIN ET L'AMITIÉ.

Air: *Suzon sortait de son village.*

Que de plaisirs on goûte à table
Dans un petit cercle d'amis!
Joyeux propos, vin délectable,
Aisément charment nos esprits.
Douce folie
Fait qu'on oublie
Sombre chagrin
Qui trouble un jour serein.
D'un noir nuage
En vain l'orage
Fond en éclats
Et tombe avec fracas;
Par les feux dont brille mon verre
Tous les éclats sont obscurcis,
Et de la foudre je me ris
En sablant le Tonnerre (*ter.*)

Du vin les ennemis austères
Le signalent comme un poison;
Tant mieux si ses vapeurs légères
Pouvaient étouffer la raison!

Sombre et rêveuse,
Elle est grondeuse,
Et nous dormons
Toujours à ses sermons;
Son froid nous glace,
Et sur sa trace
Tout est transi,
Aminci, rétréci;
Tandis que la vive saillie
Jaillit des flots brûlans du vin:
Et voilà comme un jus divin
Enflamme le génie.

A la Vérité qu'on s'attache;
Dans un puits on la cherche en vain;
C'est loin de l'eau qu'elle se cache;
Mais on la trouve dans le vin.
En Normandie,
Souvent trahie,
Avec mépris
Elle voit ce pays.
Voici la cause
Qui l'indispose:
C'est qu'il n'est pas
De vigne en ces climats.
Mais dans le vin montrant sa gloire,
Elle prévient tout faux serment;
Ni Gascon ni Normand ne ment
Quand on l'a bien fait boire.

Pourquoi cet Anglais égoïste,
Aux noirs projets, au cœur félon,
Est-il toujours si froid, si triste?
C'est qu'il boit le jus du houblon.
Le vin qu'il tire
De notre empire
Joyeux et frais,
Seul déride ses traits.
Ce faible rire
Bientôt expire,
Troublé par l'air
Du charbon, du porter.
Tandis qu'un nectar salutaire
Remplit de feu nos cœurs français,
Je rirais de voir les Anglais
Tous noyés... dans la bière.

De nos cœurs écartant l'envie,
Le vin éveille la pitié;
C'est l'aimant de la sympathie,
C'est le ciment de l'amitié:
Seul il resserre
Ce nœud sincère
Qui tient unis
Les cœurs des vrais amis.
Si l'harmonie,
Trop tôt bannie,
Laisse pour nous

Se rompre un nœud si doux,
Loin de l'ami que l'on regrette,
C'est un siècle qu'un lendemain;
On se revoit le verre en main,
Et voilà la paix faite.

D'un bon vivant reçois l'hommage,
Tendre Amitié, charme du cœur!
Le vin est de ton apanage,
Et j'en veux boire en ton honneur.
Allons, confrères,
Que dans nos verres
Un vin mousseux
Coule au gré de mes vœux!
Buvons aux belles,
Puisque loin d'elles
Nul troubadour
Ne doit passer un jour;
Mais que du serment qui nous lie
L'Amour n'usurpe point les droits,
Et répétons tout d'une voix:
Amitié pour la vie! (*ter.*)

TOURNAY.

LE ROI DES PLAISIRS,

ET

LE PLAISIR DES ROIS.

(N.° 543 et 972).

Sous des lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
C'est le plaisir des rois :
Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs,
C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte,
Etre entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusqu'aux toits,
C'est le plaisir des rois :
Quand on voyage avec Sylvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les Amours et les Zéphirs,
C'est, etc.

Posséder des trésors immenses,
Briller par de riches dépenses,
Commander et donner des lois,
  C'est le plaisir des rois :
Toucher l'objet qui sait nous plaire,
Par un retour tendre et sincère
Le voir sensible à nos désirs,
  C'est, etc.

Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre
Fortement appuyer ses droits,
  C'est le plaisir des rois :
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
  C'est, etc.

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts,
  C'est le plaisir des rois :
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubis et saphirs,
  C'est, etc.

Quand on est heureux à la guerre,
En info mer toute la terre,

Publier partout ses exploits,
C'est le plaisir des rois :
Lorsque l'amour nous récompense,
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs,
C'est, etc.

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
C'est le plaisir des rois :
Avec une troupe choisie
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
C'est, etc.

Donner dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
C'est le plaisir des rois :
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les désirs,
C'est, etc.

A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux exploits,
C'est le plaisir des rois :

Verre en main près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs,
C'est le roi des plaisirs.

PANARD.

IL FAUT BOIRE.

Air : *Mon père était pot*, ou : *Toujours de trinquer avec nous* (de Fanchon.) (N.° 633 et 35).

MANGEONS, mangeons est le refrain
D'une chanson que j'aime : (1)
Ce doux refrain m'a mis en train ;
Je veux chanter de même.
Plus nous y songeons,
Mangeons, oui, mangeons ;
C'est un titre à la gloire.
J'aime les bons mets,
J'aime à manger ; mais
J'aime encore mieux boire.

C'est dans le vin qu'est le plaisir,
Si l'on en croit l'histoire.

(1) Chanson d'Armand Gouffé, page 108.

Grégoire, avant que de mourir,
Criait encore : *A boire!*
Et dans cet instant
Un buveur prétend
Que, jaloux de sa gloire,
Même après sa mort
Il fit un effort,
Et but... dans l'onde noire.

Sur la carte je vois souvent
La mer Adriatique,
La mer du Sud et du Levant,
Je vois la mer Baltique;
Mais, de la gaîté
Toujours enchanté,
J'évite la mer Noire :
Puis, en bon gourmet,
La Rouge me plaît;
Car c'est la mer à boire.

Voulez-vous bien faire l'amour;
Videz vingt fois vos verres :
Voulez-vous rimer chaque jour,
Buvez, buvez, mes frères :
Vraiment c'est en vain
Qu'on blâme le vin;
Il donne de la gloire :
Un auteur souvent

Arrive en roulant
Au temple de Mémoire.

Grisons le débile vieillard
Que le temps inquiète;
Grisons la prude, le cafard,
Et grisons la coquette;
Grisons les enfans,
Grisons les mamans,
Les faiseurs de gazettes;
Grisons les garçons,
Grisons les grisons,
Grisons jusqu'aux grisettes!

BRAZIER.

LE DÉLIRE BACHIQUE.

Air *des Trembleurs*. (N.° 731).

Mes amis, prêtez l'oreille.
Verse-moi, dieu de la treille,
Ta liqueur douce et vermeille:
Apollon, garde ton eau.
C'est le bon vin qui m'inspire;
Il humecte mon délire:
Une bouteille est ma lyre,
Et mon Parnasse un tonneau!

Je ne connais qu'un grand homme,
Et c'est Noé qu'il se nomme :
A ce saint, que mon cœur chomme,
J'ai juré dévotion.
Noé, dont l'humeur bénigne
Nous enrichit de la vigne,
Bien plus qu'un autre était digne
Du *brevet d'invention.*

La religion antique
Me semble assez poétique ;
Mais elle est trop aquatique,
Et c'est un triste tableau :
De Jouvence et d'Hippocrène
J'aime fort peu la fontaine ;
Je vois surtout avec peine
Tantale le bec dans l'eau.

Le Phlégéton redoutable
Et le Styx épouvantable
N'ont rien de fort délectable,
N'en déplaise à Jupiter :
Dans sa rigueur incroyable
Le Destin impitoyable,
Pour qu'il soit plus effroyable,
A mis de l'eau dans l'enfer.

MILLEVOYE.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Air *du Pas redoublé de l'Infanterie.* (N.° 756).

Il part, il fuit à flots pressés
En mousse pétillante :
Voilà mon verre ; allons, versez,
Car il faut que je chante.
De mes sons Bacchus est l'objet :
Versez donc sans attendre :
Remplissez-moi de mon sujet,
Si vous voulez m'entendre.

O vin d'Aï, digne des dieux,
Honneur de la Champagne,
Père des Ris, source des Jeux !
Le Bonheur t'accompagne.
Quel festin aurait des attraits
Sans toi, sans ta présence ?
Vin mousseux, c'est quand tu parais
Que la fête commence !

Quand le bouchon, débarrassé
Du fil qui le captive,
Vole avec bruit au loin chassé
Par la liqueur active,

Je crois, dans les brillans accès
D'une aimable folie,
Voir jaillir d'un cerveau français
L'éclair de la saillie.

DESPREZ.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

Air : *Vous voulez me faire chanter*. (N.° 651)
ou : *Guillot a des yeux complaisans*. (N.° 201).

Le Plaisir, couronné de fleurs,
Vient voler sur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas,
Pourrait-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller, sous cet ormeau,
L'esprit et la saillie :
On l'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la Folie.

Le champagne est prêt à partir ;
Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole et se précipite ?
Bacchus en vain, dans son flacon,
Retient l'Amour rebelle ;
L'Amour sort toujours de prison
Sous la main d'une belle.

Le cardinal DE BERNIS.

LES BONS EFFETS DU VIN.

Air : *Mes chers Amis.* (N.° 388).

NARGUÉ de ceux
Qu'un Champagne mousseux
N'invite pas à la folie !
Le verre en main,
Buvons jusqu'à demain ;
Le vin fait naître la saillie.

Dans le sacré vallon,
Aux genoux d'Apollon,
Je vois la tourbe subalterne:
Je ris de tous ces beaux esprits;
De Bacchus seul je suis épris,
Et devant lui je me prosterne.

S'il peut saisir
La coupe du plaisir,
L'amant s'enivre avec délice.
Dès le matin
Le jeune sacristain
Se grise en vidant un calice.
De l'Hippocrène un coup
Etourdit tout à coup;
L'on tombe, et Pégase détale.
Pour moi, l'on me fait boire en vain;
Je sais, en nageant dans le vin,
Conserver la soif de Tantale.

Au fond d'un bois
Ariane aux abois
Pleure la perte de Thésée.
Bacchus accourt
Avec toute sa cour:
Soudain la belle est apaisée.
Le dieu lui fait d'abord
L'offre d'un rouge bord:

A ses instances elle cède ;
Séduite par ce jus divin,
Bientôt à l'ivresse du vin
L'ivresse de l'amour succède.

Que Cupidon,
Sans carquois ni brandon,
Au milieu des vignes s'élance ;
D'un pampre vert
Que son front soit couvert ;
Qu'un thyrse lui serve de lance ;
Qu'assis sous un berceau,
Son arc, fait d'un cerceau,
Et ses flèches de ceps d'automne,
Il ait pour temple un grand cellier,
Pour prêtre un joyeux sommelier,
Pour autel une large tonne.

FRANCIS-DALLARDE.

RONDES
BACHIQUES ET JOYEUSES.

LES PLAISIRS.

(N.° 92).

CHANTONS le dieu de la vendange ;
Que sous ses lois l'amant se range,
Puisque le plus souvent Vénus
Doit ses conquêtes à Bacchus.
On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour. (*ter.*) } *Chorus.*

Un peu de vin rend plus jolie ;
Le vin donne de la saillie ;
Le vin fait dire de bons mots
Et tenir de galans propos.
On rend la vie, etc.

Le vin rend l'amant intrépide ;
Il rend l'amante moins timide ;
A l'un il fait tout hasarder,
A l'autre il fait tout accorder.
On rend la vie, etc.

Entre deux ou quatre convives,
Le vin rend les scènes plus vives;
Un petit souper libertin
Vaut cent fois mieux qu'un grand festin.
On rend la vie, etc.

Le vin dans le sommeil vous plonge;
Ce sommeil vous fait naître un songe
Qui vous revient pendant le jour,
Et qui fait naître enfin l'amour.
On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Collé.

COMMME ON FAISAIT JADIS.

CHANSON ADRESSÉE A COLLÉ.

Air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.* (N.º 581).

Jadis à table, entre les pots,
Roulaient et couplets et bons mots.
Cette joie est bannie :
Le bon air, hélas! dans Paris,

Déclare rôturiers les Ris:
Décemment on s'ennuie :
Gens qui se disent du bon ton
Ne veulent pas qu'on chante zon,
Et bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Il console la vie.
Chorus.

De Momus joyeux favori,
Qui, chez Michault menant Henri,
Les fais trinquer à table,
Crois-tu que ce fameux héros,
Par sa bonté, par ses propos,
A jamais adorable,
Serait aujourd'hui du bon ton,
Lui qui simplement, grand et bon,
Chanterait zon,
Que le vin est bon
Près d'un objet aimable!

Devant l'italique fredon
A fui la bachique chanson,
Et le gai vaudeville;
Tout d'un temps a fui loyauté:
Plutus est le seul dieu fêté
A la cour, à la ville;
Et dans nos meilleures maisons
Gens bariolés de cordons

Disent tout haut :
« C'est de l'or qu'il faut ;
» L'honneur est inutile. »

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui si long-temps as gémi
Du triste goût moderne,
Qu'à l'anglaise des furieux
Descendent, en bravant les cieux,
Aux gouffres de l'Averne :
Mais nous, des roses du printemps
Couronnons l'hiver de nos ans ;
Et si jamais
Nous mourons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

Malgré le siècle où nous vivons,
Osons donner pour compagnons
Les Ris à la Vieillesse :
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut, dans l'arrière saison,
Egayer la Sagesse,
Et souvent, le verre à la main,
Dire à Philis : « Objet divin,
« Versez tout plein ;
» Beaux yeux et bon vin
» Rappellent la jeunesse. »

SAURIN.

LE VAUDEVILLE ET LE VIN.

Air *de la Boulangère*. (N.° 303).

COUVRONS de fleurs la faux du Temps:
Ce vieillard trop agile
Ne nous dit pas combien d'instans
La Parque encor nous file ;
Mais on attend gaîment sa fin
Avec le vaudeville
Et le vin, } *Chorus.*
Avec le vaudeville.

Pour calmer les tristes ardeurs
Qu'allume en nous la bile,
Et pour adoucir les douleurs
D'une goutte indocile,
Il ne faut d'autre médecin
Qu'un joyeux vaudeville
Et du vin,
Qu'un joyeux vaudeville.

Si vous n'offrez à la beauté
Qu'un hommage inutile,
Ou si vous êtes supplanté
Par un rival habile,

Consolez-vous, le verre en main,
Avec le vaudeville
Et le vin,
Avec le vaudeville.

L'emploi des huissiers, des sergens
Deviendrait fort stérile;
On n'aurait que de bonnes gens
Aux champs comme à la ville,
Si chacun, plus gai, plus humain,
Chantait le vaudeville
Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Le spectateur, toujours nombreux,
Serait moins difficile;
L'auteur profiterait bien mieux
De sa muse fertile,
Si tout le public en refrain
Chantait le vaudeville
Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Puissent bientôt tous nos guerriers,
Revenant à la file,
Unir à leurs nobles lauriers
L'olivier plus utile,

Et chanter tous, soir et matin,
Le joyeux vaudeville
Et le vin,
Le joyeux vaudeville!

SÉGUR *aîné.*

LE BUVEUR SANS SOUCI.

(N.° 119).

DANS les champs de la victoire,
Qu'un guerrier vole aux combats;
Qu'il affronte le trépas,
Afin de vivre dans l'histoire :
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
Je jouis mieux de la gloire;
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je boi? } *Chorus.*

Que, pour dompter l'Amérique,
L'Anglais s'épuise en vaisseaux;
Qu'il se batte sur les eaux
Pour un projet chimérique:
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
J'ai le cœur plus pacifique;
Eh! qu'est-c'qu'ça, etc.

Qu'un marchand souvent s'expose
Aux dangers pour s'enrichir;
Qu'un amant, pour le plaisir,
Ni nuit, ni jour ne repose:
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
De mes instans je dispose;
Eh! qu'est-c'qu'ça, etc.

Qu'un raisonneur se signale
Par ses projets sur l'état;
Qu'un habile magistrat
Des lois suive le dédale:
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
Je n'en vois point qui m'égale;
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

ANSON.

L'ÉLÈVE D'ÉPICURE A TABLE.

Air: *Eh! gai, gai, gai, mon Officier.* (N.° 167).

CHANTONS, buvons; ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie;
Chantons, buvons; ce n'est qu'ici
Qu'on nargue le souci.

Une onde fugitive,
Voilà notre destin;
Mais le ciel sur la rive
Fait croître le raisin.
Chantons, buvons, etc.

Peine, ennui, jalousie
Assiégent mes foyers;
Mais ici l'on oublie
Jusqu'à ses créanciers.
Chantons, buvons, etc.

Laissons un dieu volage
Amuser des enfans :
On n'aime qu'au jeune âge;
On boit dans tous les temps.
Chantons, buvons, etc.

Combien d'heures chagrines
Suivent les doux ébats!
La rose a des épines,
Le pampre n'en a pas.
Chantons, buvons, etc.

Belles qu'Amour condamne
A de tendres langueurs,
Imitez Ariane :
Bacchus sécha ses pleurs.
Chantons, buvons, etc.

Garde, fils de Latone,
Tes neuf sœurs, ton ruisseau;
J'ai pour muse Erigone,
Pour Parnasse un caveau.
Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie;
Chantons, buvons; ce n'est qu'ici
Qu'on nargue le souci.

PH. DE LA MADELAINE.

LA PARESSE.

Air : *De la catacoua.* (N.º 674).

CHANTEZ le vin, chantez les belles,
Joyeux buveurs, heureux amans!
Enfans chéris des neuf Pucelles,
Faites-nous des couplets charmans!
Je partagerai votre ivresse,
Et je bannirai tout chagrin;
Mais que soudain,
Le verre en main,
Chacun en train
Répète mon refrain:
Le bonheur est dans la paresse;
Les gens qui ne font rien
Font bien.

Chorus:

Nargué du conquérant de l'Inde,
De l'aimable enfant de Cypris,
Sur la scène un auteur se guinde
Pour y remporter quelque prix ;
Mais souvent on siffle la pièce
Avant d'en entendre la fin.
Le lendemain,
L'ouvrage en main,
L'auteur chagrin
Répète ce refrain :
Le bonheur est dans la paresse, etc.

Pour acquérir de l'opulence
Un avare court l'univers :
Tranquille au sein de l'indolence
Je ris tout bas de ses travers.
Avant d'avoir de la richesse
De ses jours il verra la fin.
Le lendemain,
Le verre en main,
Chaque cousin
Chantera mon refrain :
Le bonheur est dans la paresse, etc.

Jeunes guerriers, cueillez la palme ;
Fuyez les douceurs du repos :
Ami du plaisir et du calme,
Aux roses j'unis les pavots.

Qu'un jour un plomb cruel vous blesse,
Vous direz en sortant des rangs :
Fiers conquérans,
Soyons moins grands ;
Tuons le temps,
Nous vivrons plus contens.
Le bonheur est dans la paresse, etc.

Chers amis, quand le Temps déroule
Le tissu des derniers beaux jours;
Lorsque sans courage l'on foule
L'heureuse couche des Amours,
Que les charmes de la mollesse
Un moment nous bercent encor.
Du monde on sort
Content du sort,
Et sans remord,
Sans effort
On s'endort.
Le bonheur est dans la paresse;
Les gens qui ne font rien
Font bien.

FRANCIS-DALLARDE.

LE PÉCHÉ DE PARESSE.

Air *du Curé de Pompone.* (N.° 745).

TANT que l'homme désirera } *Bis*
Plaisir, honneur, richesses, } *en chœur.*
Pour les avoir il emploîra
Courage, esprit, adresse;
Tout le relèvera, la rira, } *Bis.*
Du péché de paresse. } *en chœur.*

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
Quand son moment d'aimer viendra,
Le dieu de la tendresse
Vous la relèvera, etc.

Le poëte qui dormira
Sur les bords du Permesse,
La gloire le réveillera
Plutôt que la richesse,
Et le relèvera, etc.

Un jeune acteur qui restera
Tout court dans une pièce,

L'actrice avec lui qui joûra,
Si son jeû l'intéresse,
Vous le relèvera, etc.

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse,
Un amant plus poli viendra,
Qui parlera sans cesse,
Et le relèvera, etc.

Une veuve qui comblera
D'un amant la tendresse,
Et qui se tranquillisera
Dans ces momens d'ivresse,
On la relèvera, la rira,
Du péché de paresse.

COLLÉ.

BUVONS!....

Air *du Curé de Pompone.* (N.° 745) (1).

BUVONS! disait Anacréon;
Buvons! disait Horace;
Les Grecs, les Romains du bon ton
Les suivaient à la trace:

(1) Cette ronde est sur le même air que celle qui la précède : nous préférons la coupe d'Armand-Gouffé à celle de Collé.

Mes amis, tant que nous boirons
Honorons leur mémoire;
Fêtons dans ces lurons
Les patrons
De la chanson à boire. } *Chorus.*

Buvons! disait ce Basselin,
Père du Vaudeville:
Son refrain bachique et malin
Bientôt courut la ville.
Laissant chanter au troubadour
Et l'amour et la gloire,
Le plaisir à son tour
Mit au jour
Mille chansons à boire.

Buvons! s'écriait à Nevers
Ce menuisier que j'aime:
En buvant il faisait ses vers;
Il les chantait de même.
A ses coffres bien ou mal faits
Il ne doit pas sa gloire:
Il doit, chez les Français,
Ses succès
A ses chansons à boire.

Buvons! buvons! disait Collé
Et Gallet son confrère,

Et Piron toujours accolé
Aux vrais amis du verre.
A leurs bons mots chacun sourit :
Or, la chose est notoire,
Messieurs, ce qui nourrit
Leur esprit,
C'est la chanson à boire.

Buvons! disait le bon Panard
En sablant le champagne
Entre le gracieux Favart
Et sa vive compagne.
Bon Panard, on doit au dessert
Entonner pour ta gloire,
A chaque vin qu'on sert,
Un concert
De tes chansons à boire.

Morgué, buvons! disait Vadé
Aux gens de la Courtille,
Et plus d'un broc était vidé
Par plus d'un joyeux drille.
De la fatigue et du chagrin
Garde-t-on la mémoire
Au bruit du tambourin,
Du crin-crin,
Et des chansons à boire?

Buvons! ce mot, ce joli mot
Finit bien des querelles;
Par ce mot certain dieu marmot
Soumet bien des rebelles;
Et quand Nicole fait du train
Son tendre époux Grégoire
Prend, pour lui mettre un frein,
Le refrain
D'une chanson à boire.

Buvons! dit en mauvais latin
Un chanoine en goguettes,
Sitôt qu'il voit le secristain
Apporter les burettes.
Potemus se chante au lutrin
Ainsi qu'au réfectoire:
Rien n'est donc plus divin
Que le vin
Et la chanson à boire.

Dans un caveau qu'on m'a vanté
Les auteurs, nos modèles,
A la bouteille, à la gaîté
Furent toujours fidèles.
Pour nous réchauffer le cerveau,
Pour bannir l'humeur noire,
Invoquons de nouveau
Le caveau
Et les chansons à boire.

ARMAND-GOUFFÉ.

BUVONS !....

Air *du Branle sans fin*, ou : *Pour étourdir le chagrin* (N.° 1072); ou bien : *Ah! le bel Oiseau, maman.* (N.° 13.)

Buvons, puisque dans le vin
Tout se noie,
Hormis la joie ;
Buvons, et le verre en main,
Sachons noyer le chagrin.

Boire, aimer c'est être heureux.
Vive le vin, la fillette !
Ils enivrent tous les deux,
Tous deux font tourner le tête.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Caressons soir et matin
Bouteille et fille gentille ;
La fille verse le vin,
Le vin renverse la fille.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si, comme un sage l'a dit,
Comme l'a prouvé Grégoire,

C'est dans le vin qu'est l'esprit :
Que de gens devraient en boire !
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Vrais partisans du tonneau,
Nos chansonniers qu'on révère
Venaient chercher au *Caveau*
Tous leurs vers au fond du verre.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

On se moque des Beaunois :
On a tort ; moi je les prône :
Jamais l'institut, je crois,
Ne fera le vin de Beaune.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

On a fort mal distingué
Les fruits du jus de la tonne :
Le *Grave* rend toujours gai ;
Le *Nuits* ne nuit à personne.
Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si Collé, Piron, Gallet
Sur le vin ont fait merveille,
C'est qu'aussi chaque couplet
Leur coûtait... une bouteille.
Buvons, puisque dans le vin

Tout se noie,
Hormis la joie;
Buvons, et, le verre en main,
Sachons noyer le chagrin.

MOREL.

AUTRE.

Mêmes airs. (1)

ALLONS, mettons-nous en train;
Qu'on rie,
Et que la folie
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

Si par quelques malins traits
Les convives se provoquent,
Ici ce ne sont jamais
Que les verres qui se choquent.
Allons, etc.

Le vin donne du talent,
Et vaut, dit-on, une muse...

---

(1) La manière dont l'auteur de cette ronde a coupé les 2e et 3e vers, nous semble beaucoup plus harmonieuse que celle de la ronde précédente, et de celle qui suit.

Or donc en me l'infusant
J'aurai la science infuse...
Allons, etc.

Amis, c'est en préférant
La bouteille à la caraffe
Qu'on voit le plus ignorant
Devenir bon géographe.
Allons, etc.

Beaune, pays si vanté,
Châblis, Mâcon, Bordeaux, Grave,
Avec quelle volupté
Je vous parcours dans ma cave!
Allons, etc.

Champagne, ton nom flatteur
A bien plus d'attraits, je pense,
Sur la carte du traiteur
Que sur la carte de France.
Allons, etc.

A voir ainsi du pays
On s'expose moins sans doute;
Il vaut mieux, à mon avis,
Verser à table qu'en route.
Allons, etc.

Je sais qu'une fois en train
On est étendu par terre

Tout aussi bien par le vin
Que par un vélocifère.
Allons, etc.

Mais voyage qui voudra ;
A moins que l'on ne me chasse,
D'un an, tel que me voilà,
Je ne bougerai de place.
Allons, etc.

Ce lieu vaut seul en effet
Toute la machine ronde,
Et le tour de ce banquet
Est pour moi le tour du monde.
Allons, etc.

Il faudra pourtant, amis,
Fuir de ce séjour aimable...
Et, quittant ce paradis,
Nous nous donnerons au diable.

Allons, mettons-nous en train ;
Qu'on rie,
Et que la folie
D'un aussi joli festin
Vienne couronner la fin.

DÉSAUGIERS.

LE POUVOIR DU VIN.

Mêmes Airs.

Mes amis, buvons, buvons,
Et qu'en goguette
On répète :
C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

Tous ces faiseurs de pamphlets
Ont beau se casser la tête ;
Eh! morbleu, tous leurs feuillets
Valent-ils une feuillette ?
Mes amis, etc.

Le dimanche, aux Porcherons,
Que de tonnes sont entrées
Dans le cou des bons lurons,
Sans payer les droits *d'entrées* !
Mes amis, etc.

Ce roi qu'on vante beaucoup,
David, pour se mettre en marche,

Avait bu son petit coup,
Quand il dansa devant l'arche.
Mes amis, etc.

Salomon, qu'on chante en chœurs,
S'égayait auprès des dames;
Pour attaquer trois cents cœurs,
Il a grisé trois cents femmes.
Mes amis, etc.

Job mourut sur un fumier,
Et c'est un trépas sans gloire;
S'il fût mort dans un cellier,
On chanterait sa mémoire.
Mes amis, etc.

Saint Jean dans l'eau du Jourdain
Baptisait les hérétiques;
Si c'eût été dans le vin,
Qu'il eût fait de catholiques!
Mes amis, etc.

On dit que Tobie, enfin,
En dormant perdit la vue;
N'est-ce pas plutôt le vin
Qui lui donnait la berlue?
Mes amis, etc.

Pour les vierges, entre nous,
N'allons pas brûler un cierge;
Buvons onze mille coups;
C'est un coup pour chaque vierge.
Mes amis, etc.

On boit pour faire un fagot;
On boit pour faire une pièce;
On boit pour dire un bon mot;
On boit pour dire la messe.
Mes amis, etc.

Dussions-nous être étourdis,
A grands flots que le vin coule;
Que risquons-nous, mes amis?
Ne peut-on marcher, on roule.

Mes amis, buvons, buvons,
Et qu'en goguette
On répète:
C'est au vin que nous devons
Les plaisirs que nous avons.

BRAZIER.

Un jeune avocat, l'honneur et la gloire du barreau français, et dont le nom n'est point inconnu au Parnasse, a choisi, dans chacune de ces trois rondes, les couplets les plus saillans, a conservé le refrain de celle de M. Désaugiers, et en a fait une ronde des plus jolies que nous connaissions dans ce genre.

PLUS ON EST DE FOUS,

PLUS ON RIT.

(N.° 150).

Des frelons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'Epicure
Se recruter de jour en jour !
Francs buveurs, que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire....
Plus on est de fous, plus on rit. } *Chorus.*

Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savans ;
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivans !
Plus je bois, plus leur nombre augmente ;
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze, j'en vois trente !...
Plus on est de fous, plus on rit.

Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons,

Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau, trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
« Entrez, enfans de la Folie....
» *Plus on est de fous, plus on rit.*

» Entrez, soutiens de la sagesse,
» Apôtres de l'humanité ;
» Entrez, amis de la richesse;
» Entrez, amans de la beauté ;
» Entrez, fillettes dégourdies,
» Vieilles qui visez à l'esprit ;
» Entrez, auteurs de tragédies...
» *Plus on est de fous, plus on rit.* »

Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers un jour nous irons ;
Et, malgré le diable et ses cornes,
Aux enfers un jour nous rirons...
L'heureux espoir !.. que vous en semble ?
Or, voici ce qui le nourrit :
Nous serons là-bas tous ensemble...
Plus on est de fous, plus on rit.

ARMAND GOUFFÉ.

LA DOCTRINE
DU FRANC BUVEUR.

(N.° 258). 1269

On s'est tourmenté d'âge en âge
Pour savoir où gît le bonheur;
La Nature, prudente et sage,
L'a mis au fond de notre cœur.
Franc buveur, voilà ma doctrine:
Si Bacchus file tous mes jours,
Pour qu'ici rien ne me chagrine,
Je donne la nuit aux amours. (*bis*.) } *Chorus.*

Dans les entrailles de la terre
A quoi bon chercher un trésor,
Quand on voit sur notre hémisphère
Les belles et la Côte-d'Or?
Franc buveur, etc.

A mon avis, le bien suprême
C'est le plaisir et la gaîté.
En vivant près de ce qu'on aime,
On trouve encor la volupté.
Franc buveur, etc.

Sans regrets, sans inquiétude,
Je vois le passé, l'avenir;
Et, par une douce habitude,
Du présent seul je veux jouir.
Franc buveur, etc.

Si la Fortune se présente,
Je m'abandonne à ses faveurs;
Par hasard est-elle inconstante,
Je me moque de ses rigueurs.
Franc buveur, etc.

Dans la morale d'Aristipe,
Amis, j'ai puisé ces leçons;
De ma conduite elle est le type,
Et le refrain de mes chansons.
Franc buveur, voilà ma doctrine:
Si Bacchus file tous mes jours,
Pour qu'ici rien ne me chagrine,
Je donne la nuit aux amours.

GUYON.

JE M'EN MOQUE

COMME DE COLIN-TAMPON.

Air : *Dans la paix et l'innocence.* (N.° 113).

A QUOI bon grossir la liste
De nos frondeurs ennuyeux ?
Tout prévoir, c'est un peu triste ;
Rire de tout vaut bien mieux.
Que l'univers se disloque
Comme un vase du Japon ;
En attendant, *je m'en moque*
Comme de Colin-Tampon ! } *Chorus.*

Nargue du triste Héraclite,
Qui toujours se lamentait !
Que j'aime ce Démocrite,
Qui gaîment lui répétait :
Sur ce monde, qui te choque,
Hélas ! mon pauvre garçon,
Tu pleures, moi *je m'en moque*
Comme de Colin-Tampon !

Damis en vain près d'Estelle
Soupire comme un Colin ;

Il faut, pour plaire à la belle,
Etre bien riche ou bien fin:
Au plus aimable colloque
Froidement elle répond :
Des Colins *moi je me moque*
Comme de Colin-Tampon.

Cherchant partout un suffrage,
Un auteur bien suffisant,
Pour lire un nouvel ouvrage,
Trouve un cercle complaisant :
Mais le public, qui révoque
Les jugemens du salon,
Dit en sifflant : *Je m'en moque*
Comme de Colin-Tampon.

« Ici-bas rien né m'étonne,
Disait monsieur de Pibrac.
» Il faut voir, sur la Garonne,
» Mon beau domaine dé Crac !
» Paris n'est qu'une bicoque ;
» Lé moindre château gascon
» Dé votre Louvre *sé moque*
» *Comme dé Colin-Tampon.* »

Qu'on célèbre le champagne,
Le pomard, le chambertin ;
Qu'on vante le vin d'Espagne,
Le vin de Beaune ou du Rhin :

Pour moi, lorsqu'on me provoque,
Le meilleur est assez bon;
Quant à son nom, *je m'en moque*
Comme de Colin-Tampon.

Lorsque la vilaine Parque
M'aura dit : Fais ton paquet,
Je veux, jusque dans la barque,
Lui rabattre son caquet;
Je chanterai : Ma défroque
N'est pas celle d'un capon,
Et des Parques *je me moque*
Comme de Colin-Tampon.

ANTIGNAC.

LA FIN DU MONDE.

Air : *Tout le long, le long de la rivière.* (N.° 104).

Tant que le soleil brillera
Notre planète tournera;
On y verra mûrir des pommes,
On y verra croître des hommes;
Peu de bons, beaucoup de méchans,
Qui suivront toujours leurs penchans.
Pour s'étourdir sur les maux de ce monde,
Mes amis, buvons, buvons tous à la ronde; } *Chorus.*
Croyez-moi, buvons tous à la ronde.

Beaucoup verront peu de printemps;
Bien peu vivront beaucoup de temps:
Moitié périra par la guerre,
(C'est ce que nous vîmes naguère)
D'autres par l'abus des plaisirs;
D'autres n'auront que des désirs.
Pour oublier tous les maux de ce monde, etc.

Le fou bravera les hasards,
Et le sage aimera les arts.
Le vrai bonheur sur cette terre
Dépend de notre caractère :
On prêchera toujours en vain
Contre l'amour, le jeu, le vin.
Un peu de bien se trouve dans ce monde, etc.

La vie est un bien doux présent
Quand on sait jouir du présent;
Mais souvent mal on le dépense;
Au fatal avenir on pense,
Et l'on regrette le passé
Jusqu'à ce qu'on soit *in pace.*
Ne perdons pas un instant dans ce monde, etc.

Ce Soleil un jour s'éteindra;
Bonsoir comédie, opéra;
Bonsoir amour, fortune et gloire,
Fable amusante et longue histoire;

Bonsoir, pauvres petits humains,
Vous n'aurez plus de lendemains.
En attendant que s'éteigne le monde, etc.

Dieu rallumera de nouveau
Peut-être un semblable flambeau;
Mais pourquoi prendre cette peine
Si la nouvelle engeance humaine
Ne vaut pas mieux que celle-ci?
Je dirai: Bon dieu! grand merci.
Que Dieu défasse ou refasse le monde,
Mes amis, buvons; buvons tous à la ronde;
Mes amis, buvons tous à la ronde,

J. E. DESPRÉAUX.

ORGIE MILITAIRE.

(N.° 635).

VOULEZ-VOUS suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre.
De sang froid je vaux mon pareil;
Mais quand je suis gris j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez;
Je n'en puis jamais boire assez.
Comme ce vin tourne l'esprit!
Comme il vous change une personne!

Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc.

Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire;
Il voit les dangers du combat;
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, etc.

Cet univers, oh! c'est très-beau!
Mais pourquoi, dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau?
Le vin me plairait davantage.
Versez donc, etc.

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent;
Nous eussions desséché le monde.
Versez donc, mes amis, versez;
Je n'en puis jamais boire assez.

FABIEN-PILLET.

VERSE ENCOR!

Air d'une contredanse. (N.° 1240).

Verse encor,
Encor, encor, encor!...
Encore un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille!...
Verse encor,
Encor, encor, encor!...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort!

Toi qui, déplorant
Les misères humaines,
Vas partout jurant
Et te désespérant,
Pourquoi fulminer?
Moi, pour guérir mes peines,
Au lieu de tonner,
J'aime mieux entonner:
Verse encor, etc.

Amant, qui toujours
De soupirs et d'alarmes
Attristes le cours
De tes sottes amours,

Répands loin de moi
Tes longs torrens de larmes;
Nous avons, ma foi,
Bien assez d'eau sans toi.
Verse encor, etc.

A quoi bon ce gros,
Ce lourd dictionnaire,
Que, mal à propos,
Surchargent tant de mots?
N'eût-il pas suffi
Au bonheur de la terre
D'en avoir un qui
Contînt ces seuls mots-ci:
Verse encor, etc.?

Je tiens pour certain
Que notre premier homme
Eût, d'un tour de main,
Sauvé le genre humain,
Si ce bon Adam,
Mettant, au lieu de pomme,
Un broc sous sa dent,
Eût dit, en le vidant:
Verse encor, etc.

Pourquoi, Turcs damnés,
Par un décret céleste,
Êtes-vous tous nés
A rôtir condamnés?

C'est que, réduits tous
Au sorbet indigeste,
Aucun d'entre vous
Ne peut dire avec nous :
Verse encor, etc.

Du Sort inhumain
Suivant l'arrêt sévère,
Puisqu'hélas ! ta main
Peut-être dès demain
Ne versera plus
Dans mon sein ni mon verre,
Bienfaisant Bacchus,
Ton ivresse et ton jus,
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Encore un rouge bord,
Dieu joufflu de la treille !...
Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort !

DÉSAUGIERS.

VERSEZ TOUJOURS!

Air : *Chantons Lœtamini* ou : *Ça n'durr'a pas, toujours*. (N.° 69).

VÉNUS, sois favorable
Aux galans Troubadours :
Moi, pour chanter à table,
Au vin seul j'ai recours.
Versez, versez toujours ! (*quatre fois*).

Sans boire on ne peut rire ;
Les sens sont froids et lourds ;
Mais le bon vin inspire
Les plus piquans discours.
Versez, versez toujours !

Bien souvent on sommeille
Juché sur le velours ;
On est gai sous la treille,
Et c'est là que je cours ;
Versez, versez toujours !

Le vin à la vieillesse
Procure de beaux jours ;
Le vin à la tendresse

Offre un puissant secours.
Versez, versez toujours!

Le vin tourne les têtes ;
Ce sont là de ses tours:
Cherchez-vous des conquêtes
Au pays des Amours,
Versez, versez toujours!

Sous un lin nos coquettes
Cachent d'heureux contours;
Mais Bacchus en goguettes
Chiffonne leurs atours.
Versez, versez toujours!

Propageons dans la ville,
Portons dans les faubourgs
Ce refrain plus utile
Que tous les calembourgs:
Versez, versez toujours!

S'il choque la sagesse,
Moi je dis au rebours :
« Il peint mieux l'allégresse
» Que fifres et tambours. »
Versez, versez toujours!

Que l'on chante à la ronde
De Paris jusqu'à Tours,
Et que l'on se réponde

De Tours jusqu'à Nemours:
Versez, versez toujours!

Buvons jusqu'au délire,
Et marquons bien les tours;
J'espère le mieux dire
Dans ce charmant concours:
Versez, versez toujours!

Garçons, que l'on nous serve
Le nectar des Pandours,
Et que Dieu me préserve
De parler à des sourds!
Versez, versez toujours!

Du Champagne, du Grave,
Et point de sots détours;
Que l'on cherche à la cave,
Au grenier, dans les cours.
Versez, versez toujours!

Le Temps fuit et nous presse;
Nos dîners sont trop courts:
De ma joyeuse ivresse,
Ah! prolongez le cours.
Versez, versez toujours!

ARMAND-GOUFFÉ.

LE NEC PLUS ULTRA DE GRÉGOIRE.

(N.° 237).

J'ai Grégoire pour nom de guerre:
J'eus en naissant horreur de l'eau;
Jour et nuit armé d'un grand verre,
Lorsque j'ai sablé mon tonneau,
Tout fier de ma victoire,
Encore ivre de gloire,
Reboire!
Voilà, (*bis.*)
Le *nec plus ultrà* } *Chorus.*
Des talens de Grégoire.

En latin, en droit, en physique,
Je fus toujours un ignorant;
Poésie, algèbre, musique,
Tout me paraît de l'alcoran;
Fable, roman, histoire,
Sont pour moi du grimoire;
Mais boire?
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des talens de Grégoire.

Qu'un poëte de l'Athénée,
De ses éphémères travaux,
Sur la clientelle abonnée
Aille répandre les pavots:
Son fatras oratoire
Assomme l'auditoire;
Bien boire!
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
De l'esprit de Grégoire.

A Cythère, dans mon jeune âge,
Si j'ai brûlé beaucoup d'encens,
Aujourd'hui, plus mûr et plus sage,
Je me dis, maître de mes sens:
Œil tendre, dents d'ivoire
N'ont qu'un charme illusoire;
Mais boire!
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des amours de Grégoire.

Me trouver, en sortant de table,
Et sans soif et sans appétit;
Voir ma cave si délectable
S'épuiser petit à petit;
N'avoir dans mon armoire
Que la Seine ou la Loire,
A boire....

Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des chagrins de Grégoire.

Mais doué d'une âme assez ferme
Pour maîtriser les coups du sort;
De mes maux avancer le terme,
Et savoir vendre, sans effort,
Lit, vaisselle, écritoire,
Tout, jusqu'à l'écumoire,
Pour boire!...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des vertus de Grégoire.

Lorsqu'enfin vers l'empire sombre
Il faudra prendre mon essor,
Oubliant que je suis une ombre,
Le verre en main, pouvoir encor,
En dépit du déboire,
Chanter sur l'onde noire:
A boire!...
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultrà*
Des désirs de Grégoire.

DÉSAUGIERS.

LES TROIS MOTS.

Air: *Chantons Lœtamini* (N.° 69.)

Trois mots forment mon thême
Et toutes mes leçons:
Or, ces trois mots que j'aime
Sont (jugez s'ils sont bons):
Aimons, } *Quatre fois.*
Buvons, }
Chantons. }

Ici nous pouvons dire
Tout ce que nous pensons;
La gaîté nous inspire;
Disons et répétons:
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Dans cette courte vie,
Momus vaut bien Caton;
La raison est folie,
La folie est raison.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Un roi, cher à l'histoire,
Fit plus d'une chanson;
Il sut aimer et boire;
L'avis est trois fois bon.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Laujon (1), la gaîté même,
Nous préside; *chantons;*
Il nous plaît, chacun l'*aime:*
Ce vin est vieux, *buvons.*
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Phébus, par l'harmonie,
L'Amour, par ses leçons;
Bacchus, par l'ambroisie,
Enivrent nos raisons.
Aimons,
Buvons,
Chantons.

Lorsqu'en trois mots je trace
Mon systême en chansons,
Changez les mots de place,
Ils seront toujours bons.

---

(1) Le chanteur peut substituer à ce nom celui du doyen du repas où il se trouve.

Aimons, buvons, chantons;
Buvons, chantons, aimons;
Chantons, aimons, buvons;
Aimons, buvons, chantons.

Le Chevalier DE CHAZET.

LE VIN, L'AMOUR ET LA GAITÉ;

AUX ÉPICURIENS.

(No. 34.

Amis, il est temps qu'on publie
Dans la ville et dans les faubourgs :
Sans Bacchus, l'Amour, la Folie,
On ne peut compter d'heureux jours;
Pour vivre sans cesse en goguettes,
Que ce refrain soit répété :
Versons le vin, renversons les fillettes.
Vive la gaîté!...
A leur santé!

Bannissons toute inquiétude,
Et, laissant au sombre avenir
Le tableau de l'incertitude,
Déroulons celui du plaisir :
A flacons, beautés, chansonnettes,
Jamais chagrin n'a résisté.

Versons le vin, renversons les fillettes.
Vive la gaîté!...
A leur santé!

Narguant la gloire et la richesse,
A nos désirs mettons un frein,
Quand nous avons jeune maîtresse,
Vieux Bourgogne et piquant refrain:
Tonneaux, carquois et castagnettes
Donnent seuls la félicité.
Versons le vin, renversons les fillettes.
Vive la gaîté!...
A leur santé!

S'il est un censeur trop sévère
Contre nous et nos partisans,
Dans sa main placez un grand verre
Qu'emplira fille de quinze ans;
Entonnez chansons guillerettes;
Bientôt il dira transporté:
Versons le vin, renversons les fillettes,
Vive la gaîté!...
A leur santé!

Un philosophe a dit aux hommes:
« Craindre la mort est un abus;
» Elle n'est point tant que nous sommes;
» Quand elle est nous ne sommes plus. »

Jusques-là vidant nos feuillettes,
Aimant, chantant en liberté,
Versons le vin, renversons les fillettes.
Vive la gaîté !...
A leur santé !

CAPELLE.

JOUISSONS DU TEMPS PRÉSENT.

(N.º 408).

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment :
De tout ce qui peut le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à boire ;
Quand on sait bien boire, on sait tout.
Nous n'avons, etc.

Qu'un tel soit général d'armée,
Que l'Anglais succombe sous lui ;
Pour moi, qui suis sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.
Nous n'avons, etc.

A courir sur terre et sur l'onde,
On perd trop de temps en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde,
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons, etc.

Qu'un savant, cherchant les planètes,
Occupe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.
Nous n'avons, etc.

Qu'un avide chimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.
Nous n'avons, etc.

Au grec, à l'hébreu je renonce;
Ma maîtresse entend le français;
Sitôt qu'*à boire* je prononce,
Elle me verse du vin frais.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment:
De tout ce qui peut le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

BONNEVAL.

DÉLIRE BACHIQUE.

Air : *Pomme de reinette et pomme d'api.* (N.° 456).

Quand on est mort c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage ;
Employons donc bien nos instans,
Et, contens,
Narguons la faux du Temps.

De la tristesse
Fuyons l'écueil ;
Evitons l'œil
De l'austère sagesse.
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots,
Dont les sanglots,
Mal à propos,
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,

Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient !
Quand on est mort, etc.

Pressés d'éclore,
Que nos désirs,
Que nos plaisirs
Naissent avant l'aurore :
Quand Phébus dore
Notre réduit,
Chantons encore,
Chantons quand vient la nuit.
Des joyeux sons
De nos chansons
Etourdissons
La ville et la campagne,
Et que, moussant,
A notre accent,
Le gai champagne
Répète en jaillissant :
Quand on est mort, etc.

Jamais de gêne,
Jamais de soin;
Est-il besoin
De prendre tant de peine
Pour que la haine,
Lançant ses traits,

Tout-à-coup vienne
Détruire nos succès?
Qu'un jour mon nom,
De son renom,
Remplisse ou non
Le temple de Mémoire;
J'ai la gaîté,
J'ai la santé,
Qui vaut la gloire
De l'immortalité.
Quand on est mort, etc.

Est-il monarque
Dont les bienfaits,
Dont les hauts faits
Aient désarmé la Parque?
Le souci marque
Leur moindre jour,
Et puis la barque
Les emporte à leur tour.
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor
Me console et m'envivre;
J'aime, je bois,
Je plais parfois:
Qui sait bien vivre
Est au-dessus des rois.
Quand on est mort, etc.

Au lit, à table,
Aimons, rions,
Puis envoyons
Les affaires au diable.
Juge implacable,
Sot chicaneur,
Juif intraitable,
Respectez mon bonheur.
Je suis, ma foi,
De mince aloi;
Epargnez-moi
Votre griffe funeste.
Sans vous, hélas!
N'aurai-je pas
Du temps de reste
Pour me damner là-bas?
Quand on est mort, etc.

Quand le tonnerre
Vient en éclats,
De son fracas,
Epouvanter la terre,
De sa colère,
Qu'alors pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups.
Bouchons, volez!
Flacons, coulez!

Buveurs, sablez!
Un dieu sert les ivrognes.
Au sein de l'air,
Que notre œil fier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair.
Quand on est mort, etc.

De la guinguette
Jusqu'au boudoir,
Matin et soir,
Circulons en goguette.
Guerre aux grisettes,
Guerre aux jaloux;
Guerre aux coquettes,
Surtout guerre aux époux!
Sur vingt tendrons,
Bien frais, bien ronds,
En francs lurons,
Faisons rafle à toute heure;
Puisque aussi bien,
Sage ou vaurien,
Il faut qu'on meure,
Ne nous refusons rien.

Quand on est mort c'est pour long-temps,
Dit un vieil adage
Fort sage;

Employons donc bien nos instans,
Et, contens,
Narguons la faux du Temps!

DÉSAUGIERS.

LE RÉVEILLON.

Air *du Vaudeville de madame Scarron.* (N.° 806).

RÉVEILLONS (*bis*) les chastes Pucelles,
Silène et Comus,
Et tous les enfans de Momus;
Réveillons (*bis*) l'Amour et les belles:
C'est assez dormir;
Minuit est l'heure du plaisir.

Banquets de la gourmandise
Etablis par nos aïeux,
On rend hommage à l'Église,
Tout en sablant du vin vieux.
Vive un repas délectable
Pour mettre tout en bon train!
Tel se réveille à table,
Qui dormait au lutrin.
Réveillons, etc.

Qui fonda ce saint usage,
Si cher à tous les dévots?
Est-ce un prophète? est-ce un sage?
Est-ce un pape? est-ce un héros?
— Mon cher, tu bats la campagne:
Moi je sais qui le créa;
C'est le roi de Cocagne,
Ou c'est Gargantua.
Réveillons, etc.

Mais qu'importe à notre gloire
D'en connaître ici l'auteur?
Sachons manger, sachons boire;
Nous vaudrons le fondateur.
Gais refrains, vive saillie...
Trinquons, chantons et trinquons;
Réveillons la Folie
Au bruit de nos flacons.
Réveillons, etc.

Voyons-nous à l'audience
La Chicane et ses suppôts
Etre forcés au silence
Et condamnés au repos?
Craignons que nos jeux n'éveillent
Juges, greffiers, avocats;
Au moins tant qu'ils sommeillent
Ils ne nous grugent pas.
Réveillons, etc.

Tel qui nous couvre de boue
En est à peine sorti;
La Fortune sur sa roue
Le lève encore endormi.
Craignons que nos jeux n'éveillent
Les parvenus d'ici-bas;
  Au moins tant qu'ils sommeillent
  Ils n'éclaboussent pas.
Réveillons, etc.

Maint Zoïle cherche à mordre;
Prévenons son appétit;
Et, bien repu, c'est dans l'ordre,
De la table il passe au lit:
Craignons alors qu'on n'éveille
Cet émule de Midas;
  Au moins tant qu'il sommeille
  Il ne nous juge pas.
Réveillons, etc.

Rêvant à de noires trames,
Après des succès nouveaux,
Maint faiseur de mélodrames
Doit dormir sur des pavots:
Craignons que l'on ne réveille
Cet auteur à grands fracas;
  Au moins tant qu'il sommeille
  Il ne nous endort pas.
Réveillons, etc.

Réveillons l'aimable muse
Si chère au joyeux Thespis;
Que sa gaîté nous amuse,
Et ranime nos esprits!
Dans mon délire j'oublie
Qu'on ferait un vain effort
Pour réveiller Thalie,
Puisque Molière dort.
Réveillons, etc.

FRANCIS DALLARDE.

LE CARILLON BACHIQUE.

Air: *Et zig et zig, et zig et zog.* (N.° 185).

(Tous les convives doivent trinquer en mesure à chaque refrain).

Et tic, et tic et tic; et toc et tic; et tic et toc;
De ce bachique tintin, } *Bis.*
Vive le son argentin! }

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,
Le charme entraîne et séduit;
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit:
Et tic, et tic et tic, etc.

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre
Contre Bacchus forniqua ;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica :
Et tic, et tic et tic, etc.

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer...
Ce seul bruit, rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer :
Et tic, et tic et tic, etc.

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis....
De deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente Catalanis :
Et tic, et tic et tic, etc.

Du Très-Haut les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres,
Effarouchent les mortels ;

Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels!
Et tic, et tic et tic, etc.

Combien je t'aime, ô fougère!
Lorsque, discrète et légère,
Tu sers de trône aux plaisirs,
Ou quand, fragile et sonore,
Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos désirs!
Et tic, et tic et tic, etc.

Au choc redoublé du verre
Le vieillard, au front sévère
Se déride, reverdit....
Et là belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore
Quand avec elle on a dit:
Et tic, et tic et tic, etc.

La peste soit du bélître
Qui le premier de la vître
Fonda le maudit abus!....
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres, que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus:
Et tic, et tic et tic, etc.

Vingt juifs, que le diable emporte,
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi....
Mais, morbleu ! je me résigne,
Et leverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi :
Et tic, et tic et tic, etc.

O vous, poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester !...
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas chanter;
Et tic, et tic et tic, etc.

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide !
Mais je n'en suis pas jaloux :
Rlantanplan répand l'alarme;
Tic tic toc a plus de charme :
Or, mes amis, chantons tous :
Et tic, et tic et tic; et toc et tic; et tic et toc;
De ce bachique tintin, } *Bis.*
Vive le son argentin ! }

Désaugiers.

VAUDEVILLES

ET

CHANSONS SATIRIQUES.

LES VIEILLARDS.

(N.° 123 de la *Clé du Caveau*).

UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On se divertissait;
Chacun se trémoussait;
Avec grâce on dansait;
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence;
Les grâces, la danse
Sont en décadence,
Et le bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait;
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur et pupille;
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans
De leurs tendrons charmans
Conservaient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécille,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
L'homme sombre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Honteux d'être sage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage;
A vingt il fait rage;
A trente il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçaient aux amans;
De leurs engagemens
Les devoirs importans
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encore faire
Un tour à Cythère:
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Des riches partisans
Les trésors séduisans,
Les fêtes, les présens
N'étaient pas suffisans
Pour vaincre une maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Un commis sans peine
Gagne une Climène,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène,
La vertu va
Cahin, caha.

LA VIEILLE *au parterre.*

Dans ma jeunesse
Le spectacle chéri
Se voyait applaudi;
Le théâtre garni,
Le parterre rempli,
Nous comblaient d'allégresse.
Faites-nous voir encore cela:
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle;
Pour vous notre zèle,
Constant et fidèle,
Jamais n'ira
Cahin, caha.

PANARD.

LES DIFFÉRENS ÉTATS.

(N.° 187).

INSENSÉS! nous ne voyons pas
Les chagrins des autres états,
Et nous voulons changer le nôtre
Souvent contre celui d'un autre
A qui le sien déplaît autant;

Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.
Heureux est le petit-collet!
Dit le marquis avec regret;
Mais sous cet habit qui le gêne,
L'abbé qui le porte avec peine,
Trouve son rôle rebutant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Que le marchand fait de bons coups!
Dit le rentier d'un ton jaloux.
L'autre dit que dans le commerce,
Tout le trahit, tout le traverse,
Qu'il ne voit plus d'argent comptant! (1)
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

L'hymen-a-t-il joint par ses nœuds
L'amant à l'objet de ses vœux,
L'épouse perd sa bonne mine;
L'époux trouve chez la voisine

(1) C'était le temps des billets de Law.

Je ne sais quoi de plus tentant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Lorsqu'à Tircis, pour l'apaiser,
Cloris laisse prendre un baiser,
Il veut une faveur plus grande :
Plus il obtient, plus il demande;
Ses désirs vont en augmentant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

L'enfant voudrait devenir grand,
Le vieillard être adolescent,
La fille être femme et puis veuve,
La veuve se donner pour neuve,
La vieille fixer un amant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Le duc d'Orléans, *régent.*

LA SAGESSE.

Air : *Faut d'la vertu ; pas trop n'en faut.*
(De la Suite de Julie.) (N.° 192).

FAUT des chansons ; pas trop n'en faut ; } *Bis.*
L'excès en tout est un défaut
De la gaîté, joyeux apôtres,
On ne vous dit jamais assez ;
Mais les chansons de quelques autres
Font dire aux lecteurs courroucés :
Faut des chansons, etc.

Faut de l'argent ; pas trop n'en faut ;
L'excès en tout est un défaut.
Sur son or *Harpagon* soupire ;
Sans crainte il ne peut faire un pas :
Toujours chantant, *Blaise* n'aspire
Qu'à gagner ses quatre repas.
Faut de l'argent, etc.

Faut de l'esprit ; pas trop n'en faut ;
L'excès en tout est un défaut.
Un bon mot est l'éclair qui brille ;
Son feu parfois peut effrayer :

On mit *Voltaire* à la Bastille
Pour en avoir trop fait briller.
Faut de l'esprit, etc.

Faut des plaisirs; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
Quand dans la coupe enchanteresse
Un imprudent court s'enivrer,
L'homme guidé par la Sagesse
Ne fait que s'y désaltérer.
Faut des plaisirs, etc.

Faut des amis; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
Douce amitié, flamme céleste,
Je ne te sens point à demi;
Mais dans tes fastes, tout l'atteste,
On n'a qu'un véritable ami.
Faut des amis, etc.

Faut d'la raison; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
La raison est bonne à tout âge;
J'en sais le prix assurément:
La trouver a son avantage,
Mais la perdre a son agrément.
Faut d'la raison, etc.

Faut des docteurs; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
J'ai toujours mis en parallèle
Les coursiers et le médecin :
A son char plus on en attèle,
Plus on abrége son chemin.
Faut des docteurs, etc.

Faut des gourmands; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
Rien à table ne m'effarouche
Comme un mangeur déterminé;
Tout ce qui passe par sa bouche
Me passe toujours sous le nez.
Faut des gourmands, etc.

Faut des auteurs; pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.
Le dieu qu'au Parnasse on révère
Se montre avare de ses dons;
La France, qui compte un Molière,
Ne peut compter tous ses Pradons.
Faut des auteurs, etc.

Faut du bon vin; pas trop n'en faut
L'excès en tout est un défaut.
Pour nous piquer de savoir vivre,
Modérons-nous, ventre-saint-gris!

On est triste quand on est ivre ;
On est joyeux quand on est gris.
Faut du bon vin, etc.

Faut des couplets ; pas trop n'en faut ;
L'excès en tout est un défaut.
Aussi, prudemment je m'arrête ;
A mon ardeur je mets un frein.
Je vois le censeur qui s'apprête
A me répéter mon refrain :
Faut des couplets ; pas trop n'en faut ;
L'excès en tout est un défaut.

MOREAU.

LA LANTERNE MAGIQUE.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.* (N.° 557).

Vive la lanterne magique !...
Disais-je quand j'avais douze ans ;
Que sa peinture est magnifique !
Que ses tableaux sont amusans !
Maudit soit le sot qui nous crie,
Lorsqu'à peine ils sont entrevus :
Regardez-les bien je vous prie ;
Bientôt vous ne les verrez plus ! } *Bis.*

Ces mots chagrinaient mon enfance;
Mais je chéris leur souvenir;
Ils offrent à l'homme qui pense
Une leçon pour l'avenir:
Tous les objets qui, dans la vie,
Tentent nos cœurs irrésolus,
Regardez-les bien, je vous prie;
Bientôt vous ne les verrez plus.

Quel tableau vous offre Cythère!...
Vous voyez dans ce beau séjour
Naître des fleurs dans le parterre
Que Vénus réserve à l'Amour:
Ces fleurs, que la coquetterie
Laissera cueillir à Plutus...
Regardez-les bien, je vous prie;
Bientôt vous ne les verrez plus.

Voyez chez l'aveugle déesse
L'heureux Gercourt gagner au jeu;
Courir de même à la richesse,
Voilà, je gage, votre vœu:
Vous ne sauriez voir sans envie
Devant lui ce monceau d'écus...
Regardez-les bien, je vous prie;
Bientôt vous ne les verrez plus.

Voyez-vous sortir du village
Cette Agnès qui vient à Paris?

De la pudeur sur son visage
Vous admirez le coloris :
Cette couleur rare et chérie,
Qui trouble vos sens éperdus...
Regardez-la bien, je vous prie;
Bientôt vous ne la verrez plus.

Au milieu d'une cour nombreuse
Remarquez l'opulent Mondor;
Il sait qu'une faillite... heureuse
Peut le rendre plus riche encor :
De ses créanciers en furie
Qu'importent les cris superflus?
Regardez-le bien, je vous prie;
Bientôt vous ne le verrez plus.

Suivez Damis, qu'aucun obstacle
En route ne peut arrêter;
Courez, courez voir au spectacle
Le drame qu'il vient d'enfanter;
Vous le trouverez, je parie,
Charmant, divin... Mais au surplus
Regardez-le bien, je vous prie;
Bientôt vous ne le verrez plus.

Le monde est un plus grand théâtre,
Où l'on voit de plus grands acteurs
Etonner la foule idolâtre
Par cent prestiges séducteurs :

A la fin de la comédie,
Tous les rangs seront confondus :
Regardez-les bien, je vous prie ;
Bientôt vous ne les verrez plus.

Mes chers amis, ce ton sévère
N'est pas celui de la chanson ;
De bon vin remplissez mon verre
Pour me remettre à l'unisson ;
Versez champagne ou malvoisie...
Et par mon refrain je conclus :
Regardez-le bien, je vous prie ;
Bientôt vous ne le verrez plus.

ARMAND-GOUFFÉ.

CE QU'ON VOIT BEAUCOUP,

ET

CE QU'ON NE VOIT GUÈRE.

Air à faire. (1)

Chez les savans la suffisance,
Chez les chantres l'intempérance,
L'avidité chez les traitans,
C'est ce que l'on voit en tout temps :
Le scrupule chez les notaires,
Le courage chez les auteurs,
La mémoire chez les seigneurs,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'une ville que l'on veut prendre
Soit encor long-temps à se rendre
Lorsqu'on est maître des faubourgs,
C'est ce que l'on voit tous les jours ;
Mais que, dans l'île de Cythère,
Un fort soit long-temps défendu
Quand le moindre poste est rendu,
C'est ce qu'on ne voit guère.

(1) Nous n'avons pu nous procurer l'ancien air de ce Vaudeville.

Ce qu'un homme franc a dans l'âme,
Ce qu'un jeune amant sent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant,
C'est ce que l'on voit dans l'instant;
Ce qu'un politique veut faire,
Ce qu'un sournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Du savoir chez les ignorantes,
De l'esprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
Du secret chez les mousquetaires,
De la pudeur chez un *abbé*,
Chez les pages de la *bonté*, (1)
C'est ce qu'on ne voit guères.

Les regrets avec la vieillesse,
Les erreurs avec la jeunesse,
La folie avec les amours,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
L'enjoûment avec les affaires,
Les grâces avec le savoir,
Le plaisir avec le devoir,
C'est ce qu'on ne voit guères.

(1) Il est bien étonnant que Panard, qui rime toujours si bien, ait laissé aller ces deux rimes, désavouées par les règles et par le goût.

Des bons nez chez les parasites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Des bras longs chez les gens de cour,
C'est ce que l'on voit chaque jour :
Des doigts courts chez les commissaires,
Des mains gourdes chez les sergens,
Chez les clercs de mauvaises dents,
  C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'un objet qui danse ou qui chante
Fasse une figure brillante
Moyennant un certain secours,
C'est ce que l'on voit tous les jours;
Mais qu'en ce métier l'on prospère,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très-commun,
  C'est ce qu'on ne voit guère.

Des forgeurs de pièce nouvelle,
Des gens qui s'usent la cervelle
Pour trouver quelques traits pointus,
C'est ce que l'on voit tant et plus :
Aux Français de nouveaux Molières,
A l'Opéra du vrai Lulli;
De l'Almanzine en ce lieu-ci,
  C'est ce qu'on ne voit guères.

PANARD.

LA TREILLE DE SINCÉRITÉ.

(N.° 1113).

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.
Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa long-temps pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand;
Mais des garans très-authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin des plus antiques
Existait sous le roi Pépin.
Nous n'avons plus, etc.

Un docteur, qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin, et fut tenté;
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix,
C'est, dit-il, (le diable m'emporte!)
Le trentième depuis un mois.
Nous n'avons plus, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage,
Lisant un poëme fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Çà, lui dit-on, un tel poëme
» Vous a coûté six mois et plus?...»
— « Non, reprit-il à l'instant même...
» Il m'a coûté cinquante écus...»
Nous n'avons plus, etc.

Sous la treille, un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah! quels coups d'épée,
» Quels coups de sabre j'ai donnés!
» Quels coups de fusil! quels coups!....» Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit, d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus! »
Nous n'avons plus, etc.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux ;
Et le pauvre homme, ayant pour elle
Cueilli le fruit qu'elle happa :
« Que mon cousin, lui dit la belle,
» Sera content d'être papa! »
Nous n'avons plus, etc.

Un curé, que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire,
Et je fais gras les vendredis...
Nous n'avons plus, etc.

Mais, hélas! par l'ordre du prince,
Ce raisin, justement vanté,
Un jour, du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
« Pauvre treille, autrefois si belle,
» Que venais-tu faire à la cour?»
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier jour.
Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Désaugiers.

LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE.

Air : *C'est ce qui me désole.* (N.° 428).

LUCINDE, en perdant son époux,
Pleure, et du sort maudit les coups ;
  Voilà la Tragédie. (*bis.*)
Trois jours après, elle a grand soin
De sangloter devant témoin ;
  Voilà la Comédie. (*quatre fois.*)

Dans certains drames, quelquefois,
Les bourgeois s'expriment en rois ;
  Voilà la Tragédie.
On en voit d'autres où les rois
S'expriment comme des bourgeois ;
  Voilà la Comédie.

Au bois deux auteurs d'opéra
Vont pour savoir qui périra ;
  Voilà la Tragédie.
Les rivaux, prompts à pardonner,
S'embrassent, et vont déjeûner ;
  Voilà la Comédie.

En cédant aux vœux d'un amant,
Lise éprouve un cruel tourment;
  Voilà la Tragédie.
Damon l'épouse, et certain ami
Enchante le pauvre mari;
  Voilà la Comédie.

Pour un mélodrame bien noir
Paris va s'étouffer ce soir;
  Voilà la Tragédie.
De *Molière* un œuvre charmant
N'aura personne, et cependant
  Voilà la Comédie.

Mondor manque, et, par contre-coup,
Vingt maisons manquent tout-à-coup;
  Voilà la Tragédie.
Mais, hélas! ces infortunés
Donnent toujours de bons dînés;
  Voilà la Comédie.

Au chevet du mourant *Orgon*
Sont trois médecins en renom;
  Voilà la Tragédie.
Verseuil, zélé collatéral,
Au pied du lit se trouve mal;
  Voilà la Comédie.

Belles, autrefois vos amans,
Sûrs de vos cœurs, mouraient constans;
Voilà la Tragédie.
De vos sermens, de nos amours,
On peut bien dire, de nos jours:
Voilà la Comédie.

OURRY.

VAUDEVILLE EN ÉCHO.

(N.° 1044).

MAÎTRE d'un joli jardinet,
Lucas y fait
Peu d'ouvrage;
Et, quand quelqu'un veut se mêler
D'y travailler,
Il fait rage.
N'a-t-il pas, ce butor,
Tort
Quand il nous prive
D'un bien que ce balourd,
Lourd,
Si mal cultive?

Quand de ses feux un jeune cœur
D'un ton flatteur

Vous assure,
Croyez-moi, répondez toujours
A ses discours,
Turelure.
Mettez-vous bien cela
Là,
Jeunes fillettes;
Songez que tout amant
Ment
Dans ses fleurettes.

Si jamais je ressens le feu
Du petit dieu
De Cythère,
Ce sera pour un soupirant
Vif et charmant,
D'âge à plaire.
Si quelque vieux galant,
Lent,
A moi s'adresse,
Je réserve au ch'napan,
Pan,
Cette caresse.

Ton petit minois sans défaut
M'a rendu chaud
Comme braise;
Toujours brûlant pour tes appas,

Guillot n'est pas
A son aise.
Je mourrai de souci
Si
Tu m'es rebelle :
Fais-moi donc, ma dondon,
Don
D'un cœur fidèle.

Mon cœur, sensible et délicat,
Veut un contrat
Pour se rendre :
C'est un trompeur que Cupidon,
Et la raison
Sut m'apprendre
Qu'on n'a de ce vaurien
Rien
Quand la bergère
Donne à quelque garçon
Son
Cœur sans notaire.

Maris, voulez-vous fuir l'affront
Qu'à votre front
On peut faire ?
Au logis ne lésinez point ;
C'est là le point
Nécessaire :

On est pour vous constant
Tant
Que rien ne chomme.
Qui ménage l'argent
Jean
Bientôt se nomme.

Où l'Amour ne règne-t-il pas!
Tout ici-bas
Le courtise ;
Le ciel même contre son feu
N'est pas un lieu
De franchise.
Les tritons sont ardens
Dans
L'humide empire ;
Pluton dans son manoir
Noir
D'amour soupire.

Le financier est libéral ;
Mais il dit mal
Ce qu'il pense :
Le robin parle joliment ;
Mais rarement
Il dépense.
Pour nous plaire, un plumet
Met
Tout en usage ;

Mais on trouve souvent
Vent
Dans son langage.

C'est vainement qu'à double clé
L'on a baclé
Tout passage;
De Cupidon les traits aigus
Chez nos argus
Font ravage :
Par lui le plus expert
Perd
Toutes ses peines;
Et ce petit larron
Rompt
Verroux et pènes.

Paris est un séjour charmant
Où promptement
L'on s'avance :
Là, par un manége secret,
Le gain qu'on fait
Est immense :
On y voit des commis
Mis
Comme des princes,
Après être venus
Nus
De leurs provinces.

PANARD.

LES ON DIT.

Air du Vaudeville des Poëtes sans souci. (N.° 852).

On dit que tout est pour le mieux,
Que partout la vertu prospère;
On dit que le vice en tous lieux
Fatigue et ravage la terre;
On dit du mal, on dit du bien :
Je crois tout, et je ne crois rien. (*bis.*)

On dit qu'à sa seule vertu
Paul doit ses charges d'importance;
On dit qu'il a vingt fois vendu
Et sa plume et sa conscience;
On dit, etc.

On dit qu'au sortir du couvent,
Ursule était modeste et sage;
On dit qu'elle a fait un enfant
Six mois après son mariage;
On dit, etc.

On dit que de la probité
Mondor suivit toujours la route;
On dit que sa prospérité
Est le fruit d'une banqueroute;
On dit, etc.

On dit que du public entier
Damon captive les suffrages;
On dit qu'il a son teinturier,
Ses prôneurs, ses claqueurs à gages;
On dit, etc.

On dit qu'Eraste de son sang
Soutient la noblesse éclatante;
On dit que, dédaignant son rang,
Il veut épouser sa servante;
On dit, etc.

On dit qu'il est pour les humains
Une heureuse et seconde vie;
On dit que par mille lutins
Notre espèce sera rôtie;
On dit du mal, on dit du bien:
Je crois tout, et je ne crois rien.

FRANCIS-DALLARDE.

MON SENTIMENT
SUR LES SENTIMENS.

Air: *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*
(N.° 750).

DES propos de ruelle,
De petits mots charmans;

Jouer près d'une belle
Tous les grands mouvemens ;
Une ample kirielle
D'aimables faux sermens,
Voilà ce qu'on appelle
  Des sentimens.

Une actrice nouvelle
Ne veut de ses amans
Qu'une belle vaisselle,
De beaux ameublemens ;
Qu'ils y joignent, dit-elle,
L'or et les diamans :
Voilà ce qu'elle appelle
  Des sentimens.

La platonique Adèle
Cherche dans les amans
Un cœur pur et fidèle
Et détaché des sens :
Aussi le trouve-t-elle,
Mais c'est dans les romans.
Voilà ce qu'elle appelle
  Des sentimens.

Eglé, plus sensuelle,
N'exige des amans
Ni passions, dit-elle,
Ni tendres mouvemens :

Faites à cette belle
Cinq ou six complimens,
Voilà ce qu'elle appelle
Des sentimens.

La délicate Urgelle
Tracasse ses amans;
C'est toujours avec elle
Des éclaircissemens:
Chercher toujours querelle,
Se forger des tourmens,
Voilà ce qu'elle appelle
Des sentimens.

Estime mutuelle,
Candeur dans deux amans,
Ardeur toujours nouvelle,
Tendres égaremens;
Que leur âme se mêle
Et se joigne à leurs sens,
Voilà ce que j'appelle
Des sentimens.

COLLÉ.

ADIEU PANIER, VENDANGES SONT FAITES.

Air *du vaudeville des Vendanges de Surène.* (N.° 9).

Pour être au ton de vos musettes
En vain je cherche de l'esprit;
Momus vous écoute, et me dit:
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

L'amant au jardin d'amourettes
Vient dès que le printemps a lui,
Et quand l'époux vient après lui,
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Damis, sans faire de courbettes,
Par ses talens croit parvenir;
Il ne sait flatter ni mentir:
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Vous qui des avides coquettes
Cherchez à vous faire écouter,
Ces dames vous feront chanter...
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

On change son or pour les traites
D'un banquier du quartier d'Antin :
A sa caisse on court un matin....
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Orphise, par l'art des toilettes,
Donne un relief à ses attraits ;
Mais quand vous les voyez de près,
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Aux tribunaux comme aux buvettes
Craignez le procureur Grippard ;
Quand il a passé quelque part,
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Nos mères, crainte de défaites,
D'un *panier* cernaient leur honneur ;
Fillette aujourd'hui n'a plus peur :
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Quand Elmire, avec ses lunettes,
Cherche encore un jeune galant,
L'Amour lui dit en s'envolant :
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Dans le pays des chansonnettes
Nous grapillons, pauvres rimeurs :

Après les joyeux *Vendangeurs*, (1)
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Je passe ma vie en goguettes
Sans m'arrêter un seul instant;
Je veux pouvoir dire en partant:
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

Que Bacchus préside à nos fêtes :
Tarissons les vins les meilleurs;
Faisons dire à nos successeurs;
Adieu panier, (bis) *vendanges sont faites.*

MOREAU.

LE CHANSONNIER PRUDENT,

OU

CONSEILS A MES CAMARADES.

Air : *L'autre jour le beau Lucas.* (N.° 331).

CHANSONNIERS, mes bons amis,
Qui, dès long-temps, sans scrupules,

---

(1) L'un des plus jolis ouvrages de MM. Piis et Barré.

Croyez qu'il vous est permis
De fronder les ridicules,
Quand sur nos joyeux ébats
Maint sot crie,
Et se récrie,
A moins d'en parler tout bas,
Hélas!
N'en parlons pas.

Nous raillons les courtisans,
Sans égard pour leur mérite;
Soudain, fiers et suffisans,
Contre nous chacun s'irrite....
Puisque tous les potentats
Les maintiennent,
Et les soutiennent,
A moins de railler tout bas,
Hélas!
Ne raillons pas.

Nous croyons que, sans danger,
Les modernes Démocrites
Gaîment peuvent se venger
Des cagots, des hypocrites....
Sur notre rire aux éclats
La Morale
Crie au scandale.
A moins d'en rire tout bas,
Hélas!
N'en rions pas.

Quand hautement dans Paris
Nous louons les douces flammes,
La constance des maris,
La fidélité des femmes,
Combien les cœurs sont ingrats!
Chaque sexe
Rit et nous vexe.
A moins de louer tout bas,
Hélas!
Ne louons pas.

Quand du joyeux galoubet,
Compagnon du Vaudeville,
Près de l'objet qui nous plaît
Tout haut nous jouons en ville,
Un vieux jaloux, sur nos pas,
Nous harcèle,
Et nous décèle:
A moins d'en jouer tout bas,
Hélas!
N'en jouons pas.

A table, quand nous chantons
Des plaisirs la douce ivresse,
On nous dit que nos chansons
Effarouchent la sagesse....
Ne chantant dans un repas
D'airs mystiques,
Ni de cantiques,

A moins de chanter tout bas,
Hélas!
Ne chantons pas.

Si l'on nous entend crier
Contre une injuste critique,
Pour nous réconcilier,
Aussitôt maint satirique,
S'immisçant dans nos débats,
Nous déchire,
Et c'est bien pire....
A moins de crier tout bas,
Hélas!
Ne crions pas.

CAPELLE.

LES ÉTONNEMENS.

(N.° 1008).

QUE les mortels redoutent le trépas,
Et que tout homme ait grande envie
De jouir long-temps de la vie;
Cela ne me surprend pas.
Mais que chacun à l'abréger s'adonne,
Et que, pour en hâter le cours,
Leur expérience ait recours
Aux expédiens les plus courts;
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'un soupirant prodigue les ducats,
Quand, chez la beauté qui le pique,
Il est le premier et l'unique ;
Cela ne me surprend pas.
Mais qu'au pays où l'on danse et fredonne,
Une foule d'enchérisseurs
Se ruine pour des douceurs
Qu'ont goûté mille précurseurs ;
C'est là ce qui m'étonne.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple tartare
La reconnaissance soit rare ;
Cela ne me surprend pas.
Mais qu'à Paris mainte et mainte personne,
Qui vient vous demander lundi
Un plaisir qu'on lui fait mardi,
N'y pense plus le mercredi ;
C'est là ce qui m'étonne.

PANARD.

LES RARETÉS,

(N.° 613).

On dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,

Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un abbé, qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire.
Va-t-en voir, etc.

Un magistrat curieux
De Jurisprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, etc.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille;
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, etc.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous;
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
  Du bon jus d'octobre;
Un poëte sans vanité;
  Un musicien sobre.
Va-t-en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point;
  Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point;
  Un Picard sans tête.
Va-t-en voir, etc.

Une femme que le temps
  A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
  Sans aucune envie.
Va-t-en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
  Compagne fidèle,
La choisit, en la sachant
  Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, etc.

Un savant prédicateur,
  Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
  Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir, etc.

Une none de Longchamps,
  Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
  D'être recloîtrée.
Va-t-en voir, etc.

Un médecin, sans grands mots,
  D'un savoir extrême,
Qui n'envoie point aux eaux,
  Et guérit lui-même.
Va-t-en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
  Il nous vient un moine,
Fort dans la tentation,
  Comme saint Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

LA MOTTE.

LES EFFETS PERDUS.

Air du mineur du vaudeville de madame Scarron.
(N.° 806).

De tous côtés j'entends dire :
Les auteurs perdent l'esprit;
Les arts perdent leur empire;
La vertu perd son crédit.

Que faire en cette occurrence?...
Offrir, pour ravoir tout ça,
Honnête récompense
A qui nous les rendra.

Riche d'un joli visage,
De quinze ans et de sa fleur,
Agnès, sur cet apanage,
A calculé son bonheur:
Quinze ans, attraits, innocence,
En un seul jour tout s'en va...
Honnête récompense
A qui les lui rendra.

Entassant course sur course,
Paul, tant que le jour est long,
Va du Perron à la Bourse,
Et de la Bourse au Perron:
Il perdit sa conscience
Hier dans ces environs-là...
Honnête récompense
A qui la lui rendra.

Vive, maligne et fantasque,
Franche même en ses écarts,
Thalie a perdu son masque
En courant les boulevards:
Ah! sur cette perte immense
Long-temps elle pleurera!...

Honnête récompense
A qui le lui rendra.

La plaintive Melpomène
Voit voguer sur l'Achéron
La gloire de son domaine,
Lekain, Brisard et Clairon,
Le trio dont l'éloquence
Jadis nous électrisa....
Honnête récompense
A qui le lui rendra.

Du serpent qui mord la lime
Imitant l'ancien combat,
Comme lui Martin s'escrime
A mordre;... c'est son état :
Mais, en mordant sans prudence,
Sa dernière dent tomba :
Honnête récompense
A qui la lui rendra.

Jean a la douleur dans l'âme ;
Jean, la perle des maris,
Las ! vient de perdre sa femme,....
Dont vous connaissez le prix ;
Elle s'est, par imprudence,
Egarée à l'Opéra :
Honnête récompense
A qui la gardera.

De Rougemont.

CHANSONS JOYEUSES

ET GRIVOISES.

PORTRAIT DE M.lle ***

Air : *Pour la Baronne.* (N.° 665 de la *Clé du Caveau*).

POUR Emilie,
Qu'un autre se laisse enflammer;
Si je n'avais pas vu Julie,
Je pourrais me laisser charmer
Par Emilie.

Sur son visage,
Mille petits trous pleins d'appas,
Des Amours sont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur son visage.

Sa gorge ronde
Est de marbre, à ce que je croi,
Car mortel encor dans le monde
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

RÉGNARD.

LE DANGER ÉVITÉ.

(N.° 15).

Ah! Maman, que je l'échappe belle!
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle.
Ah! maman, que je l'échappe belle!
On a bien raison
De se défier d'un garçon!
Il s'approche de moi sans rien dire;
Le fripon, soudain,
Me prend la main,
Je la retire.
Il sourit, je le gronde, il soupire;
Mais, en soupirant,
Dieux! qu'il avait l'air séduisant!
Ah! maman, etc.

Il poursuit; je m'étonne; il m'embrasse;
Un prudent effort,
De son transport
Me débarrasse:
Mais, voyant redoubler son audace,
J'avais bien regret
De n'avoir pas mis mon corset.
Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue;
Je le couvre en vain;
Il prit ma main;
J'en fus émue:
Les deux mains, quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour cacher ce qu'on a d'appas.
Ah! maman, etc.

En tremblant, je recule; il s'avance;
Le traître, à l'instant,
D'un air content,
Sur moi s'élance.
Son ardeur forçait ma résistance;
Mais le suborneur
S'enfuit, voyant entrer ma sœur.

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin,
Ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle.
Ah! maman, que je l'échappe belle!
On a bien raison
De se défier d'un garçon.

VADÉ.

CADET ET BABET.

(N.o 302).

Un soir revenait Cadet,
  Ce n'est pas sa faute,
Tenant sous le bras Babet,
  La fille à notre hôte:
Un voleur saisit Cadet,
Un voleur saisit Babet:
C'est bien la faute du guet;
  Ce n'est pas leur faute.

Un voleur rossait Cadet,
  Ce n'est pas sa faute;
Un voleur baisait Babet,
  La fille à notre hôte.
Ça fit du mal à Cadet;
Ça fit plaisir à Babet:
  C'est bien la faute, etc.

Ah! quels coups! disait Cadet;
  Ce n'est pas ma faute:
Ah! quel coup! disait Babet,
  La fille à notre hôte:

Je me meurs, disait Cadet;
Je me meurs, disait Babet:
C'est bien la faute, etc.

Au voleur, criait Cadet,
Ce n'est pas ma faute.
Cher voleur! disait Babet,
La fille à notre hôte.
Je n'y reviens plus, Babet;
Moi, j'y reviendrai, Cadet;
Car c'est la faute du guet;
Ce n'est pas ma faute.

COLLÉ.

LA FEINTE COLÈRE.

(N.° 454).

PIERROT, sur le bord d'un ruisseau,
Trouva Colette
Qui filait seulette;
Il lui dit, tournant son chapeau:
Pour toi je grille dans ma peau.
Je viens te parler d'amourette...
Mais la bergère à ce beau début-là,
D'un ton farouche à l'instant s'écria:
Ah! ah! je voudrais bien voir ça!

Pierrot près d'elle se plaça ;
Et cette belle,
Craintive et cruelle,
Contre Pierrot se courrouça,
Et d'une main le repoussa.
Pierrot saisit la main rebelle :
Morgué, dit-il, baisons ce bijou-là !
Et la bergère en grondant s'écria :
Ah ! ah ! etc.

Pierrot, qui devient hasardeux,
Baise et rebaise
La main à son aise.
Pourquoi, dit-il, cet air boudeux ?
Sur ce gazon jouons tous deux.
Je vais, morgué, ne t'en déplaise,
Dans ton corset mettre ce bouquet-là.
Et la bergère, en grondant, s'écria :
Ah ! ah ! etc.

Aussitôt dit, aussitôt fait :
Pierrot l'attache ;
Colette l'arrache,
Et le lui flanque au nez tout net ;
Pierrot en est tout stupéfait.
Ta résistance enfin me fâche ;
Un doux baiser, dit-il, me vengera.
En se troublant, Colette s'écria :
Ah ! ah ! etc.

Par un baiser l'ardent Pierrot
La déconcerte.
La bergère alerte
Lui baille un soufflet aussitôt,
Mais pas plus fort qu'il ne le faut.
Tu vas avoir la cote verte,
Lui dit Pierrot, pour ce biau soufflet-là ;
Mais la bergère, en riant, s'écria :
Ah ! ah ! etc.

Colette, qui craint ce badin,
Lui donne tape,
Et brusquement s'échappe :
Elle gagne un bosquet voisin.
De cela rit l'Amour malin.
Pierrot la suit et la rattrape.
Tu me pairas, dit-il, cette fois-là.
En soupirant Colette s'écria :
Ah ! ah ! etc.

Je ne sais comme il la punit ;
Mais la follette
Quitta sa retraite
Avec certain air interdit
Qui ne marquait aucun dépit.
Ma vengeance n'est pas complète ;
Mais, dit Pierrot, tantôt rien n'y faudra :
En souriant Colette s'écria :
Ah ! ah ! etc.

HAGUENIER.

LE DANGER DE SE DÉFENDRE.

(N.° 1375).

Colin allait à la ville
Pour y vendre son ânon :
Son cœur n'était pas tranquille ;
Il soupirait pour Toinon.
Au milieu de la bruyère,
En rêvant il cheminait ;
Il voit de loin sa bergère,
Qui portait un pot au lait ;
Alors le cœur plein de trouble, } *Bis.*
Il redouble }
Le galop de son baudet. }

Il court ; il s'approche d'elle,
Et la joint, tout hors de lui :
Arrêtez, dit-il, la belle ;
La ville est bien loin d'ici.
Mettez-vous sur ma monture ;
N'ayez pas peur, ma Toinon :
Mais craignant quelqu'aventure,
Elle allait lui dire : Non :
Sans l'écouter, il l'embrasse,
Et la place
Sur le dos de son ânon.

Bientôt il monte derrière,
Et la presse dans ses bras :
Ne remuez pas, ma chère,
Vous allez tomber à bas.
Elle eût voulu se défendre,
Mais son pot était tout plein,
Et la peur de le répandre
Ne lui laissait qu'une main.
Cette main était pressée
Et baisée
Par la bouche de Colin.

Quand je serai descendue,
Je n'y remonterai plus,
S'écriait Toinon émue :
Ses regrets sont superflus.
Colin redouble d'audace,
Et conçoit un noir projet;
Il abuse de sa place,
Pour déranger le corset.
Toinon se met en colère,
Et par terre
Tombe avec le pot au lait.

Colin saute à bas bien vite :
L'ânon court à travers champs :
Nul ne vient à sa poursuite;
On a des soins plus pressans.

L'heureux Colin perd son âne,
Et Toinon son pot au lait;
Tout haut elle le condamne,
Et lui pardonne en secret.
On dit que de leur commune
Infortune,
Aucun d'eux n'eut de regret.

DE LA BORDE.

LAISSER LE MONDE COMME IL EST.

(N.° 54).

Ce mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt;
Il cache une gorge ronde...
— Oh! çà, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde; } *Bis.*
Laissez chacun cmmeo il est. }

Belle, êtes-vous aussi blonde
Qu'à vos sourcils il paraît?
Je veux voir cela, Raimonde...
— Oh! çà, Monsieur, etc.

Faudra-t-il que je vous gronde?
Le traître! qu'est-ce qu'il fait?...

— Ah! je vous tiens bien, Raimonde;
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde;
Laissez chacun comme il est.

COLLÉ.

L'HEUREUX ACCORD.

(N.° 588).

Un jour, dans un verd bocage,
Daphnis menait ses troupeaux;
Non loin Philis, à l'ombrage,
Gardait aussi ses agneaux.
Tous deux ils se joignirent:
Daphnis la vit,
Philis le vit;
Tous les deux ils se virent.

Bonjour, lui dit-il, bergère;
Bonjour, dit-elle, berger:
Qu'il fait bon sur la fougère
Ici près, dans ce verger!
Tous deux ils s'y rendirent:
Daphnis s'assit,
Philis s'assit;
Tous les deux ils s'assirent.

Le berger, de violettes
Fait un bouquet pour Philis ;
Philis, de tendres fleurettes
En prépare un pour Daphnis.
Tous deux ils se l'offrirent :
Daphnis le prit,
Philis le prit :
Tous les deux se le prirent.

Permets, dit-il, que je mette
Mon bouquet dans ton corset ;
Du mien, lui dit la fillette,
Je veux orner ton bonnet :
Tous deux y consentirent.
Daphnis lui mit,
Philis lui mit :
Tous les deux se le mirent.

D'être constante et fidèle
Fais-moi, lui dit-il, serment ;
Et toi, fais-le-moi, dit-elle,
D'être fidèle et constant.
Tous deux y consentirent.
Daphnis le fit,
Philis le fit :
Tous les deux se le firent.

GALLET.

ZON, ZON.

Air : *Et non, non, non, ce n'est pas là Ninette.*
(N.° 169).

Quand on a su *toucher*
Le cœur d'une bergère,
On peut bien *s'assurer*
Du plaisir de lui faire
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette ;
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

De soupirer dix ans
Est une vieille affaire :
Aux premiers complimens
On veut à présent faire
Et zon, zon, zon, etc.

L'Amour est un malin
Qui toujours nous suggère,
Près d'un objet divin,
De lui dire et lui faire
Et zon, zon, zon, etc.

Le plus joli serment,
Dans l'amoureux mystère,
Ne vous en dit pas tant
Qu'une seule fois faire
Et zon, zon, zon, etc.

En vain par vos appas,
Belles, vous savez plaire,
Si vous ne voulez pas
Vous en servir pour faire
Et zon, zon, zon, etc.

Vous avez l'air fripon,
Ma charmante voisine;
Si vous ne faites zon,
Vous en avez la mine.
Et zon, zon, zon, etc.

On vous prend pour Vénus
En vous voyant si belle:
Il ne vous manque plus
Que de faire comme elle
Et zon, zon, zon, etc.

La vertu dans Paris
N'est que pure chimère,
Que prêchent les maris
Pour être seuls à faire
Et zon, zon, zon, etc.

Ma mère était Vénus,
Bacchus était mon père;
Ne vous étonnez plus
Si j'aime à boire et faire
  Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette;
  Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

Attribuée à l'Abbé de LATTAIGNANT.

A UNE JOLIE BOULANGÈRE.

(N.° 417).

GENTILLE boulangère,
Qui des dons de Cérès
Sais, d'une main légère,
Nous faire du pain frais;
Des biens que tu nous livres
Peut-on se réjouir?
Si ta main nous fait vivre,
Tes yeux nous font mourir.

De ta peau douce et fine
Qu'on aime la fraîcheur!
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur.

Qu'on aime la tournure
Des petits pains au lait,
Que la belle nature
A mis dans ton corset!

De tes pains, ma mignonne,
L'Amour a toujours faim:
Si tu ne les lui *donne*,
Permets-en le larcin.
Mais tu ne veux l'entendre;
Tu ris de ses hélas!
Quand on vend du pain tendre,
Pourquoi ne l'être pas?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri!
De mes maux, jeune Agathe,
Qu'il soit donc attendri.
Ne sois pas si sévère;
Ecoute enfin l'Amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

Le duc DE NIVERNAIS.

L'ÉLOGE DE ROBIN.

(N.° 562).

Toujours, toujours, il est toujours le même:
Jamais Robin
Ne connut le chagrin.
Le temps noir ou serein,
Les jours gras, le carême,
Le matin ou le soir,
Dites blanc, dites noir,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Il a pour lui cet air mâle qu'on aime:
L'œil en arrêt,
Ferme sur le jarret,
Plus souple qu'un fleuret,
Des reins à la Dalène;
Frisé, haut en couleur,
Et pour la belle humeur,
Toujours, toujours, etc.

Sur mon tambour, brodant mieux que moi-même,
Veux-je un fleuron?
Jamais il ne dit non.
En plus d'une façon

Il sait faire son thème :
S'il badine au feston,
Ou s'il travaille au fond,
Toujours, toujours, etc.

Il n'est ici femme ou fille qui n'aime
Mon beau garçon :
Beau ! c'est-à-dire bon.
La dame du canton,
En connaisseuse, l'aime :
Mon cœur n'est point jaloux ;
Car, en rentrant chez nous,
Toujours, toujours, etc.

Pour l'éprouver j'ai plus d'un stratagème :
Je vois souvent
Qu'il vient le nez au vent :
J'affecte, en lui parlant,
Une froideur extrême ;
Je change de propos ;
Je lui tourne le dos ;
Toujours, toujours, etc.

Robin, dansons le branle que tant j'aime :
Sans le presser,
Robin vient le danser.
Robin, j'en veux danser
Un second, un troisième ;

Je veux recommencer ;
Je ne veux plus cesser.
Toujours, toujours, etc.

Sur moi Robin obtient le rang suprême :
C'est par mon choix
Qu'il m'a donné des lois,
C'est la leçon des rois ;
Leur sceptre ou diadême
Souvent brise en leur main :
Mais celui de Robin
Toujours, toujours, il est toujours le même.

DE BEAUMARCHAIS.

LA BALANÇOIRE.

AIR : *Du pas redoublé.* (N.° 756.)

Il n'est point de jeux innocens,
Fût-ce même au village ;
Dès qu'on badine avec les sens,
La vertu déménage.
J'en ai pour preuve, en ce moment,
L'histoire de Rosine,
Qui se balançait fréquemment
Dans la forêt voisine.

Colas, un jour, s'était niché
  Tout au haut d'un des chênes,
Où Rosine avait attaché
  Ses vagabondes chaînes;
Et là mon drôle entrevoyait
  Certaines grâces nues,
Qu'en s'élevant, elle croyait
  Ne dévoiler qu'aux nues.

Amour, dit-il alors tout bas,
  J'ai besoin de ton aide;
Du mal que me font tant d'appas,
  Donne-moi le remède.
Pour lorgner tout, de mes deux yeux
  En vain je fais usage;
J'en vois trop peu pour être heureux,
  Et trop pour être sage.

Colas dit; et l'Amour malin
  Rompant la balançoire,
Rosine, en tombant, montre en plein
  Et l'ébène et l'ivoire:
Du chêne, ardent comme un brasier,
  Colin se précipite,
Et met ses doigts sur un rosier,
  Dont la fraîcheur l'irrite.

N'y mit-il que les doigts? Holà!
  Il faut de la décence.

Rosine, depuis ce jour-là,
  Jamais ne se balance :
Et quand les filles, de ce jeu
  Lui rappellent les charmes,
Rosine leur dit avec feu,
  Mais non sans quelques larmes :

« Ne croyez pas qu'à la santé
  » Ce jeu puisse être utile,
» Car plus le corps est agité,
  » Moins le cœur est tranquille :
» L'honneur alors est en suspens,
  » Et si la corde casse,
» Ce n'est jamais qu'à nos dépens
  » Que l'Amour nous ramasse. »

De Piis.

LES CERISES.

Air : *Ça n'devait pas finir par-là.* (N.° 68.)

Or, il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon. (*bis.*)
Vous connaissez la jeune Lise ;
Son péché, c'est la gourmandise.
Fillette qui commence ainsi,
Aura les autres, dieu merci.

Ah! bon dieu, malpeste! (*ter.*)
J'ai peur d'être leste;
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon. (*bis.*)

C'était le temps où les cerises,
Rougissant, deviennent exquises,
Où fille en prend deux à la fois,
Et les fait rouler sous ses doigts.
Ah! bon dieu, malpeste! etc.

Lise, en vois-tu sous ce feuillage?
L'arbre est bien haut; c'est grand dommage;
Y grimper comme un polisson,
Surtout quand on n'a qu'un jupon!
Ah! bon dieu, malpeste! etc.

La gourmande, ingambe et légère,
D'un saut est à dix pieds de terre;
Sur l'arbre déjà la voilà.
Jambe de ci, jambe de là.
Ah! mon dieu, malpeste! etc.

Or, survient une giboulée;
Après tout, être un peu mouillée
Ne retient pas fille à quinze ans
Sur ce qui peut flatter ses sens.
Ah! bon dieu, malpeste! etc.

Lucas revenait au village;
Pour laisser passer le nuage,
En sifflant son air favori
Sous Lise il se met à l'abri.
  Ah! bon dieu, malpeste! etc.

Qui tremble là-haut? C'est la belle,
Si fort, qu'élevant la prunelle
Lucas voit... quoi? Mais si, mais non...
Mordi! ce n'est pas un garçon.
  Ah! bon dieu, malpeste! etc.

N'attendez pas que je vous dise
Dans l'arbre ce que devint Lise,
Comment se comporta Lucas,
S'il grimpa, s'il ne grimpa pas;
  Grâce à Dieu, j'en reste
  Au refrain modeste,
Qu'il ne faut jamais qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

BARRÉ.

LA MÉSAVENTURE.

Air: *Tout chacun l'aime et l'admire.* (N.° 566).

L'AUTRE jour, de la fontaine
Seulette je revenais;

Ma cruche était toute pleine,
Et de plaisir je chantais.
Au milieu de ses compagnes
Brillait l'étoile du soir,
Et la nuit sur les campagnes
Etendait son voile noir.

Au détour de la prairie
Bientôt j'entends certain bruit;
De peur mon âme est saisie;
J'étais seule; il faisait nuit!
D'abord je sens qu'on me touche;
Puis après, je ne sais quoi
Vient arrêter sur ma bouche
Un cri de honte et d'effroi.

Plus je voulais me défendre,
Plus on me serrait de près,
Et bientôt je vis répandre
Toute l'eau que je portais.
J'allais faire la mauvaise;
Mais on s'y prit tellement,
Qu'on me fit, tout à mon aise,
Contempler le firmament.

Un faible rayon de lune
Me fit voir mon ennemi:
N'ayez, dit-il, crainte aucune;
Je veux être votre ami.

Mais combien l'homme est perfide,
Quand on est à sa merci!
Las! si ma cruche fut vide,
De moi ne fut pas ainsi.

Fillette, pareille aubaine
Peut t'arriver tout-à-coup
Si tu vas à la fontaine
Seulette entre chien et loup.
Dans la cruche Amour se glisse,
Vif et prompt comme l'éclair :
Qu'il la casse ou qu'il l'emplisse,
Il en coûte toujours cher.

GENTIL.

LA MANIÈRE FAIT TOUT.

(N.° 567).

AMANS qui marchez sur les traces
Des agréables de la cour,
Ayez de l'esprit et des grâces;
Il en faut pour faire l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Pour faire un bouquet à Lucrèce,
Suffit-il de cueillir des fleurs?
Il faut encor avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout consiste, etc.

L'amant risque tout, et tout passe,
Lorsque l'on sait prendre un bon tour:
S'il est insolent avec grâce,
On fera grâce à son amour.
Tout consiste, etc.

De deux jours l'un, à ma bergère,
Je fais deux bons petits couplets,
Et ma bergère les préfère
A douze qui seraient mal faits.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Collé.

ORIGINE DU BILBOQUET.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas?* (N.° 725).

L'Amour m'en a fait l'aveu,
Je le dis à sa gloire;

C'est lui qui créa ce jeu,
Dont la fable sent un peu
L'histoire, l'histoire, l'histoire.

Vénus, un jour s'ennuya;
La cause en était claire;
Mars guerroyait loin de là,
Et son mari voulait la
Distraire, distraire, distraire.

Pour amuser son regret,
L'Amour rêve en lui-même:
« Faisons, dit-il, un hochet,
» Qui lui rappelle un sujet
» Qu'elle aime, qu'elle aime, qu'elle aime. »

Soudain, voyant près de là
Une pomme qui roule,
(Pomme que Pâris donna)
Il la perce, et dit: Voilà
Ma boule, ma boule, ma boule.

Quand il eut creusé, percé,
D'une flèche il retranche
Ce fer qui m'a tant blessé,
Puis fait, du trait émoussé,
Sa branche, sa branche, sa branche.

Un lien est important,
Pour que le tout s'accorde;
Zeste! son arc qu'il détend,
Lui fournit, au même instant,
La corde, la corde, la corde.

Il présente son bijou;
Pour l'épreuve il insiste;
O puissance du joujou!
Vénus est, du premier coup,
Moins triste, moins triste, moins triste.

Deux, trois fois, pareil effet;
Enfin, de passe en passe,
Vénus sentit net, qu'il n'est
Chagrin que le bilboquet
N'efface, n'efface, n'efface.

DIEULAFOY.

MADAME GRÉGOIRE.

Air: *C'est le gros Thomas.* (N.° 83).

C'ÉTAIT de mon temps
Que brillait madame Grégoire:
J'allais, à vingt-ans,
Dans son cabaret rire et boire;

Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun à large poitrine,
Avait là crédit sur la mine.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

D'un certain époux,
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer,
Qui n'eût voulu penser?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre!
Ah! etc.

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et, sous sa croix d'or,
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agrémens
Consultez ses amans:
Au comptoir, la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah! etc.

Des buveurs grivois,
Les femmes lui cherchaient querelle;

Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle!
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah! etc.

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était, chaque jour,
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux:
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah! etc.

Tout est bien changé.
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle prit congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas!
Sa cave et ses appas!
Long-temps encor chaque pratique
S'écria devant la boutique:
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

P. J. de Béranger.

LES MATINES DE CYTHÈRE.

(N.° 93).

CHANTONS les matines de Cythère ;
Tout ce qu'on y fait s'y fait à deux :
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

L'art d'aimer n'est rien sans l'art de plaire :
C'est de cet office une leçon ;
Et joindre le plaisir au mystère,
Des amans heureux c'est l'oraison.
Chantons les matines, etc.

Voulez-vous savoir quelle est l'antienne
Qu'on entonne en ce temple charmant ?
« Qu'importe à deux cœurs que la nuit vienne,
» Si la nuit n'amène le moment ? »
Chantons les matines, etc.

Qu'aux autels du dieu l'on porte un cierge ;
C'est à la prêtresse à l'allumer ;
Le clerc met la mèche à l'huile vierge
Que la novice y vient consommer.
Chantons les matines, etc.

Couronne-t-il un couple fidèle,
La bouche et le cœur font le serment;
Ou sa flamme n'est qu'une étincelle
Qu'allume et qu'éteint le moindre vent.
Chantons les matines, etc.

Pour voir l'autel du dieu qu'on adore,
A peine a-t-on assez de deux yeux!
Souvent le plaisir les ferme encore;
Deux amans ne l'en aiment que mieux.
Chantons les matines, etc.

L'Amour vient quand la beauté l'appelle;
Des droits du dieu la déesse instruit.
Le fuit-elle? il ne bat que d'une aile;
Mais il en a deux quand il la suit.
Chantons les matines de Cythère;
Tout ce qu'on y fait s'y fait à deux:
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

LAUJON.

MA GRAND'MÈRE.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.* (N.° 180).

MA grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait, en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite, } *Bis.*
Et le temps perdu !

Eh quoi ! maman, vous étiez tendre ?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.
Combien je regrette, etc.

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul il me plut quatre mois ;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette, etc.

Quoi! maman, deux amans ensemble!
— Oui! mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette, etc.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Maman, lui fûtes-vous fidèle?
— Oh! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette, etc.

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui; mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était pas neuve,
Le saint n'en fût pas moins fêté.
Combien je regrette, etc.

Mais, maman, vous voilà bien vieille.
— Hélas! sans doute, et c'est le mal:
Car je conserve assez d'oreille
Pour danser en mesure au bal.
Combien je regrette, etc.

Comme vous, maman, faut-il faire?
—Eh! mes petits-enfans, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

P. G. DE BÉRANGER.

MON CURÉ.

Air: *Un Chanoine de l'Auxerrois*. (N.° 581).

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présens,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois: Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chásser les loups gloutons,
Dois-je essayèr sur les moutons

Si ma houlette est bonne?
Non; mais à mon troupeau je dis:
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Les dimanches point ne défends
Les jeux à ces pauvres enfans;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simonne;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard;
Faut-il baptiser un bâtard;
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient;
Suzon et le ciel en riraient.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Monseigneur, un peu mécréant,
A maint sermon répond *néant!*

Mais que Dieu lui pardonne.
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône.
Or, la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh ! zon, zon, zon, etc.

Je préside à tous les banquets ;
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Notre évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot ;
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

LE MÊME.

LA LOGE GRILLÉE,

OU

LE PROVINCIAL AU SPECTACLE,

ANECDOTE DRAMATIQUE.

Air : *Au soin que je prends de ma gloire.* (N.° 774).

Au bruit d'une fade musique,
Qu'attristaient des vers langoureux,
Hier à l'Opéra-Comique
Je bâillais comme un bienheureux :
Un voisin me tira de peine ;
Et, grâce à lui, je distinguai
Dans une loge d'avant-scène
Un spectacle beaucoup plus gai. } *Bis.*

Malgré l'obstacle de la grille,
Je voyais un jeune homme assis
Près d'une femme, veuve ou fille ;
Ce point me semblait indécis :
Mon voisin, qu'une longue étude
Ne mettait jamais en défaut,

Jugea, d'après son attitude,
Qu'elle était femme, ou peu s'en faut.

J'avais d'abord peine à comprendre
Comment à ces chants ennuyeux
Cette belle paraissait prendre
Un intérêt prodigieux :
N'en cherchons pas plus loin la cause,
Me dis-je; dans tout ce fracas
Elle aura saisi quelque chose
Que le public n'aperçoit pas.

Mais bientôt elle manifeste
De son cœur le trouble croissant;
Son maintien, son regard, son geste
Expriment tout ce qu'elle sent :
Sur la grille sa main posée
Atteste, par son tremblement,
Que sa raison est maîtrisée
Par la force du sentiment.

De la musique sur mon âme
Voyez quel différent effet !
De plaisir le dame se pâme
Dans un duo que l'on sifflait ;
Mais tout lui plaisait, il me semble ;
Car je fus encor plus surpris,
A la fin du morceau d'ensemble,
De l'entendre demander *bis*.

Je riais de sa folle ivresse;
Mais le voisin, grand connaisseur,
Interprétait avec finesse
Tous les mouvemens de son cœur.
La grille se baisse; la dame
Paraît dans toute sa splendeur.
— Ciel! — Qu'avez-vous? C'était la femme
De mon voisin l'observateur.

De Jouy.

PIERRE ET PIERRETTE.

Air: *Mon système est d'aimer le bon vin*, ou: air *de la contredanse du Diable à quatre.* (N.º 399).

Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
De mon cœur et de mon verre;
Tit et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est l' refrain
Qui met Pierre
En train.

Du pays j'arrivais, simple et sage,
Grâce aux bonn' leçons de ma mèr' grand';
Je v'nais faire mon apprentissage;

Mais Dieu sait c' qu'à Paris on apprend!...
  Tic et tic et tac, etc.

J' voulais n'avoir jamais d'amourette;
Mais chez nous un jour Pierrette vint;
J' voulais n' boire que d' l'eau, mais Pierrette
Etait fille d'un marchand de vin.
  Tic et tic et tac, etc.

L' jour où j' la vis était un dimanche:
Elle avait un si joli maintien,
Des cheveux si noirs.... un' peau si blanche!
Deux yeux, deux...qu'sais-je? il n' lui manquait rien.
  Tic et tic et tac, etc.

Ma mèr', comm' c'était l'heure où l'on dîne,
Du dîner l'invite à prend' sa part;
Elle accepte; on m' la baill' pour voisine;
Mon cœur s' gonfle, et v'là l'bouchon qui part.
  Tic et tic et tac, etc.

Drès l' premier coup que j' trinquons ensemble,
(Ah! mon Dieu! qu' les amoureux sont sots!)
V'là ma main qui tremble, tremble, tremble,
Et mon verre qui s' brise en morceaux.
  Tic et tic et tac, etc.

Voyéz donc la jolie équipée!...
M' dit Pierrette, mais d'un air si doux...

Ma pauv' jupe est-elle assez trempée ?
Ah ! Monsieur, si ce n'était pas vous !...
  Tic et tic et tac, etc.

J' n'avions pas d' gob'lets en abondance,
Et Pierrette m' dit : Buvez dans l' mien ;
J' n'ai pas peur que vous sachiez c' que j' pense,
Car de vous je n' pense que du bien.
  Tic et tic et tac, etc.

Après l' bœuf, les lentill' et l'omelette,
On s' lève, et ma belle m' dit en d'sous :
Tout' les fois qu'vous pass'rez d'vant Pierrette,
Y aura toujours un p'tit coup pour vous.
  Tic et tic et tac, etc.

Le lend'main, encor plus chaud qu' la veille,
J' cours chez elle ; l' père était dehors,
Et Pierrette m' donne une bouteille
Dont l' vieux vin fait revenir les morts.
  Tic et tic et tac, etc.

J' la débouche ; mais bientôt le père
Nous surprend comme j' nous caressions ;
Et j' lui dis, pour arranger l'affaire :
Excusez, Monsieur, c'est que j' trinquions.
  Tic et tic et tac, etc.

Vous avez trop bu; sortez de table,
M' répond-il, en m' montrant les gross' dents.
—Quand on trinque avec un' fille aimable,
Il est permis d' se mettre un peu d'dans.
Tic et tic et tac, etc.

V'là-t-il pas qu'il veut m' mettre à la porte!...
Mais bernique; avec ça qu' j'étais gris...
J' ons payé; pourquoi vouloir que j' sorte?
—Tu n'as pas payé tout c' que t'as pris.
Tic et tic et tac, etc.

A la fin pourtant j' gagnons au large;
Parc' qu'au fond c'était vrai qu' j'avions tort;
Mais le soir je r'venons à la charge,
Et l' pèr' nous prend à trinquer encor.
Tic et tic et tac, etc.

Un coup de poing m' jet' sur Pierrette à terre;
L' pèr' sur moi tombe au même moment;
Maman passe, all' voit ça, tomb' sur l' père,
Et tout l' quartier tombe sur maman.
Tic et tic et tac, etc.

On s' bouscule, on s' cogne, on s'estropie;
C'est un r'muménage, un brouhaha!
Chaqu' homme est un lion, chaqu' femme une pie:
L'un dit qu' j'ai fait ci, l'aut' qu' j'ai fait ça.
Tic et tic et tac, etc.

L' père, après ben des cris, ben des bosses,
M' dit, m' jetant mon objet dans mes bras:
D'main j' prétends qu'on goûte l' vin d' tes noces;
Puisq' tu l'as tiré, tu le boiras.
Tic et tic et tac, etc.

N' faudra pas, morgué, deux fois nous l' dire,
Que j' répliquons tous deux en sautant:
—C' mari-là, moi, ça m' va comm' de cire,
—C'te femm'-là, moi, ça m' va comme un gant.
Tic et tic et tac, etc.

J' saute au cou d'mon biau-père et d' ma mère,
J' saute au cou d' Pierrett', qui me l' rend bien,
J' saute au cou d' tous les témoins d' l'affaire,
Et je voudrais pouvoir m' sauter au mien.
Tic et tic et tac, etc.

Drès l' lend'main on patarafe, on danse;
L' surlend'main, j' faisons encor mieux qu'ça;
L'jour d'après, c' qui s'est fait se r'commense,
Et nuit et jour, depuis c' moment-là,
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin,
Est le r'frain
De mon cœur et de mon verre,
Tic et tic et tac, et tin, tin, tin.
Est le r'frain
Qui met Pierre
En train.

DÉSAUGIERS.

LE CALENDRIER DES COCUS.

Air : *Petit bonhomme, d'où viens-tu ?* (N.° 369).

LONGUE est la liste des cocus :
Sunt cornua cum cornibus.
L'Hymen sous ses lois ne voit plus
Que nœuds mal conçus,
Plus mal tissus ;
Sunt cornua, (*bis.*)
Sunt cornua cum cornibus.

Amis, soyons-en convaincus :
Sunt cornua cum cornibus ;
Plus fiers, on les doit à Plutus ;
Friands, à Comus ;
Gais, à Momus ;
Sunt cornua, etc.

L'Hymen fronde en vain ces abus :
Sunt cornua cum cornibus ;
L'Amour lui dit : « Tes *oremus*,
» Autant de bibus ;
» *Gaudeamus ;*
» *Sunt cornua*, etc. »

Chez messieurs nos docteurs en us
Sunt cornua cum cornibus ;
Et quand madame Gorgibus
S'attache au rébus
Plus qu'au Phébus :
Sunt cornua, etc.

En dépit de feu Sabinus,
Sunt cornua cum cornibus ;
Rome, sans les Sabins vaincus
Faute de cocus,
N'existait plus.
Sunt cornua, etc.

Priam le disait à Pyrrhus :
« *Sunt cornua cum cornibus ;*
» Bon Dieu, que de pleurs répandus
» Pour un nom de plus
» Dans les cocus !...
» *Sunt cornua*, etc. »

Au brillant séjour des élus,
Sunt cornua cum cornibus ;
Les dieux s'y disent en chorus :
« Il faut des cocus ;
» Passons l'abus !
» *Sunt cornua*, etc.

Vulcain, sûr que de plus en plus
Sunt cornua cum cornibus,
Fut, dans les rets par lui tendus,
Créé par Vénus
Dieu des cocus.
Sunt cornua, etc.

Les sombres bords en sont imbus;
Sunt cornua cum cornibus;
Quel gaillard porta cet abus
Chez Pluton confus?
Pyrrithoüs.
Sunt cornua, etc.

Chez nous, vieux faiseurs de cocus,
Sunt cornua cum cornibus;
Chantons avec papa Bacchus
Nos *prêtés-rendus!*
Grâce à son jus,
Sunt cornua,
Sunt cornua,
Sunt cornua cum cornibus.

LAUJON.

MON DIEU! QU' LES..... SONT HEUREUX!

Chanson composée en sortant d'une représentation du Cocu imaginaire *de Molière.*

(N.° 192).

Mon dieu, qu' les..... sont heureux!
Quand donc le d'viendrai-je comme eux?

CHOEUR OBLIGÉ.

Mon dieu, qu' les..... sont heureux!
Quand donc le d'viendrai-je comme eux?

C'est ainsi qu', la tristess' dans l'âme,
Pierrot chantait d'un air chagrin,
En voyant l'humeur de sa femme
Et le bonheur de son voisin!...
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Au logis aucun d'eux ne reste;
Près d'ell's au lieu d' les enchaîner,
Dès qu'un bout d' soleil paraît.... zeste,
Leurs femm's vous les envoi'nt prom'ner!
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Loin d' chez eux passant la journée,
Ils s' livrent à d' joyeux ébats;

Ils ne r'viendraient qu'au bout d' l'année,
Que leurs femm's ne s'en plaindraient pas.
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Dans un' société d'importance,
Qu'avec leurs femm's ils soient admis,
C'est à qui f'ra leur connaissance!
C'est à qui s'ra de leurs amis!
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Tout's les bourses leur sont ouvertes:
C'est à qui leur voudra du bien!
Faut voir comm' leux femm's sont couvertes!
Sans qu'ça leur coût' presqu' jamais rien.
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Ils ont raison, même en justice;
Leur droit est toujours le plus clair.
Dès qu'il s'agit d' leur rend' service,
Autour d'eux chacun est en l'air.
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Faut-il à leur petite rente
Joindre un petit émolument;
Dès qu'un' p'tite place est vacante,
Leurs p'tit's femm's sont en mouvement.
Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Tout leux arrive comm' de cire :
En ménage, las d'êtr' garçons,
Veul'nt-ils êtr' pèr's, ils n'ont qu'à l' dire,
Ils ont d's enfans d' toutes les façons !
Mon dieu, qu' les..... sont heureux ! etc.

On est aux p'tits soins pour leur plaire :
Pour peu qu'ils n'arriv'nt pas trop tôt,
Le soir ils trouv'nt, pour l'ordinaire,
L' souper tout prêt, le lit tout chaud.
Mon dieu, qu' les..... sont heureux ! etc.

Enfin, pendant leur existence,
Leurs femm's ont l'air d'les adorer,
Et ne r'gard'nt point z'à la dépense
Quand vient l' moment d' les enterrer !

CHOEUR.

Mon dieu, qu' les..... sont heureux !
Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

DE ROUGEMONT.

CHANSONS
BURLESQUES ET POISSARDES.

ORPHÉE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie* (N.° 512).

Pour ravoir sa femme Euridice,
Orphée aux enfers s'en alla :
Est-il si bizarre caprice
Dont on s'étonne après cela ?

Puisqu'une impertinente flamme,
Pour nous troubler l'a fait venir,
Dit Pluton, rendez-lui sa femme ;
On ne saurait mieux le punir.

En vertu de mon indulgence,
Bientôt, puisqu'il le veut ainsi,
Il sera damné par avance,
Et peut-être un peu plus qu'ici.

Rendez-lui donc sa demoiselle,
Qui le suivra sans dire mot ;
Mais s'il tourne les yeux sur elle,
Qu'on me la refourre au cachot.

Ah! si des femmes incommodes
Des tours de tête délivraient,
Que de maris, comme Pagodes,
Incessamment la tourneraient!

L'ordre est suivi; mais cette fête
Se termine en tristes regrets;
Orphée ayant tourné la tête,
Redevient veuf sur nouveaux frais.

Vaine et légère comme un songe,
Qu'un dormeur prend pour vérité,
L'ombre gémit, et se replonge
Dans l'éternelle obscurité.

L'époux, qui la voit disparaître,
Se livre à son mortel ennui,
Incapable de reconnaître
Le bien qu'on lui fait malgré lui.

L'enfer, à ses plaintes touchantes,
Cessant de se laisser charmer,
Dans la Thrace, par les bacchantes
Il s'en va se faire assommer.

SENECÉ.

HISTOIRE DE M.lle MANON.

(N.o 498).

Qui veut savoir l'histoire entière
De man'selle Manon, la couturière,
Et de monsieu' son cher amant,
Qui l'aimait zamicablement?

Ce jeune homm'ci, t'un beau dimanche,
Qu'il buvait son d'mi-stier à la Croix-blanche,
Fut accueilli par des fareaux,
Qui racol' zen magnièr' de crocs.

L'un d'eux l'y dit: Voulez-vous boire
A la santé d'un roi couvert de gloire?
A sa santé, dit-y : zoui-dà ;
Y mérite ben c'-t'honneur-là.

Y n'eut pas plutôt dit la chose,
Qu'un racoleur dix écus l'y propose;
En lui disant en abrégé,
Qu'avec eux t'il est zengagé.

Oh ! c'n'est pas comm'ça qu'on z'engage,
Répond le jeun' garçon, faisant tapage;

Y au guet! y au guet! y au guet! y au guet!
Le guet vient pour savoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire,
L'guet les mène tretous cheux l' commissaire,
Qui condamne l' jeune garçon
D'aller faire un tour z'en prison.

Ah! voyez t'un peu l'injustice
De ces messieurs les gens de la justice!
Y vous jugeont sans jugement,
Sans savoir l'queul qu'est l'innocent.

Sachant cela, Manon s'habille,
S'en va tout droit de cheux monsieu' d'Marville,
Pour lui raconter, zen pleurant,
Le malheur de son accident.

Monsieu' l'lieutenant de police,
Soit par raison d'État, soit par malice,
Dit: Man'sell', quoiqu'vous parlez bien,
Vot' serviteur, vous n'aurez rien.

Là-d'ssus, ç'te pauvre chère amante
Pleure encore un p'tit brin, pour qu' ça le tente;
Mais voyant qu' ça n'opérait pas,
Pour la cour, all' part de ce pas.

A Fontainebleau zelle arrive,
Quasi presque toute aussi mort' que vive,
S' jette au cou de monsieu' d'Vill'roi,
Qu'alle prit d'abord pour le roi.

Monsieu, vot' sarvante.... j'suis l'vôtre;
C' n'est pas moi qu'est l' roi, dit-il; c'est un autre.
Mon enfant, t'nez, l' v'là tout-là bas....
Ah! monsieu', je l' vois; n'bougez pas.

Sire, excusez si j' vous dérange;
Mais c'est que je ne dors, ni n' bois, ni n' mange,
Du depuis que l'amant que j'ai,
Sur vot' respect, est zengagé.

On z' a forcé sa signature
De signer un papier plein d'écriture;
Il ne serait point zenrôlé,
Si on ne l'avait pas violé.

Le roi, qu'est la justice même,
Dit: Vous méritez qu' vot amant vous aime;
Puis lui fit donner cent écus,
Et le congé par là-dessus.

Ah! dit-elle, roi trop propice!
S'il y avait queuqu' chose pour vot' sarvice,
Je pourrions nous employer, dà....
L' roi dit qui n' voulait rien pour ça.

De Paris regagnant la ville,
Elle reva de cheux monsieu' d' Marville :
M' faut mon amant, rendez-le-moi;
T'nez, lisez; v'là l'ordre du roi.

Il est trop tard, mademoiselle :
Quand il s'rait encor plus tard, l'y dit-elle,
M' faut mon amant, je l' veut avoir,
Non pas demain, mais drès ce soir.

L' magistrat voyant ben que ç' tordre
Allait l'y donner du fil à retordre,
Fit venir le jeune garçon,
Et puis le remit à Manon.

Vous jugez comme ils s'embrassirent,
Et puis ensuite comme ils s'épousirent !
Et l'on entend dire en tout lieu,
Qu' c'est un p'tit ménage de Dieu.

MORALITÉ.

Filles qui faites les fringantes,
Parmi vous trouve-t-on de telles amantes ?
Profitez de cette leçon,
Vous aurez le sort de Manon.

VADÉ.

PLAINTES GRIVOISES.

(N.° 120).

DANS les Gardes-Françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle (1)
C'est le plus scélérat,
Pour une péronnelle
Le gueux m'a plantée là.

Se découvrant sans feinte,
A la Courtille un jour,
Il grelottait de crainte,
Quoiqu'il brûlât d'amour :
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse,
Et ne lui cachai rien.

Il me jurait sans cesse
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas! sur sa promesse
J'approuvai ses amours :

(1) Compagnie d'élite.

De toute sa tendresse
Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse
Il s'rendit le vainqueur.

Quoi! fallait-il me rendre
Pour cet amant ingrat?
J'avais le cœur trop tendre
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière,
Puisqu'il me laisse là;
Je serai plus altière,
Et n'aimerai comm' çà.

Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc,
Et, comme un capitaine,
La tocante d'argent (1),
Le fin bas d'écarlate
A côte de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs toute inondée
Je remplis mon baquet;

(1) La montre.

Je suis abandonnée;
Mais ce n'est pas le pis;
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet;
Il retournait ma poche
Sans me laisser un sou;
Ce n'est pas par reproche,
Mais il m'a mangé tout.

La nuit, quand je sommeille,
J'embrasse mon coquin;
Mais le plaisir m'éveille,
Tenant mon traversin.
La chance est bien tournée;
A présent c'est Gatin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ton épée tranchante
Perce mon tendre cœur;
Egorge ton amante,
Ou rends-lui son honneur:

Le passé n'est qu'un songe,
Une fadaise, un rien;
J'y passerai l'éponge,
Viens rentrer dans ton bien.

Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,
Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin :
J'étais pour lui trop bonne
De souffrir ses amours;
Et, puisqu'il m'abandonne,
Je le fuirai toujours.

J'étais parfois trop bête
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête-à-tête
Manger mon saint-frusquin;
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront
Que je suis brave fille
Qui ne veux point d'affront.

RÉPONSE.

Comment de ma constance,
Malgré tous mes discours,
T'avais de la doutance,
Ma Babet, mes amours?

Ignorais-tu, cruelle,
Qu'un regard de tes yeux
Etait une étincelle
Qui rallumait mes feux ?

A Madelon la Frique
Si j'ai promis ma foi,
Ce n'était que par pique
Que j'avais contre toi ;
Songe bien qu'à la porte
Tu m'as mis rudement,
Me disant que je sorte
De ton appartement.

Pour un amant sensible
C'était un vilain tour ;
Moi qui suis susceptible
D'un véritable amour,
Je me dis à moi-même :
Babet ne t'aime plus ;
Faisons-en donc de même,
Puisque je suis exclus.

Ta fille de journée,
Voyant mon désespoir,
Me dit, toute attristée :
Ce trait est par trop noir ;

Ma maîtresse est donc folle ?
De son emportement
Viens que je te console ;
Tu seras mon amant.

Respirant la vengeance,
J'acceptai le parti ;
Faute d'expérience,
Je me croyais guéri ;
Mais, hélas ! ce qu'on aime
Toujours on doit l'aimer ;
Fût-ce le diable même,
Jamais ne faut changer.

Tu me fais un reproche
Qui me fâche bien fort ;
Si j'ai vidé ta poche,
Rompu ton coffre-fort,
Ton coulant, ta branlante,
Je te les ai rendus ;
Et ta petite rente
Elle est à fonds perdus.

Connaissant ma tendresse,
T'oses me proposer
D'égorger ma maîtresse
Ou bien de l'adorer :

Peux-tu douter, cruelle,
Du cœur de ton amant?
Que le tien soit fidèle,
Le mien sera constant.

Mais on vient de m'apprendre
Qu'un certain racolleur,
Contrefaisant le tendre,
M'avait ravi ton cœur;
Qu'il te conte fleurette,
Qu'on le voit sur le port
Baiser ta gorgerette;
Ma Babet, c'est bien fort.

S'il t'a donné sa pipe
Et prêté son briquet,
Je crains bien qu'il ne gripe
Ton linge et ton baquet:
Alors, dans ta tendresse,
T'aurais beau fair' des yeux;
Je te dirais: Traîtresse!
Porte à d'autres tes feux.

Souviens-toi bien, ma reine,
Qu'un simple amusement
Fait souvent plus de peine
Qu'un tendre engagement:

De ses amans le nombre
Quand fille veut grossir,
C'est s'attacher à l'ombre
Pour laisser le plaisir.

Oubliant mes fredaines,
Tu m'offres le pardon;
J'en fais autant des tiennes,
Baise-moi, Babichon:
Je reprends l'héritage
Que m'a donné ton cœur;
Mais le moindre partage
Troublerait mon bonheur.

La première de ces Chansons est attribuée à VOLTAIRE.

La réponse est de DORNEVAL.

SUR LE FAMEUX LA PALISSE.

(N.° 692).

MESSIEURS, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?
Il pourra vous réjouir....
Pourvu qu'il vous divertisse.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil....
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talens divers ;
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers....
Qu'il n'écrivait pas en prose.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle ;
Et jamais, lorsqu'il buvait,...
Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

On raconte que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses pistolets....
Quand il n'avait pas de poudre.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire :
S'il eût été condamné....
Il eût perdu son affaire.

Il se plaisait au bateau;
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau....
A moins qu'il n'allât par terre.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi....
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le minaudèrent;
Et c'est là qu'il se fit voir....
A ceux qui le regardèrent.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire;
Et lorsqu'il était vainqueur....
Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle :
On croit, puisqu'il en est mort...
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas....
Fut le dernier de sa vie.

LAMONNOYE.

IDRIS,

OU

LA MATRONE GAULOISE. (1)

Air : *N'est-il, amour, sous ton empire.* (N.° 966).

Cruelle mort! loin de me *poindre*,
J'attends tes coups :
Trop tôt ne saurais me rejoindre
A mon époux.
Est-il, pour veuve infortunée,
Espoir plus beau?
Viens, et finis ma destinée
Sur son tombeau!...

Ainsi, seule, dans les ténèbres,
La jeune *Idris*,
Poussait, jadis, des cris funèbres,
Près de Paris.

(1) Ce sujet de *la Matrone gauloise*, qui vaut au moins celle d'*Ephèse*, est tiré d'un conte ou fabliau du douzième siècle, (n.° 7615 des Manuscrits de la Bibliothèque du roi) temps où *Pétrone* n'était pas encore connu en France.

Un paladin qui, d'aventure,
Passait par-là,
Attendri des maux qu'elle endure,
Là s'arrêta.

Bientôt la matinale Aurore,
Du haut des cieux,
Sur la campagne qu'elle dore,
Epand ses feux.
Lindor voit, sur la terre dure,
Sous un cyprès,
Le plus bel objet que nature
Forma jamais.

De quel coup son âme est férue !...
Cheveux épars,
Robe en désarroi, gorge nue,
Mourans regards.
Mourans regards, ou trait qui blesse
Brille pourtant !...
Pour âme ouverte à la tendresse,
En faut-il tant ?

Quel cœur (dit-il), quel cœur barbare
Ne la plaindrait ?
Quel œil, voyant beauté si rare,
Ne l'aimerait ?...

Au dieu dont l'ardeur me transporte,
Ayons recours...
Mais puis-je la tromper?... N'importe,
Sauvons ses jours.

Il part, et se livrant au zèle
Qu'il veut cacher,
Tout côte à côte de la belle,
Va se coucher.
Là, pour mieux lui peindre sa peine,
Que par des mots,
Lindor fait retentir la plaine
De ses sanglots.

Idris, qu'avait tout occupée
Son sort affreux,
De si tristes accens frappée,
Ouvre les yeux...
Pourquoi, toujours le mal d'un autre,
Pénible à voir,
De nous faire oublier le nôtre
A-t-il pouvoir?

Trop malheureuse pour rien craindre,
L'aimable *Idris*,
Qui si haut voit *Lindor* se plaindre,
Suspend ses cris

Un désir curieux la presse....
Pour quels malheurs
L'infortuné qui l'intéresse
Est-il en pleurs ?

Las ! hélas ! (lui dit-il) madame,
Qu'exigez-vous ?
Ah ! j'ai perdu. — Qui donc ? — Ma femme ! —
Moi, mon époux ! —
Madame, un trait affreux m'accable
Dans mes ennuis.
Du moins vous n'êtes point coupable...
Moi, je le suis ! —

Quoi, cruel ! quoi ! ta main traîtresse,
Par un forfait... —
Non !... ma trop brûlante tendresse
Seule a tout fait. —
Ta tendresse ? — Oui, je le jure
Par vos appas !...
Et toute femme qui l'endure,
N'y survit pas. —

Viens !... La mort qu'en vain je provoque
Sur ce tombeau,
Fuit le malheureux qui l'invoque :
Sois mon bourreau:

Viens te noircir d'un nouveau crime...
Qu'*Idris*, hélas!
De son amour tendre victime,
Meure en tes bras!

DE LA PLACE.

SAINT-ROCH.

(N.° 736).

APPROCHEZ-VOUS, et que chacun écoute
Sur un vieux saint un cantique nouveau :
Le ton badin conviendrait mal sans doute
Sur un sujet et si noble et si beau :
Sur un air tendre
Faisons entendre
Comme à Saint-Roch
Le paradis fut hoc.

Ce fut d'un gros, grand, large et long village
Que notre saint se trouva né natif;
De quatorze ans à peine avait-il l'âge,
Qu'à Satanas il se montra rétif:
Le diable insiste,
Le saint persiste,
Et le lutin
Y perdit son latin.

Un pauvre un jour lui demanda l'aumône,
Transi de froid, car il gelait alors;
Soudain Saint-Roch se dépouille et lui donne
Manteau, culotte et veste et juste-au-corps,
Puis dans l'église
Fut en chemise,
Dont le devant
Flottait au gré du vent.

Il soufflait fort, et la bise était froide :
Cette bonne œuvre allait lui coûter cher;
Voilà Saint-Roch, tout transi, quasi roide,
Quoiqu'il fût dur du côté de la chair :
Mainte canaille,
Sotte marmaille,
Le honnissait
Et le vilipendait.

Son cher papa, le voyant de la sorte,
A coup de canne accueilla ce cher fils.
Saint-Roch lui dit : Le diable vous emporte!
Pour Dieu j'ai fait présent de mes habits.
Ils sont, je gage,
Peut-être en gage,
Dit le papa;
Mais nous allons voir ça.

Saint-Roch voyant qu'il était difficile
De vivre là comme doit un chrétien,

Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois s'enfuit avec son chien.
À leur substance
La providence
Prenait le soin
De fournir au besoin.

Monsieur son chien, élevé pour la chasse,
Le long du jour giboyait dans les bois;
Son caudebec leur tenait lieu de tasse;
De son bâton il abattait des noix;
Mais une peste,
De ses jours, zeste!
Trancha le fil
Par un venin subtil.

Saint-Roch, sentant venir sa dernière heure,
Dit d'un grand cœur son dernier *Oremus;*
Et puis adieu; mon pauvre chien demeure,
Car pour ton maître il dit son *In manus*.
Exempt de blâme,
Il rendit l'âme
En bon chrétien
Dans les bras de son chien.

Le fond de cette complainte est de Gallet; elle n'a été que retouchée par Vadé.

L'AMANT GRENADIER.

(N.° 22).

MALGRÉ la bataille
Qu'on donne demain,
Ça, faisons ripaille,
Charmante Catin;
Attendant la gloire,
Goûtons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps-de-garde
Je te fais planter;
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux.

Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogome
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet;
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule,
Dans le régiment,
Qu'ait le brûlé-gueule
De son cher amant.

Ah! retiens tes larmes!
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin.
Mais quoi! de nos bandes
J'entends les tambours....
Gloire, tu commandes,
Adieu mes amours!

COLLÉ.

LES PETITS COMMERCES D'UNE FILLE HONNÊTE.

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.* (N.° 507).

A peine avions-je atteint nos quinze ans,
Que l'on nous fit bouqu'tière ;
J'vendions des bouquets dans le printemps
Tout' la journé' z'entière.
C' commerce déplut à mon amant ;
Et, ma foi, ce n'était pas sans causes :
Quand on offre ses fleurs au passant,
Comment garder ses roses ?

Cherchant z'un commerce plus certain,
Pour vendre du laitage
J'allions nous étaler le matin
Dans l' chemin du passage :
Su' not' lait z'un chacun gendarmé
Se disait tout en nous j'tant la pierre :
« On voit ben que l'on a zécrêmé
» Le lait de la laitière. »

Après ça j'ons vendu du poisson
Quand j'avions des carêmes.

Les pêcheux m'apportiont sans façon
  Leu marchandise eux-mêmes :
Mais m' trouvant moins d'effet que d' babil,
D' m'en fournir aujourd'hui ça l' zempêche ;
D'puis qu' j'ons donné du *poisson d'avril*,
  C' n'est plus pour nous qu'on pêche.

J'ons encore changé d' profession,
  Et, sans besoin d'enseignes,
J'annoncions des marrons de Lyon
  En vendant des châtaignes :
Mais j'ons vu que l'on passe en effet
Pour un' fille qui tombe des nues
Quand le p'tit commerce que l'on fait
  Se fait au coin des rues.

Dans c' monde enfin chacun fait c' qu'i' peut,
  Et souvent je m' promène
En criant : V'là l' plaisir ; qu'est-c' qu'en veut?
  Et jamais je n'étrenne :
D' gagner quéqu' sous fillett' a l' désir ;
Par malheur c'est qu'all' n' veut pas entendre
Que l' moyen d' dégoûter du plaisir,
  C'est de vouloir le vendre.

D'puis qu' la barque commence à donner
  Je m' sis fait z'écaillère ;
J' vois qu' partout z'on m'attend pour dîner,
  Et j'avou' qu' j'en sis fière :

Mais c' qui m'fâch', c'est qu'on est fill' d'honneur,
Et qu' chacun porte atteinte à mes titres,
En assurant que j'ouvre mon cœur
Plus souvent que mes huîtres.

DEMAUTORT.

LE NOUVEAU MARIÉ.

Air : *Enfin, v'là donc qu'est baclé.* (N.° 505).

ENFIN, me v'là donc zinscrit
Au grand livre d' l'hyménée!
Gnapu za r'culer, c'est dit;
A Manon, ma main zest donnée,
Et j'sis l'mari d'un vrai bijou,
Qu'est la fin' fleur du Gros-Caillou. (*bis.*)

Un jour que j'étions gaîment
Zen ribote à l'*Aventure*,
J'avisis c'tendron charmant,
Qui vous dansait... comme un' peinture,
Si ben que c'damné d'Curpidon
Tout droit au cœur m'fit un lardon. (*bis.*)

Pour danser l' fin menuet,
Poliment moi j'vous la prie;

On nous admire, et ça fait
Plaisir à tout' la compagnie;
Puis j'vous attrape un p'tit baiser,
Qu'all' fait semblant de me r'fuser. (*bis.*)

Comm' j'étais un p'tit brin d'dans,
J'voulus chiffonner ses nipes;
D'un soufflet, all' m'cass' trois dents;
J'sentis qu'alle avait des principes;
Et je m'dis, tout en crachant l'sang:
« C'te fill'-là m'irait comme un gant. » (*bis.*)

Frappé de c'début touchant,
J'étais resté bouche close,
Quand Manon m'dit tendrement:
« Eh! quoi! monsieur, vous v'là tout chose!
» Apprenez, zingrat! qu'un soufflet
» N'peut s'donner qu'à que'zun qui plaît. » (*bis.*)

« Ah! mam'zell', que c'mot zest doux!
» V'là qui m'désenfle la joue. »
« R'menez-moi, dit-ell', cheux nous,
» Ça vaudra mieux que d'fair' la moue;
» A présent qu'vous v'là mon amant,
» N'vous avisez pas d'fair' l'enfant. » (*bis.*)

J'la r'conduisis t'en effet;
Et, d'après c'te p'tit' manœuvre,

J'en avons tant dit, tant fait,
Que l'surlend'main, bon jour, bonne œuvre,
Cadet-gros-Nez, l'municipal,
Nous a baclé l'nœud conjugal. (*bis.*)

V'là trois jours que j'suis t'heureux
Zau gré de mon espérance;
Sur pus de vingt amoureux
J'ons obtenu la perférence;
C'est ben doux d'épouser l'premier
C'tella qu'chérit tout un quartier. (*bis.*)

J. B. Radet.

LUCRÈCE ET TARQUIN,

OU

C'EST TROP FORT!

Air: *Du haut en bas.* (N.° 155).

Ah! c'est trop fort!
Disait au fier Tarquin Lucrèce;
Ah! c'est trop fort!
D'où vient cet amoureux transport?
D'une main il me tient, me presse,
Et l'autre.... quelle hardiesse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Disait toujours dame Lucrèce;
Ah! c'est trop fort!
Elle égratigne, crie et mord:
Mais, sans écouter la princesse,
Très-vivement Tarquin caresse.
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Dit-elle, en tombant en faiblesse;
Ah! c'est trop fort!
Je fais un inutile effort.
O providence vengeresse!
A le punir quelle paresse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
S'écria-t-elle avec ivresse!
Ah! c'est trop fort!
Où donc est-il? il fuit, il sort!
Il va se vanter que Lucrèce
Vient de céder à sa tendresse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Tarquin, quelle scélératesse!
Ah! c'est trop fort!
Donnons-nous bien vîte la mort:

L'honneur le veut, et le temps presse;
J'en ai regret, et le confesse.
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Dit en sanglotant la princesse;
Ah! c'est trop fort!
Et quoique je n'aie aucun tort,
Pour mieux vous prouver ma sagesse,
D'outre en outre perçons Lucrèce.
Ah! c'est trop fort!

DESPRÉAUX.

L'AUTEUR TOMBÉ,

Anecdote du dixneuvième sièque, en style du tant, qui fait ben voir ce que c'est que de nous, et qui prouve que, sous vent, quand on chiffle eune pièce, ce n'est pas de sa faute.

Air: *Queu qui veut savoir l'histoire de Manon-Giroux.* (N.° 634).

C'QUI m'amus' dans un pestaque,
C' n'est pas l'z accidens.

Un soir j'entre sans ostaque,
Et j'dis : Me v'là d'dans!
J' fus ben heureux, sur mon âme!
D' m'être un peu pressé;
On donnait z'un nouveau drame;
J' fus le premier placé!

Tout d'un coup, v'là l' mond' qui q'mence
A v'nir p'tit à p'tit;
A m'sur' que la pièce avance,
La salle s'garnit;
Et si l' drame avait pu faire
Rout' jusqu'à la fin,
J' crois qu'on aurait vu l' parterre
Pus d'à moquié plein!

L'acteur jur' qu'il est fidèle;
J' m'en souviens t'encor;
Sus c' mot-là, moi, je m' rappelle
Mon fidèl' Castor.
Qu'est dev'nu c' pauvre caniche?
J'étais tavec lui!
Y en m'écoutant lir' l'affiche,
P'têt' qu'y s'est enfui.

Je l'appelle à ma magnère,
En chifflant trois coups;
Autour de moi dans l' parterre,
V'là qu'y chifflont tous;

Et d'apaiser c't' escandale,
  Y gneut pas moyen;
Semblait qu' chacun, dans la salle,
  Zeût perdu son chien!

L'auteur vient, m' saute à la gorge,
  Y m' pince le chifflet;
Moi, plus César qu'un saint George,
  J' li prête un soufflet:
Il a beau faire, y suscombe:
  V'là mon homm' flambé,
Zet v'là tout' la salle qui tombe
  Sur l'auteur tombé.

RÉFLEXION MORALE.

Z'on disait qu' c'était facile
  D'avoir des succès;
Ç'a fait qu' j'ai fait zun vaud'ville
  Pour cheux les Français:
Je me r'pens ben d' mon ardiesse!
  Pour dieu! citoyens,
Quand vous viendrez voir ma pièce,
  N'pardez pas vos chiens!

ARMAND-GOUFFÉ.

LE VAINQUEUR DE BERG-OP-ZOOM.

(N.° 990).

C'tila qu'a pincé Berg-op-Zoom,
C'tila qu'a pincé Berg-op-Zoom,
Est un vrai moule à Tédéon,
Est un vrai moule à Tédéon :
Vantez qu' c'est un fier vivant, pisque,
Pour vaincre, il se fichait du risque.

Spinola, près de Lovendal, (*bis.*)
N'est, morgué, qu'un zéro de bal. (*bis.*)
L'un mollit devant la pucelle;
L'autre entre, et fait son lit cheuz elle.

Tien! sarpegué! rien que son nom, (*bis.*)
Fit autant d'effet que l' canon: (*bis.*)
C'est qu' dans c'te famill'-là, l'ouvrage
Est l' pus fort de leur héritage.

Le roi qu'a vraiment l' cœur royal, (*bis.*)
Tout d' suit' vous l'a fait maréchal: (*bis.*)
Dam', vis-à-vis un roi qui pense,
Le mérite a d' la récompense.

J'n'ai rien ; mais c'est assez pour moi, (*bis.*)
Qu'un seul regard de notre roi. (*bis.*)
Quand l' soleil donne sur une plante,
Ses rayons la rendent vivante.

Dans c'te chanson gn'y a guer' d'esprit;
Dans c'te chanson gn'y a guer' d'esprit;
Mais le cœur sait bien ce qu'il dit;
Mais le cœur sait bien ce qu'il dit;
Et pis souvent, tel qui nous gouaille,
En biau styl' ne dit rien qui vaille.

VADÉ.

HISTOIRE DE MANON-GIROUX.

(No. 634).

Queu qui veut savoir l'histoire
De Manon-Giroux ?
J' l'ons encor dans la mémoire;
Y accoutez tretoux :
All' n'est pas guère à sa gloire;
Mais, dam', voyez-vous,
C'est qu' quand on z'aim' tant à boire,
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la maquière,
  Faut savoir d'abord,
Qu'alle a fait long-temps la fière,
  Le soir, sur le port :
Les messieux de not' barrière,
  D'sous l' bras la pressant,
Alle en avait par-darrière,
  Et pis par-devant.

Bachot de la Garnouillère
  S' croyait son futur ;
On l'avait fait son compère
  Pour qu' ça fût pus sûr :
Manon, faisant d' la z'hupée,
  Comm' quand on z'a d' quoi,
Dit : Il m' faut un homm' d'épée ;
  N' pensez plut à moi.

Bachot, de la préférence
  Piqué comme un chien,
Pour afin d'avoir vengeance,
  Fait semblant de rien :
Man'zelle, n'y a pas d' réplique,
  Dit-il ; mais demain
Quittons-nous, comm' ça s' pratique,
  Le verre à la main.

Ah ! vraiment, messieux, c'est juste :
  Drès demain c'est fait.

Man'zelle Giroux s'ajuste,
  Met son mantelet :
Bachot y tout s'endimanche,
  Prenant Cornichon ;
Tous trois vont casser l'éclanche
  Y au premier bouchon.

V'là qu' pendant qu' Manon chopine,
  Cornichon qui part ;
Vers les commis s'achemine,
  Tout comme un mouchart :
Gna, dit-il, une marchande,
  Messieux, t'ici près ;
Alle a de la contrebande
  Tout plein des paquets.

Bachot, varsant à sa belle
  Toujours queuques coups,
S'amuse à la bagatelle
  Autour des genoux.
D'abord son œil alle roule ;
  Dam', lui qui voit ça,
Dit : Sur vot' respect, ma poule,
  Faut passer par-là.

Alle en avait sa cornette
  Encor de travers ;
V'là les commis en cad'nette,
  Et zen habits verts :

Tout un chacun de surprise
  Tumbit de son haut,
De voir Manon-Giroux grise;
  C' qu'est un grand défaut.

Quoi! c'est vous, mademoiselle,
  Dit l'un d' ces messieux;
Yament vot' partie est belle!
  Fi! qu' ça est zhonteux!
Est-ce ainsi qu'on se comporte?
  C'est bon t'à savoir:
Puis tous ils gagnont la porte,
  Lui fichant l' bonsoir.

LA MORALE.

Vous que cet exemple touche,
  Ça vous fait ben voir
Que fille qu'est sur sa bouche
  Manque à son devoir;
Et, par cette historiette,
  On s'est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on pette
  Plus haut que le cu.

VADÉ.

PORTRAIT DE M.LLE MARGOT,

LA REMPAILLEUSE;

PAR SON CHER AMANT DUBELAIR,

PEINTRE-DOREUR.

Air : *Ça n'devait pas finir comme ça.* (N.° 68).

A ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut. (*bis.*)
Pour commencer par sa chev'lure,
Ah ! dam' ! les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont !
Et s'ils étaient moins roug' qu'ils n'sont....
Ah ! mon dieu ! (*bis*) mon dieu ! qu'c'est dommage !
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut. (*bis.*)

C'est-y sa peau qu'il faut vous peindre ?
Jarni ! quand all' l'aurait fait teindre,
Ell' n' l'aurait pas plus blanche qu'ell' n' l'a,
Sauf queuqu' rousseurs par-ci par-là.

Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut.

Pour les yeux, personne, j'm'en pique,
N'est dans l'cas d'ly faire la nique;
Drès qu' sur vous son œil droit est l'vé,
Vous r'grettez que l' gauche soit crevé....
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Son nez vous a certain' tournure
Qui r'lèv' joliment sa figure;
Et, quoiqu'il descende un peu bas,
Si son menton ne l' frisait pas....
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

C' qu'elle a d' superbe, c'est la bouche;
Queu plaisir quand la mienne y touche!

Ça m' met l'esprit tout à l'envers;
Queuq'z'uns diront qu'elle est d' travers.
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Ses dents, faut les voir pour y croire!
Jarni! c'est d' la perle et d' l'ivoire.
Quand ell' m' les montre, j' sis heureux;
Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu' deux!
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

D' la beauté d' son sein rien n'approche;
C'est dur comm' neige et blanc comm' roche,
Ça m' fait l'effet de deux soleils;
S'ils étaient tant seul'ment pareils....
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Pour c' qu'est d' la souplesse d' sa taille,
Gn'a point d'anguille qui la vaille;
Vous penseriez qu'elle n'a point d'os;
Et sans l' malheur qu'elle a sur l' dos....
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ses jambes sont un' aut' paire d' manches:
Ah! dam'! faut les voir les dimanches....
Ell' dans' pu pir' qu' la Camargot;
Et si c' n'est qu'ell' cloch' d'un ergot;
Ah! mon dieu! (*bis*) mon dieu! qu'c'est dommage!
Mais à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Sur l' portrait que j' venons d' vous faire,
P'têt' vous direz qu' ma parsonnière,
Du haut en bas, n'est qu'un' guenon.
J'sis trop poli pour vous dir' non;
Mais conv'nez, (*bis*) conv'nez qu'c'est dommage!
  Car à ça près, j'gage
    Qu'à ma Margot,
    Du bas en haut,
Vous n' trouveriez pas un défaut.

DÉSAUGIERS.

ROMANCE

DE JÉRÔME L'ÉVEILLÉ A MADEMOISELLE JAVOTTE DUFORT, MARCHANDE AUPRÈS DES INNOCENS.

Air : *O ma tendre Musette!* (N.° 417).

O MA tendre Javotte!
Depuis que j'te connais,
J' vois l'Amour dans ta hotte,
Au lieu d' voir des panais;
Dans l'extase où me plonge
L'excès de mon amour,
La nuit j' te trouve en songe
Plus belle que le jour.

Vois combien je suis tendre!
Combien c'est dur pour moi!
J' crois te voir et t'entendre,
Quand je suis loin de toi.
Quand je te sais absente,
J'admire tes appas!
Enfin, ta voix m'enchante
Quand tu ne parles pas.

Si j' vas sécher mes larmes
Au cabaret voisin,
Je vois encor tes charmes
Dans la couleur du vin;
A Bacchus je me livre;
Mais... c'est-il pas un tour!
Quand de vin je suis ivre,
J'me crois ivre d'amour.

Epous'-moi, j'te l' propose;
Pas d' discours superflus.
Tu n'as rien?... c'est peu d' chose,
Puisque j' n'ai rien non plus;
Ma main, à c' qu'il me semble,
N'est point z'à dédaigner;
En nous mettant ensemble,
J'avons tout à gagner.

ARMAND-GOUFFÉ.

ÇA VOUS VA-T-IL BIEN ?
ÇA N' VOUS BLESSE-T-I' PAS ?

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.* (N.° 63).

Amis, il est un refrain
Qu'à chanter tout l' mond' s'accorde,
Et qu' déjà plus d'un crin-crin
A fait ronfler sur sa corde :
Prom'nez-vous boul'vart Saint-Martin,
A la halle aux cuirs, au quartier d'Antin,
Sur la place de la Concorde,
Et vous entendrez chanter à chaq' pas :
Ça vous va-t-i' ben ? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben ? ça n' vous bless'-t-i' pas ?

Pierrot s'est fait financier,
Et chang' d'habit et d' chaussure ;
L' sabot fait place au soulier,
L' frac remplac' la veste d' bure..
Quand ils viennent r'quinquer l' seigneur,
Faut voir l' cordonnier, faut voir le tailleur,
Riant sous cape d' sa tournure,
D'mander à Pierrot d'un air d'embarras :
Ça vous va-t-i' ben ? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben ? ça n' vous bless'-t-i' pas ?

Rose, en dépit d' son époux,
A ses amours n' met pus d' bornes:
L' cher homme en porte, entre nous,
Une d' pus que les licornes.
Comm' je ris, quand j' vois l' chapelier,
Sur l' front du mari, d'un air minaudier,
Plaçant l' fin castor à trois cornes,
En vous l'enfonçant, l'y chanter tout bas:
Ça vous va-t-i' ben? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben? ça n' vous bless'-t-i' pas?

A c' matin deux fournisseurs
Qu'avaient un' ben bonn' mémoire,
D'vant un tas de spectateurs
S' traitaient!... faut l' voir pour y croire:
L'un disait: Toi, *t'est* un voleur;
L'aut': T'es un fripon, t'es un escroqueur:
Pendant tout c' temps-là, l'auditoire
S' contentait d' chanter, en s' croisant les bras:
Ça vous va-t-i' ben? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben? ça n' vous bless'-t-i' pas?

A l'Institut qu' j'aime à voir
L' dernier v'nu louer chaqu' confrère!
C'est des prodiges d' savoir!
C'est des Corneill', des Molière!
En r'mercîmens chacun s' confond!...
Puis au nouveau v'nu l' président répond:

Si j' suis Boileau, *t'est* un Voltaire;
Et l' public malin fredonne tout bas:
Ça vous va-t-i' ben? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben? ça n' vous bless'-t-i' pas?

A la noce d' Jeanneton,
Après qu'elle eut fait bombance,
Ell' voulut tâter, dit-on,
D'un p'tit bout... de contredanse...
D'un coup d'œil all' allum' Cadet;
Mon homme se r'dresse, et tend le jarret!...
Avec sa femme il entre en danse...
En ayant le soin d' l'y dire à chaqu' pas:
Ça vous va-t-i' ben? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben? ça n' vous bless'-t-i' pas?

C'te nuit, pour prendre un calmant,
J' cours chez mon apothicaire:
On m' dit qu'il est pour l' moment
Occupé sur le derrière.
Je grimpe à son appartement;
Je l' vois ag'nouillé ben tranquillement;
J'aurais cru qu'il f'sait sa prière,
S'il n'avait sur l' champ marmoté tout bas:
Ça vous va-t-i' ben? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben? ça n' vous bless'-t-i' pas?

Comblé de biens et d'honneur,
Mais s' plaignant d' n'en avoir guère,

30*

Hier mourut un sénateur
Qui n'avait pus rien à faire.
Ses amis disaient : Queu malheur !
Ses pauvres parens disaient : Queu bonheur !
L' menuisier qui clouait sa bière,
Pour tout *libera* l'y chantait tout bas :
Ça vous va-t-i' ben ? (*bis.*)
Ça vous va-t-i' ben ? ça n' vous bless'-t-i' pas ?

DE ROUGEMONT.

VIVE LA POMPE !

Air : *Voulez-vous savoir l'histoire ?* (N.° 634).

DANS l'quartier d'la Guernouillère
On m' connaît beaucoup,
Et j'avons pus d'un' manière
De pomper z'un coup.
Au grenier comme à la cave,
J' somm' là volontiers,
Et j' dis : J' passons pour un brave
Dans l' corps des pompiers.

Un beau jour que j'étions d' garde
Au milieu d' la nuit,

On crie : Au feu ! V'là qu' je r'garde
D' queu côté vient l' bruit.
J'ons bientôt fait z'un' tournée ;
Ciel ! quéu trahison !
L' feu z'était à la ch'minée
De mam'zelle Suzon.

Vu que l' devoir me transporte
Où c' qui fait l' pus chaud ;
En deux temps j'enfonc' sa porte
Pour entrer plus tôt.
V'là que j' trouvons la princesse
L' pot à l'eau z'en main,
Et l' corps nu comme un' Lucrèce
Qui va s' met' au bain.

Ah ! m' dit-elle, c'est d'main dimanche ;
Que j'avons d' regrets !
En r'passant ma chemis' blanche,
L' feu s'est mis après.
Le peu qui m' reste vous prouve
Que tout est grillé ;
Et voilà pourquoi je m' trouve
En déshabillé.

J'y dis : Vous êt' ben gentille ;
Ça n' m'épouvant' pas ;
J'ons toujours pitié d'un' fille
Qui mont' ses appas.

J' m'y connais; si je n' me trompe,
En me r'muant z'un peu,
Avec le tuyau d' ma pompe
J' s'rons maît' de vot' feu.

S'tapendant, j' dis, ma p'tit' mère,
Sans vous commander,
Pour aller pus vit', j'espère
Qu' vous allez m'aider.
C'est pour vot' compt' que j' travaille;
Sans attendre à d'main,
Si vous voulez qu' la pompe aille,
Y m' faut z'un coup d' main.

C' mot-là lui donn' du courage,
A moi d' la vigueur;
Et j' m'apercevons qu' l'ouvrage
Ne lui fait pas peur.
Mais, quoique j' soyons solide,
V'là z'un chien d'échec;
V'là mon réservoir qui s' vide,
V'là ma pompe à sec!

Heureus'ment, m' dit l'ingénue,
T'es t'un bon enfant.
Grâce à toi, l' feu diminue:
Queu joli talent!

Je n' veux pas qu'un aut' te l' dise,
Car j'ons d'la pudeur :
Le feu qu'a brûlé ma ch'mise
Vient d' prendre à mon cœur.

Comm' je v'nais d'avoir un' preuve
D' sa bonne amitié,
J' l'y dis : Qu' tu sois fille ou veuve,
Tu s'ras ma moitié.
Pour que l' nœud qui nous engage
Soit pus assuré,
J' finirons not' mariage
D'vant monsieur l' curé.

Quand all' a z'un' aut' chemise,
Moi z'un aut' habit,
L' matin j' la mène à l'église,
Et l' soir dans mon lit.
Et de d'puis qu'all' est ma femme,
J' passons d'heureux jours ;
Sans jamais éteind' not' flamme,
La pomp' va toujours.

ET V'LA LA MORALE.

Dans c' bas mond' faut êt' queuqu' chose ;
Moi j' sis t'un pompier.
Malheur à c'tila qu'en glose !
Gn'y a pas d' sot métier.

J' connaissons un peu les belles ;
Et j' crois, sans m' tromper,
Que d'rès que l' feu prend chez elles,
Faut savoir pomper!

ANTIGNAC.

L'AVENTURE DE MANON.

Air : *A la Fêt' du Hameau.* (N.o 897).

VOULANT m' donner un air,
J' fus avant hier
A la Croix-Blanche ;
Bonnet, fichu d' linon,
Fins bas d' coton,
L'on est su' l' ton :
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la! (*bis.*)
Quand on est mis' comm' ça,
La la, la la, (*bis.*)
C'est ben sûr qu'on plaira. (*bis.*)

C'est un charmant endrait
Que c' cabaret,
Surtout l' dimanche ;
Clarinett', tambourin,

Et puis l' crincrin,
Ça fait un train....
Tra la la, etc.
Quel plaisir d'aller là,
La la, etc.
Null' part on n' dans' comm' ça.

Dans l' bal à pein' j'entrais,
Qu'un gas ben frais,
L' poing sur la hanche,
M' dit : « Dansons, bell' Manon. »
Sans plus d' façon,
J' n' dis pas non.
Tra la la, etc.
Fille, à c'te question là,
La la, etc.
Répond toujours comm' ça.

C' n'est pas l' tout que d' danser,
N' faut pas s' lasser ;
Moi, qui suis franche,
J' m'adresse à mon faraud :
« T'nez, il fait chaud,
» N' sautons pas trop.... »
Tra la la, etc.
Mon fichu s' dérangea,
La la, etc.
Il s'aperçut ben d' ça.

On avait apporté
D'un grand pâté
Un' fameus' tranche ;
« F'sons un tour d'jardin, »
M' dit mon blondin,
Toujours badin....
Tra la la, etc.
« T'nez, asseyons-nous là,
» La la, etc.
» On s' r'pos' ben comm' ça. »

M' dévorant d' ses grands yeux,
D'un ton joyeux,
V'là qu'il emmanche
Un douc'reux compliment,
Tourné vraiment
D'un air charmant.
Tra la la, etc.
Là-d'sus il m'embrassa,
La la, etc.
On ne r'fus' jamais ça.

Je n' songeais presque à rien,
Quand j' vois l' vaurien
Qui su' moi s' panche ;
Puis il m' prend dans ses bras.
Quel embarras !
Moi je n' veux pas.....

Tra la la, etc.
Par bonheur qu'on vint là,
La la, etc.
Ah! j'étais frit' sans ça.

Soufflant comme un poussif,
Sot comme un if,
Droit comm' un' planche,
Il se r'lèv' tout honteux;
Moi, j'ris au mieux
D' son air piteux.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, (*bis*).
L' galant qui m'attrap'ra,
La, la, la, la, (*bis*).
Il s'y prendra mieux qu' ça. (*bis*).

AUDE.

RONDES A DANSER.

Nota. On peut trouver aussi des rondes à danser dans les rondes bachiques et joyeuses et dans les chansons grivoises.

LE BAL DES MÈRES.

Air : *Dodo, l'Enfant do!* (N.° 492).

Cette ronde fut faite pour un bal que donnait madame de la Valière à des femmes de trente ans, qui avaient des filles de quinze ans.

A moi, charmant Anacréon!
J'invoque aujourd'hui ton génie;
Des jeux prolonger la saison,
C'est ajouter à notre vie.
Appelons ici la gaîté,
L'innocence et la liberté:
Enfans
De quinze ans, } *chœur.*
Laissez danser vos mamans.

Conviens, Amour, qu'ici des ans
Tu méconnaîtrais l'intervalle:
La moins jeune de ces mamans
Peut de sa fille être rivale;

Il est plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les roses sont sœurs.
Enfans, etc.

Belles, qui formez des projets,
Trente ans est pour vous le bel âge,
Vous n'en avez pas moins d'attraits,
Vous en connaissez mieux l'usage :
C'est le vrai moment d'être heureux ;
On plaît autant, l'on aime mieux.
Enfans, etc.

Croyez-vous que ce dieu malin,
Dont je chéris et crains la flamme,
Allume, aux rayons du matin,
Le flambeau qui brûle notre âme ?
Son feu, si je l'ai bien senti,
Ressemble aux ardeurs du midi.
Enfans
De quinze ans,
Laissez danser vos mamans.

Moreau, *historiographe de France.*

V'LA C' QUE C'EST QU' D'ALLER AU BOIS.

(N.° 627).

Tous nos tendrons sont aux abois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois ;
Nos bûcherons sont gens adroits.
Quand on va seulette
Cueillir la noisette,
Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
L'autre jour ce petit sournois
Dormait à l'ombrage
Sous un vert feuillage ;
Dorine approche en tapinois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dorine approche en tapinois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois ;
Elle dérobe son carquois,
En tire une flèche
Propre à faire brêche,
Dont elle se blessa, je crois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dont elle se blessa, je crois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Depuis ce temps je l'aperçois
Qui pleure, qui rêve;
Morguenne, elle endève.
L'imprudente s'en mord les doigts :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Sa sœur Colette, une autre fois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois,
Craignant qu'un loup dans ces endroits
Ne vînt la surprendre;
Pour mieux s'en défendre,
Prit pour guide un jeune grivois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Prit pour guide un jeune grivois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Mais l'Amour, sûr de ses exploits,
Est de la partie
Sans qu'on s'en défie;
On croit être deux, on est trois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Lise craignait de faire un choix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Sa vache s'égare une fois :

La pauvre fillette,
Suivant la clochette,
Dans un taillis trouve un matois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dans un taillis trouve un matois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois,
Dont il lui faut subir les lois :
La jeune bergère
Appela sa mère,
Qui ne put entendre sa voix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

FAVART.

LES VENDANGEURS.

Même Air.

MA mère aux veignes m'envoyit,
Je n' sais comment ça se fit;
En partant elle m'avait dit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille.
Malgré moi Blaise m'amusit...
Je n' sais comment ça se fit.

Malgré moi Blaise m'amusit;
Je n' sais comment ça se fit:
Si poliment il m'abordit!
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille,
Que pour lui mon cœur s'attendrit.
Je n' sais comment ça se fit.

Que pour lui mon cœur s'attendrit;
Je n' sais comment ça se fit:
Il prit ma main et la baisit;
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Mais ma vertu le repoussit...
Je n' sais comment ça se fit.

Mais ma vertu le repoussit,
Je n' sais comment ça se fit,
Si rudement, qu'il en tombit;
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Mais en tombant il m'entraînit...
Je n' sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit;
Je n' sais comment ça se fit,
Que ni moi ni lui ne s' blessit;
Travaille, bon drille;
Vendange, grapille;

Stapendant le coup m'étourdit...
Je n' sais comment ça se fit.

Stapendant le coup m'étourdit ;
Je n' sais comment ça se fit ;
Un trait de bon vin me remit :
Travaille, bon drille ;
Vendange, grapille ;
Et tout-à-coup ça m'endormit...
Je n' sais comment ça se fit.

Et tout-à-coup ça m'endormit ;
Je n' sais comment ça se fit ;
De mon sommeil il profitit :
Travaille, bon drille ;
Vendange, grapille :
Pour tous les deux il vendangit...
Je n' sais comment ça se fit.

Pour tous les deux il vendangit ;
Je n' sais comment ça se fit ;
Si bien de la serpe il agit,
Travaille, bon drille,
Vendange, grapille,
Que mon panier plein se trouvit ;
Je n' sais comment ça se fit.

DORNEVAL.

LA PETITE THÉRÈSE.

(N.o 33).

C'est la petite Thérèse,
Qui voudrait du chasselas:
All' en voit beaucoup cheux Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
V'là qu'un soir alle s'échappe
Pour l'y voler du raisin;
Las! doit-on mordre à la grappe } *Bis.*
Dans la vigne à son voisin? }

Ce sont les moineaux, je gage,
Dit notre homme en ajustant
Un chapiau, comm' c'est l'usage,
Sur un bâton de sarmant.
Les oisieaux par cette attrape
S'enfuiront de mon jardin;
Ils iront mordre à la grappe
Dans la vigne à mon voisin.

Il croyait qu'on intimide
Fillette comme un oisieau;
Mais bon! rian ne la décide
A fuir devant un chapiau.

Or, Thérèse en rit sous cape,
Et le soir nouvieau larcin,
All' revient mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

Blaise à la parfin s'apprête
L'i-même à faire le guet;
Du chapiau couvrant sa tête,
I' s'plante au lieu du piquet.
La belle y viant, il la happe
Par son jupon de basin :
Vous v'nez donc mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin ?

Voilà que Blaise en furie,
Pour la punir comme il faut,
Fait d'abord tant qu'alle crie,
Et puis qu'all' ne sonne mot.
Reste à savoir s'il la frappe....
Contentons-nous du refrain :
N'allons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

PIIS ET BARRÉ.
(*Les Vendangeurs.*)

LE PRINTEMPS,

RONDE DE CAMPAGNE.

Air : *La farira dondaine, gai* (N.° 306).

Vive le printemps !
Vive la verdure !
Vivent les amans !
Vive la nature !
Bon ! lafarira dondaine, gai,
Lafarira dondé.

Le tendre gazon
Vient orner la terre,
Et sert d'édredon
A mainte bergère,
Bon ! etc.

La douce chaleur
Du soleil qui brille,
Echauffe la fleur
Et la jeune fille,
Bon ! etc.

Déjà nos bosquets
Sont dépositaires
De tous les secrets
Que l'on cache aux mères,
Bon! etc.

Dans ces jours chéris,
Nature féconde
Rend plus d'une Iris
Comme elle, à la ronde,
Bon! etc.

Lise dit : Enfin,
Chaque rosier pousse;
Celui de Colin
Est grandi d'un pouce,
Bon! etc.

En cette saison
Où tout reprend l'être,
Le cœur du barbon
Croit aussi renaître,
Bon! etc.

Mai sera toujours,
Riante jeunesse,
Le mois des amours
Et de la tendresse,
Bon! etc.

Salut au printemps !
Puisqu'il vient sans cesse
Porter dans nos sens
Une douce ivresse,
Bon ! etc.

Voyez ce moineau,
Qu'Amour accompagne,
Et ce tourtereau
Baiser sa compagne ;
Bon ! etc.

Puisque tout ressent
De nouvelles flammes,
Faisons-en autant,
Baisons-nous, mesdames,
Bon ! lafarira dondaine, gai,
Lafarira dondé.

FRANÇOIS MAYEUR.

LE MAI.

(N.o 452):

PLANTONS le mai ; chantons le mai, } *bis.*
Le mai (*bis*) du joli mois de mai ! }

Chantons le mois où la verdure
Pousse, et fait planter en nature
Le mai, le mai
Du joli mois de mai ;
Le mai, le mai
Qui nous rend le cœur gai. } *bis.*

Au bois on va choisir le mai,
Le mai, etc.
Là, d'un coup d'œil, chaque fillette
Voit à la quille la plus droite
Le mai, etc.

Un garçon qui lève le mai,
Le mai, etc.
Porte à la dame du village,
(Qui chérit assez cet usage)
Le mai, etc.

Il cherche un trou, place le mai,
Le mai, etc.
Et puis nous chantons quand il plante,
Et puis nous plantons quand il chante,
Le mai, etc.

La dam' cheux qui l'on met le mai,
Le mai, etc.
Toujours très-sensible à la chose,
De trois ou quatre coups arrose
Le mai, etc.

Pierrot, quand il plante le mai,
Le mai, etc.
Que ne suis-je, lui dit ma tante,
Dame du lieu, pour qu'on me plante
Le mai, etc.

Tout ce qui chante ici le mai,
Le mai, etc.
Celui même dont c'est la fête,
Avec gaîté le voit, le fête,
Le mai, le mai
Du joli mois de mai;
Le mai, le mai
Qui nous rend le cœur gai.

LAUJON.

LE RETOUR DE LA NOCE.

(N.° 897).

A LA fêt' du hameau,
Ah! comm' c'est beau!
Tout' les fillettes
Vont, au son du violon,
Su l' vert gazon,
Danser en rond,

Tra dera, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la la, la, (*bis*).
N' faut pas danser comm' ça,
La, la, la, la, (*bis*).
L'Amour vous attend là. (*bis*).

Maman, qui n' veut pas d'ça,
Me dit comm' ça :
« Reste, Suzette. »
Ça m' donnait du tintoin ;
J'entendais d' loin
Joyeux refrain,
Tra dera, la, la, la, etc.

Lubin m' dit sans façon :
« Descends, Suzon ;
» Viens sur l'herbette ;
» Ta mèr' ne l' saura pas ;
» On dans' là-bas ;
» N' l'entends-tu pas ? »
Tra dera, la, la, etc.

Maman, pour un moment,
Fort heureus'ment,
M' laissit seulette ;
J' profite d' l'occasion ;
J' quitt' la maison ;
Me v'là dans l'rond ;
Tra dera, la, la, etc.

Bon Dieu ! quel agrément !
Comm' c'est charmant,
Sous la coudrette,
D' danser, sauter comm' ça,
Lorsqu'avec ça
On chomait d' ça !..
Tra dera, la, la, etc.

V'là qu'en nous en r'tournant,
Je n' sais comment,
J' tomb' su' l'herbette;
Lubin, en me r'levant,
Rendit vraiment
Mon mal plus grand.
Tra dera, la, la, etc.

Je r'venais tristement,
Tout en boitant,
Dans ma chambrette;
V'là qu' maman m'dit : « C'est bon !
» Mam'sell' Suzon,
» Vous avez donc.....
Tra dera, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, (*bis*).
N' faut pas danser comm' çà,
La, la, la, la, (*bis*).
L'Amour vous attend là. (*bis*).

DUCRAY-DUMINIL.

LE BON CURÉ.

(N.° 340).

Le curé de notre village,
Homme très-savant et très-sage,
Disait sans cesse aux jeunes gens :
De la sagesse, mes enfans.

Refrain.

Vain sermon ! leçon inutile !
Et le moyen d'être docile,
Quand on n'a que quinze ou seize ans !

Il répétait aux jeunes filles :
Enfans, c'est peu d'être gentilles,
Sans des vertus et des talens ;
Profitez de vos jeunes ans.
Vain sermon ! etc.

L'âge vint, et par aventure,
Et la jeunesse, et la figure
Disparurent en même temps,
Au grand regret des jeunes gens.

Vain regret! douleur inutile!
Il fallait que l'on fût docile,
Lorsque l'on n'avait que quinze ans.

HENNEQUIN *aîné.*
(*Partie carrée.*)

LES BOULES DE NEIGE.

(N.° 1206).

Lison r'fusa pus d'un amant;
Janot, en faveur d'son argent,
D'époux futur eut l'privilége; (*bis.*)
Mais avant, la rusé' li dit,
Visant sous cape à queuq' manége :
Vas à Paris, mon cher petit,
Grossir ta boul' de neige.

Janot partit donc en pleurant,
Et Lison, qu'en faisait semblant,
Li dit : Vois st'ancien mont de neige : (*bis.*)
Ça fondrait plutôt qu'mon amour !...
Jean s'éloigna, donnant au piége;
Un galant vint rôder chaq' jour
Près d'ses boules de neige.

Quand Jean revint tout fut fondu;
Lison dit : Mon ami, q'veux-tu ?

J'avons eu tant d'chaleurs ! qu'y f'rais-je ? (*bis.*)
Jean prit ça pour argent comptant ;
Aussi comm' le ciel le protége,
Chaque année il voit, quoique absent,
Grossir sa boul' de neige.

MORALE.

Epoux dont l'or fait tout le prix,
Sachez qu'un tendron sans l'cœur pris,
Ne fait qu'un serment sacrilége. (*bis.*)
La vertu, l'esprit, les appas,
D'un doux hymen, v'la le cortége !
L'or et l'éclat ne durent pas ;
C'est une boul' de neige.

R. S. C.

(*Elisa*, ou *le mont Saint-Bernard*).

COLINETTE.

(N.° 200).

Colinette au bois s'en alla
En sautillant par-ci par-là,
Talla déri déra. (*bis.*)
Un bieau monsieu' la rencontra,
Frisé par-ci, poudré par-là,
Talla déri déra. (*bis.*)

— Fillette! où courez-vous com' ça?
— Monsieu', j' m'en vais dans c' p'tit bois-là
Cueillir la noisette....

(*Gaîment.*)

Tradéri déra la la la la,
La la la la, talla déri déra....

(*On parle.*) — Quoi! toute seule? — Oui, monsieu'. — Et vous n'avez pas peur du loup? — Non, monsieu'. — Eh bien,

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette, } *bis.*
Gnia pas d' mal à ça.

A ses côtés l' monsieu' s'en va,
Sautant comme ell' par-ci par-là,
Talla déri déra.
— Où v'nez-vous donc, monsieu', com' ça?
— *Moi?...* j' vais avec vous dans c' p'tit bois-là...
Talla déri déra.
Mais, jusqu'au temps qu' nous soyons là,
Chantons gaîment par-ci par-là
La p'tit' chansonnette....
Tradéri déra, la la la la,
La la la la, talla déri déra....

(*On parle.*) — Mais quoi q' vous fait' donc, monsieu'? J' n'aime pas qu'on m' tienn' com' ça par-dessous l' bras! — Eh! pourquoi donc ça?

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette,
Gnia pas d' mal à ça.

L' monsieu' li dit quand i' fur' là :
Y asseyez-vous su' c' gazon-là.....
—*Eh ! pourquoi faire ?*
— Talla déri déra.
Sans résistance il l'embrassa ;
Et p'tit à p'tit... *et cætera*...
Talla déri déra.
La pauvre fille, en sortant d' là,
Garda l' silence, et puis pleura ;
Personne n' répète :
(*Tristement et lentement* :)
Tradéri déra, la la la la,
La la la la, talla déri déra....

(*On parle.*) —Ah! mon dieu! queu malheur et queu' honte!... Oh! si j'avais su ça!... — Taisez-vous donc; vous faites l'enfant...

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette,
Gnia pas d' mal à ça.

Pendant queuqu' temps l' monsieu' resta,
Et puis après il décampa,
Talla déri déra.

Colinette en vain s' dépita ;
Plus d'amoureux ne s' présenta....
Talla déri déra.
Tout comme eun' peste on l'évita ;
Pour s' moquer d'ell' chacun chanta
D'vant sa maisonnette :
« Tradéri déra, la la la la,
La la la la, talla déri déra...

Ah! j' vois ben, mais trop tard, disait la pauvre honteuse, en souffrant des maux de cœur :

Q' gnia du mal à ça,
Colinette,
Qu' gnia du mal à ça.

LE COUSIN JACQUES.
(*Nicodême dans la lune.*)

LE GRAND COLAS.

Air : *Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.* (N.° 331).

L'AUTRE jour, le biau Colas,
Au fond d'un bois solitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormait sur la fougère.

Il la tirit par le bras :
« Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère,
» Car tout ça n' vous touche pas ;
« Hélas !
» Vous n' m'aimez pas ! »

« Je rôtis de vos appas,
Vous n'en êtes que plus fière ;
Mon cœur pousse des *hélas*
Qui feraient fendre une pierre ;
Vous m' réduisez au trépas :
Mon p'tit cœur, » etc.

Quand vous allais tout là-bas,
Dans les champs de votre père,
D'œufs durs, de fromage gras
J'emplis votre panetière,
Je vous y donne le bras :
Mon petit cœur, etc.

Je n' fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumière,
Tout d'bout comme un échalas,
Je passe la nuit entière ;
Mes soupirs font peur aux chats :
Mon p'tit cœur, etc.

Lison, voulant fuir Colas,
Sentit rompre sa jarr'tière ;

Ça l'i fit faire un faux pas :
— Ah! méchant! qu'allez-vous faire?
Vous m' mettrez dans l'embarras :
Je l' vois bien, vous n' m'aimez guère, etc.

Finirez-vous donc, Colas?
J' l'irai dire à votre mère.
Ouf!... vous me tordez le bras;
Agit-on de c'te manière?
Quel tourment j'endure, hélas!
Aye! aye! aye! vous n' m'aimez guère, etc.

Il prit deux baisers ou tras
Sur le sein de la bergère,
Puis il se croisit les bras,
Et resta là sans rien faire.
Vous êtes donc las, Colas?
Je l'vois bien, vous n' m'aimez guère,
Car tout ça n' vous touche pas.
Hélas!
Nous n' m'aimez pas.

De la Borde.

THOMAS.

(N.° 83).

C'est le biau Thomas
Qu'est passeú de not' rivière ;
Les amans n' l'aim'nt pas,
Et les mamans ne l'aiment guère :
S'il passe un garçon,
« Vit', payez moi donc : »

Allons, allons, payez-moi, et entrez. — Un instant; monsieur Thomas : vous qui êtes si poli, d'ordinaire ! — Payez, ou sinon. — Eh ! v'là vot' payement.

Mais il passe *gratis* les filles,
Quand ell' sont jeunes et gentilles.
Thomas, vraiment, } *Bis*
Est accommodant. } *en chœur.*

Avec sa maman,
Alix arrive au passage ;
La barque à l'instant,
Touche et s'éloigne du rivage ;
Alix dans l' bateau,
La mère au bord d' l'eau ;

Monsieur Thomas, monsieur Thomas, vous m'oubliez ! — La mère, l' courant m'entraîne ; je reviendrai. — Ma fille ! ma fille ! — Elle n' court aucun risque. — C'est indigne ! c'est indigne !

Tout ça s'arrange de la sorte,
Qu' la fill' rit, et la mèr' s'emporte.
Thomas, vraiment,
Est accommodant.

Il touch' l'aut' bord,
Et revient chercher la mère.
On sent ben qu' d'abord
Ell' n' pouvait parler, d' colère;
Mais en arrivant :
« T'nez, v'là vot' argent. »

Allons, prenez ; que j'aille rejoindre ma fille. — Comm' vous m' r'gardez ! — Prenez donc, mauvais sujet. — Mais la mère.... — Pourquoi refusez-vous c't'argent ? — C'est que,

« Vot' fill', qu'est aussi bonn' que belle,
» A payé pour vous et pour elle. »
Thomas, vraiment,
Est accommodant.

Pujoulx.
(*Cadichon.*)

LA PETITE ISABELLE.

(N.° 330).

L'AUTRE jour, la p'tite Isabelle
D' grand matin courait seule au bois.
Un gros loup s'en vint autour d'elle...
V'là qu' la peur la met aux abois!
A mon s'cours, v'nez-vous-en ben vite!
A mon s'cours! dit-elle en tremblant....
Ah! pauvre p'tite! (*bis.*)
Queu tourment!...
Son amant est là qui la guette;
(*En parlant plutôt qu'on ne chante.*)
V'là qu'il accourt ben vite, et pis qu'i' li dit
. . . . D'un ton coléreux :
« V'là c' que c'est que d'aller seulette ;
» Non, mam'selle ; il faut aller deux. } *quatre fois.*

L' loup s'enfuit; la p'tite Isabelle
N'a pus peur comme auparavant.
L' gros Lucas, restant auprès d'elle,
Sait ben profiter du moment.
« Ah! monsieu! quoi c' qui vous agite?

» Ah! monsieu'! qu'est-c' qu'aurait dit ça?
La pauvre p'tite
S' désola!
Sa maman surprit la pauvrette....

(*Très-vite.*) All' fut si ébahie, si ébahie!.... et moi j' sais ben

. . . . Qu'est-c' qui fut honteux!
Si l'on risque d'aller seulette,
On risque encor plus d'aller deux.

Une aut' fois la p'tite Isabelle
Rencontrit encor son amant;
All' s'enfuit... il court après elle;
All' craignait par trop sa maman:
» Ah! monsieu'! sauvez-vous ben vite!
» Monsieu! si maman voyait ça!
—Non non, ma p'tite;
J' rest'rai là....
L'Amour paraît sous la coudrette....

(*Très-vite.*) All' fut saisie d'une peur terrible; mais l'Amour li dit ben poliment:

. . . . . . « Quand on va-t'au bois,
» Pour n'aller ni deux ni seulette,
» L'Amour vient; ça fait qu'on est trois. »

LE COUSIN JACQUES.
(*Nicodême dans la lune*).

TABLE

DES CHANSONS CONTENUES DANS CE XV.e VOLUME.

CHANSONS DE TABLE.

RONDES BACHIQUES ET JOYEUSES.

VAUDEVILLES ET CHANSONS SATIRIQUES.

CHANSONS JOYEUSES ET GRIVOISES.

CHANSONS BURLESQUES ET POISSARDES.

